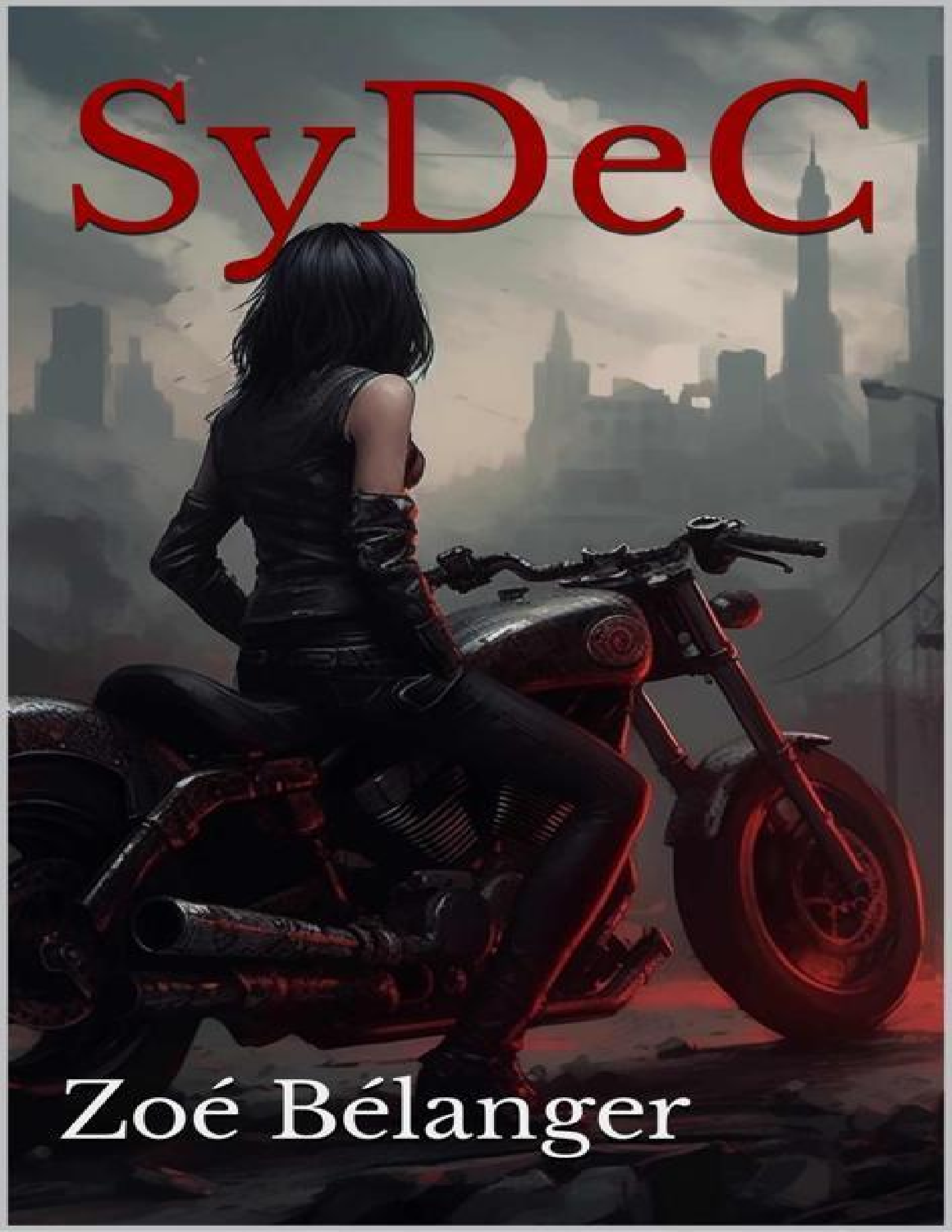


# SyDeC

A woman with long dark hair, wearing a black leather jacket and gloves, sits on a black motorcycle. She is looking towards a city skyline in the background, which includes a prominent skyscraper. The sky is overcast and grey. The overall mood is gritty and cinematic.

Zoé Bélanger

Copyright © 2023 Zoé Bélanger

All rights reserved

The characters and events portrayed in this book are fictitious. Any similarity to real persons, living or dead, is coincidental and not intended by the author.

No part of this book may be reproduced, or stored in a retrieval system, or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without express written permission of the publisher.

ISBN-13: 9781234567890

ISBN-10: 1477123456

Cover design by: Art Painter

Library of Congress Control Number: 2018675309

Printed in the United States of America

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*J'espère que vous aimerez ce livre autant que j'ai aimé l'écrire. Ce fut une expérience nouvelle extrêmement enrichissante et intéressante. Mais ce travail n'aurait jamais abouti sans le soutien de mes proches et amis.*

*Je souhaiterais remercier particulièrement mon amie Véronique pour son soutien inconditionnel et qui a eu la patience de lire et relire mon livre à la recherche de la moindre faute d'orthographe et de la plus petite faute de style. Ses conseils ont été indispensables à la finalisation de ce roman.*

*Merci aussi à vous tous qui prendrez le temps de me lire.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Contents

|                                    |
|------------------------------------|
| <a href="#"><u>Copyright</u></a>   |
| <a href="#"><u>Dedication</u></a>  |
| <a href="#"><u>Chapitre 1</u></a>  |
| <a href="#"><u>Chapitre 2</u></a>  |
| <a href="#"><u>Chapitre 3</u></a>  |
| <a href="#"><u>Chapitre 4</u></a>  |
| <a href="#"><u>Chapitre 5</u></a>  |
| <a href="#"><u>Chapitre 6</u></a>  |
| <a href="#"><u>Chapitre 7</u></a>  |
| <a href="#"><u>Chapitre 8</u></a>  |
| <a href="#"><u>Chapitre 9</u></a>  |
| <a href="#"><u>Chapitre 10</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 11</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 12</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 13</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 14</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 15</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 16</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 17</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 18</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 19</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 20</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 21</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 22</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 23</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 24</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 25</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 26</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 27</u></a> |
| <a href="#"><u>Chapitre 28</u></a> |

[Chapitre 29](#)  
[Chapitre 30](#)  
[Chapitre 31](#)  
[Chapitre 32](#)  
[Chapitre 33](#)  
[Chapitre 34](#)  
[Chapitre 35](#)  
[Chapitre 36](#)  
[Chapitre 37](#)  
[Epilogue](#)

[\*OceanofPDF.com\*](#)

# Chapitre 1

Je m'appelle Cassandra, j'ai 16 ans et ce soir je vais mourir.

Je n'aurais jamais cru mourir ici, dans ce sous-sol crasseux et puant. Mes dernières forces s'évanouissent d'heure en heure. Cela doit faire sept jours que je n'ai rien avalé de solide. J'ai essayé d'économiser le peu d'eau qui me restait, mais j'ai fini ma bouteille avant hier soir. Maintenant la seule chose que je souhaite c'est que ça s'arrête rapidement, qu'enfin je retrouve mon cousin adoré. Est-ce que lui aussi a souffert des heures avant que son agonie ne s'arrête ? Je ne le pense pas. A l'hôpital, on nous a dit qu'il était mort sur le coup dans l'accident qui lui a coûté la vie. J'en viens à l'envier.

Les souvenirs se mélangent dans ma tête. J'ai l'impression d'avoir des flashes sans chronologie distincte. Je me revois le jour de mes 16 ans. Avec mes amies on est allées faire du shopping dans le plus grand centre commercial de la ville. Je me suis offert une robe courte rouge bordeaux qui met mes jambes en valeur. Son décolleté raisonnable flatte ma petite poitrine. Ensuite on s'est préparées pour la fête organisée chez moi. Ma mère a géré toute l'intendance, de l'organisation du buffet jusqu'aux décorations. Tous mes amis sont venus, même Léo, le beau gosse de la classe, pour qui j'ai secrètement le béguin. En partant il m'a donné un baiser. Cette soirée avait été parfaite.

J'ai 10 ans. Ma sœur et moi sommes parties au centre équestre monter nos fidèles destriers. On est tellement fières sur nos doubles poneys. C'est la première fois que l'on monte des chevaux aussi hauts. Avant nous étions cantonnées aux poneys avec les petits. On se pavane. Quand tout d'un coup Étoile Filante décide de faire honneur à son nom, et démarre un galop en trombe. Je me cramponne de toutes mes forces à sa crinière marron. Hélas, cela ne suffit pas. Je glisse petit à petit sur le côté, pour me retrouver finalement la tête dans le sable du manège. Tout le monde accourt pour me relever mais le mal est fait, une jambe cassée. Après cette désagréable expérience, Je ne suis jamais plus montée sur un cheval.

J'ai 15 ans. Un garçon de mon collège m'a invitée au cinéma. Je suis tellement heureuse que je ne touche plus terre. Ma sœur, ma confidente, ma meilleure amie de l'époque me donne des conseils : comment, quand, quoi lui raconter. Je bois ses paroles. Même si elle n'a qu'un an de plus que moi, ça reste une experte à mes yeux. Puis c'est le moment attendu, je le retrouve devant le cinéma, on prend du pop-corn. Je mets en pratique tous les petits trucs de Mathilde. Et enfin : ça arrive. Au milieu du film il m'embrasse. J'ai des papillons dans le ventre. Ce premier baiser est magique et je sais que je me souviendrai de lui, de ce garçon, toute ma vie. Je rentre à la maison transformée.

J'ai 13 ans. Ma mère, qui est au chômage depuis la liquidation judiciaire de la société pour laquelle elle travaillait en tant qu'expert-comptable, a retrouvé du travail à 500 km de chez nous. Je dois donc tout quitter, mes amis d'enfance, mon école, l'appartement où j'ai toujours vécu, tout ça à cause d'elle. Je lui fais la guerre depuis un mois maintenant, enchaînant crises de larmes et chantage, mais rien n'y fait. Il paraît que quand on a 13 ans, on ne peut pas comprendre et on n'a pas son mot à dire. Je lui mène la vie dure, lui reprochant d'être trop bête pour pouvoir faire un autre métier, de manquer d'ambition, et même d'être trop laide pour pouvoir trouver un nouveau mari qui subvienne à nos besoins. Je suis horrible mais je suis tellement en colère. A 13 ans, quitter son univers, c'est un peu la fin du monde. Et finalement, nous avons quand même déménagé. Nouvel appartement, plus petit. Nouvelle classe et nouvelles amies, et je me suis finalement sentie bien bête d'avoir réagi comme ça. En fait la vie continue, même ailleurs. Mais ça je ne lui ai jamais dit.

Je me souviens de cette vie avec nostalgie J'étais une fille plutôt jolie, avec de longs cheveux bruns, une silhouette élancée et fine, bien que je me sois toujours trouvée trop grosse. Les diktats de la beauté et de la mode m'ont formatée. J'ai toujours essayé d'être plus mince, d'avoir un ventre plus plat qu'une biscotte. Mais comme toujours on ne se rend compte des choses que bien après. J'étais joviale, je riais beaucoup, des autres et de moi-même. J'étais généreuse, prête à aider les autres, ceux qui avaient moins de chance que moi à l'école ou à la maison. Mais je pense que je le faisais surtout pour moi, pour me rendre utile, pour montrer que j'étais meilleure que les autres ou simplement pour que les autres m'aiment. Ma

sœur me l'a souvent reproché, de faire la fille parfaite pour cacher mes défauts. Aider à porter un sac alors que je suis musclée comme une coquille d'œuf. Être gentille pour éviter tout conflit, car je me fige dès que l'on me crie dessus. Aller dans le sens des autres, pour cacher qu'en fait je n'ai pas d'opinion sur grand-chose.

Aujourd'hui cette fille m'est devenue complètement étrangère. Je ne suis plus que son ombre. Elle m'apparaît comme une lointaine cousine que l'on regarde avec envie. J'entends quelqu'un hurler et je reviens à la réalité. Cette personne qui hurle à plein poumons, c'est moi !

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 2

Ça doit faire deux mois que je suis enfermée ici. Enfin je pense car j'ai un peu perdu la notion du temps. Au début je fixais les quelques rayons de soleil qui se faufilaient par la lucarne, puis petit à petit je n'y ai plus prêté attention.

Ma vie a basculé un mardi. Il est difficile d'imaginer que tout mon univers ait pu changer en si peu de temps. Après mon dernier anniversaire, je me suis mise à fumer un peu d'herbe, comme ça, de temps en temps. Rien de bien méchant, juste pour rigoler un peu entre amis. Un mec du lycée me fournissait. Sauf que cette semaine-là, il était malade et le vendredi j'avais une soirée. Alors j'ai décidé d'aller dans le quartier "pas très fréquentable", comme dirait ma mère, pour en acheter. Mais je n'en suis jamais revenue. Les dealers locaux m'ont fourni ce dont j'avais besoin. En 5 minutes l'affaire était conclue, et c'était même moins cher qu'au lycée. Je repartais ravie de mon deal. Alors que j'étais sur le chemin du retour, je suis passée devant un vieil HLM aux murs écaillés, avec des tags plus ou moins artistiques, quand tout d'un coup, j'ai senti un bras m'agripper par derrière. Je n'ai même pas eu le temps de crier qu'une main se plaquait sur ma bouche. Elle sentait la graisse de voiture et le chien mouillé. Elle m'a soulevée et m'a jetée dans une fourgonnette. Je n'avais même pas entendu qu'on s'était arrêté à côté de moi. Le temps que je me relève, la porte était fermée et verrouillée. J'ai frappé, j'ai hurlé, mais il a redémarré. En moins de deux minutes, me voilà prisonnière.

Je me souviens avoir pensé que quelqu'un allait m'entendre lors d'un arrêt à un feu ou à un stop, mais on ne s'est jamais arrêté. On a roulé une bonne heure. J'étais complètement paniquée, cherchant des idées pour m'échapper, imaginant les pires scénarios pour la suite. Quand j'ai enfin pu réfléchir de manière rationnelle, je me suis mise à chercher un outil, un bout de bois, n'importe quoi qui pourrait me servir d'arme, mais cette benne ne contenait que des bouts de chiffons, de la crasse et de vieux pneus. J'étais encore en train de chercher quand le fourgon s'est enfin arrêté. J'ai quand

même voulu tenter quelque chose, je me suis donc mise juste à côté de la porte latérale pour lui sauter dessus dès l'ouverture et avoir une occasion de m'enfuir. Mais lui aussi avait dû réfléchir, car c'est la porte arrière qui s'est ouverte. Et j'ai enfin pu le voir. La trentaine, gras, le tee-shirt déguelasse, les cheveux sales et hirsutes, une barbe mal rasée. Tout me répugnait dans son apparence. J'étais tétanisée, me tassant encore et encore au fond du camion, et tandis que je reprenais mes esprits et que j'allais enfin réagir, il m'a donné un coup de poing dans le ventre. Je me suis étalée par terre, les boyaux en feu et une envie furieuse de vomir. J'avais du mal à respirer et je ne pouvais plus articuler le moindre mot. Cette douleur que je ressentais était la pire de toute ma vie. J'ai tourné le regard vers lui, et je n'ai eu le temps de voir que son pied se dirigeant sur mon visage avant de perdre totalement connaissance.

Quand je suis revenue à moi, j'étais au sol dans cette pièce exiguë. Ma tête me faisait un mal de chien, et j'avais toujours la nausée. Je me suis roulée en boule et j'ai commencé à pleurer. Il m'a fallu un moment pour me calmer et commencer à bouger, et c'est à ce moment-là que je l'ai sentie. Une chaîne attachée par une menotte à ma jambe. La chaîne partait du mur au fond de ma cellule et arrivait jusqu'au milieu de la pièce. J'ai commencé à tirer sur la menotte, puis directement sur la chaîne au niveau du mur, mais rien n'y a fait. J'ai crié, tapé sur les tuyaux, personne n'est venu me secourir. J'avais perdu. Perdu ma liberté. Perdu mon insouciance. Perdu mon espoir de m'en tirer.

J'étais dans une petite pièce, trois mètres par quatre. A y regarder plus attentivement, je devais être au sous-sol, dans une espèce de cave aménagée. J'ai commencé à faire l'inventaire de la pièce. Un matelas crasseux posé à même le sol dans un angle à côté de la chaîne, sur ma droite une grande bouteille d'eau et un livre, comme si j'avais envie de me poser et de bouquiner. Dans l'autre angle de la pièce une bassine d'eau propre, et un pot comme on en trouve dans les hôpitaux pour les malades qui ne peuvent pas se déplacer. Certainement le coin salle de bain pour ce taré. Je me suis déplacée lentement vers le matelas, j'ai bu de l'eau, et je me suis rincé le visage. Morte de fatigue, j'ai fini par m'endormir en pensant qu'un jour je retrouverai ma liberté.

Je pensais que le pire m'était déjà arrivé, sauf que le pire a commencé le lendemain. Lorsqu'il est venu me voir dans mon cachot, il avait un regard lubrique qui m'a fait froid dans le dos. Je pressentais ce qui allait se passer même si je préfèrai ne pas y croire. C'est le premier jour où il m'a violée. Ensuite il revenait presque quotidiennement. J'étais son jouet, sa chose. Juste le droit de le satisfaire et de me taire. Il m'a dit qu'il s'appelait Rico, mais je ne suis même pas sûre que ce soit vrai. Parfois il venait me voir pour parler, me raconter sa vie. Ces jours-là, je devais l'écouter et compatir, sinon il cognait. Parfois un ami à lui venait, toujours le même. Et ces jours-là c'était encore pire. Le deuxième avait un aspect moins répugnant. Il avait la vingtaine, les cheveux blonds et des yeux bleus océan. Il était toujours propre sur lui, tellement qu'il dénotait avec l'endroit. Chaussures cirées et costume trois pièces. La première fois, il était même poli et osait à peine me regarder mais quand il a commencé, son âme de sadique s'est révélée. Il s'appelait Roméo, certainement un faux nom mais qui démontre sa personnalité. Seul un fou qui vient violer une fille dans une cave sordide se ferait appeler Roméo. Quand ils partaient, mon rituel était toujours le même, direction la bassine pour effacer leurs odeurs et rincer les marques, puis je m'allongeais sur le matelas et m'endormais douloureusement en priant pour ne jamais me réveiller.

Voilà en quoi ma vie s'était transformée, de jeune fille insouciante en prisonnière sexuelle d'un fou.

## Chapitre 3

Normalement Rico m'amène à manger et à boire tous les jours. S'il n'est pas disponible, il fait en sorte de me laisser suffisamment à manger pour que je survive jusqu'à son retour. Mais voilà, depuis une semaine, je n'ai vu personne. Pas de visite sexuelle, pas de visite de bavardage, pas de copain sadique. Au début, j'ai remercié le ciel, enfin un répit dans ce cauchemar sans fin. Mais au bout de trois jours, j'ai commencé à vraiment avoir faim et soif. La dernière fois que je l'ai vu il m'a laissé deux bouteilles d'eau. Quand j'ai commencé à voir qu'il ne revenait pas, je me suis rationnée. Je sais que l'on peut vivre sans manger, mais pas sans boire. Le cinquième jour, j'ai fini toute mon eau et au septième jour, je sens que je n'ai plus la force de me battre.

Toute la semaine, la maison a été d'un silence assourdissant. Normalement je peux l'entendre se déplacer à travers le plafond. Les lattes grincent. Je sais quand il descend me voir, quand il monte se coucher, j'entends même le bruit de la télé. Tous ces sons qui me sont devenus familiers sont désormais inexistantes. Je ne sais pas où il est et personne ne sait que je suis ici. Du moins personne qui pourrait venir m'aider. Si Roméo vient, il me regardera juste agoniser en prenant son pied. J'ai essayé d'aller jusqu'à la porte pour écouter si j'entendais des bruits, mais ma foutue chaîne qui ne m'a pas quittée depuis deux mois n'est pas assez longue. Me voilà donc couchée sur le sol à l'endroit exact où les rayons du soleil entrent par la lucarne. Je repense à mes souvenirs tant que je le peux encore, et j'attends que la mort m'entraîne vers un soulagement tant espéré.

Alors que je commence à me résigner à mourir j'entends du bruit à l'étage. Il est revenu ! Je le déteste mais je dois boire. J'ai une telle soif que je ne suis plus capable de réfléchir et je hurle :

- Rico ! j'ai soif. J'ai besoin d'eau et de manger je t'en supplie.

Les bruits de pas s'arrêtent net.

Je me traîne jusqu'à mon matelas car je sais que quand il vient me voir il déteste que je sois au milieu de la pièce. Je dois être une gentille fille si je

veux avoir ce dont j'ai besoin.

- Rico, s'il te plaît, ça fait sept jours.

J'entends une des marches grincer, il descend. C'est étrange comme ça reste silencieux, pourtant je sais qu'il se déplace.

Je vois la poignée se baisser et il essaie de rentrer, mais la porte reste scellée. Je ne comprends pas, il devrait savoir que cette foutue porte est tout le temps verrouillée ! Je l'entends qui commence à remonter. Pourquoi ? Il veut me laisser crever ici ou quoi ? Je dois le convaincre de rester et de me donner à manger

- Rico si tu ne me donnes rien aujourd'hui je vais mourir. C'est ça que tu veux. Après m'avoir tout pris, tu veux aussi prendre ma vie !

Je l'entends remonter et sortir. C'est fini. Je jette l'éponge. Je commence à sombrer dans un sommeil comateux quand j'entends au loin des grincements familiers, mais je n'ai plus la force de supporter tout ça. Puis soudain un énorme craquement me parvient de l'entrée. Je vois la serrure sortir du pêne de la porte, défoncée. Quand la porte s'ouvre je vois un homme que je ne connais pas. Il tient un pied de biche et son regard est dur. Il ne comprend certainement pas cette scène avec une fille attachée à une chaîne au mur, un matelas pourri et une salle de bain minimaliste. Mais moi je vois enfin le bout du tunnel, cet homme est ma seule et unique chance de sortir d'ici. Et dans un souffle avant de m'évanouir, je murmure

- Aidez-moi.

## Chapitre 4

Je me réveille doucement, j'ai mal partout. Une intraveineuse est plantée dans mon bras et un liquide transparent s'écoule. Je regarde autour de moi et à ce moment-là je réalise que je ne suis plus dans mon cachot. Il y a de la lumière partout dans cette pièce immense. Je suis couchée dans un vrai lit dont les draps sont presque propres. La tête du lit est adossée à un mur contre lequel se trouve un autre lit vide. Un drap pend sur un fil pour séparer les deux espaces et donner un semblant d'intimité au dispositif. Au pied du second lit se trouve une grande table sur laquelle plusieurs armes sont posées . Fusils et pistolets s'y mélangent et je commence à sentir la peur qui monte. Les souvenirs refluent : l'homme au pied de biche, son regard et le néant. J'essaie de comprendre ce qu'il se passe mais je ne parviens pas encore à réfléchir posément.

La perfusion ! Dieu sait ce qu'il peut y avoir dedans. Je m'apprête à me l'arracher quand j'entends un homme derrière moi dire :

- Si j'étais toi je la garderais encore un peu.

Je me retourne brusquement, et l'homme au pied de biche me fait face. Je ne dis pas un mot, trop apeurée pour faire le moindre mouvement. Voilà, je suis encore tombée sur un fou, sauf que celui-là adore les armes, visiblement.

- Il faudrait que tu me dises quelque chose, juste pour m'assurer que tu ne représentes pas un danger.

Comment pourrais-je représenter un danger pour lui alors que je tiens à peine sur mes jambes ? Son discours me semble complètement incohérent. Devant ma mine interrogative, il ajoute :

- Ton nom serait déjà un bon début.

Je commence à retrouver mes esprits, et je me dis que lui dire mon nom sera sans conséquence et pourra peut-être me sauver la vie, en évitant qu'il ne m'abatte comme un chien.

- Cassandra.

- C'est un bon début.

- C'est quoi dans la perfusion ?

- Du chlorure de sodium. Tu étais fortement déshydratée quand je t'ai trouvé. Si tu es prête à boire par toi-même, je peux te l'enlever

- Vous êtes docteur ?

- Non pas vraiment, mais placer une perf n'a rien de bien compliqué. De nos jours il faut apprendre à se débrouiller.

- Pourquoi me réhydrater si vous voulez me tuer ?

- Si je veux te tuer ? Si j'avais voulu te tuer, je t'aurais laissée dans ta cave. Tu étais à deux doigts d'y passer, il n'y avait qu'à attendre. Mais tu parles, alors...

Que veut-il dire par je parle ? Évidemment que je parle. Cet homme est étrange mais pour l'instant je préfère me taire. Il y a des armes partout et je vois deux couteaux à sa ceinture, un de chaque côté. Je le regarde plus attentivement : environ 1m80, tout en muscle, les cheveux bruns et les yeux marron, une barbe plutôt bien taillée. Il est vêtu de boots, d'un jean délavé et élimé, d'un tee-shirt à manches longues et d'un gilet sans manches. Il me fait un peu penser à un motard en Harley Davidson, la barbe blanche en moins. Il a une posture de bûcheron, solide sur ses pieds. Son regard s'est un peu adouci par rapport à la première fois où je l'ai vu, mais il garde néanmoins un air grave.

- Tu comptes me regarder comme ça longtemps ?

Je sursaute. J'ai perdu la notion de réalité. Je détourne mon regard et fixe le sol.

- Désolée.

- Tu me dis ce qu'il s'est passé dans ce sous-sol ?

- Vous me dites pourquoi vous avez toutes ces armes ?

- Plus tard.

Je me recouche en regardant ma perfusion.

- Il va bientôt faire nuit, je vais verrouiller les portes. Ne bouge pas de ton lit. Après, je nous préparerai quelque chose à manger.

Et, terminant sa phrase, il s'éloigne.

Je profite d'être seule pour étudier la situation. Je suis passée d'un cachot à peine éclairé, où j'étais l'esclave sexuelle d'un psychopathe, à une immense pièce baignée de lumière et suis sous la surveillance médicale d'un « biker ». Je n'y comprends rien. Je commence donc par essayer d'identifier cet espace. Je me relève doucement et m'adosse contre le mur. Outre les

deux lits et la table, il n'y a pas vraiment de mobilier. Il y a quelques appareils de musculation, un sac de boxe et à chaque extrémité de la pièce des poteaux. Je regarde le sol et y voit des marquages qui me paraissent familiers. Un gymnase ! Je suis dans un ancien gymnase, certainement dans une école ou un club de sport pour enfants. Les poteaux devaient porter les paniers de baskets. Ils ont dû être démontés, mais pourquoi ? Et qui vivrait comme ça dans un lieu public ? Ça n'a aucun sens. Je continue mon petit tour d'horizon. Sur ma droite il y a une porte par laquelle le « biker » vient de sortir. En face de moi des fenêtres à trois mètres de haut, impossibles à atteindre sans se briser la nuque. Sur ma gauche au fond de la salle une autre porte, plus petite cette fois. Peut-être l'accès aux vestiaires. Des douches ! Si on est dans un gymnase, il y a forcément des douches. Il me faut une douche ! Cela fait tellement longtemps que je n'en ai pas pris, que j'ai même oublié la sensation de l'eau coulant librement sur mon corps, de l'odeur sucrée de mon gel douche à la noix de coco, de la sensation de bien-être et de fraîcheur que l'on ressent après. Je ferme les yeux et commence à imaginer l'eau chaude coulant sur mon visage. Je suis perdue dans ma rêverie quand j'entends la porte de gauche s'ouvrir.

- On est en sécurité pour la nuit, m'annonce-t-il du fond de la salle

Ça dépend qui, me dis-je. Car je ne sais toujours pas ce qu'il me veut et ce que je fais ici. Si c'est un « gentil », pourquoi ne pas avoir appelé la police et les pompiers quand il m'a trouvée ? Pourquoi ne pas m'avoir amenée à l'hôpital tout simplement ? Au lieu de ça, je me retrouve dans un gymnase abandonné avec un inconnu armé et une perfusion contenant je ne sais quoi.

Mais cette fois-ci, je m'échapperai, je m'en fais la promesse. Ici, il n'y a pas de chaînes, il y a des portes et des fenêtres, je me sens capable de le faire. Rien ni personne ne m'empêchera de sortir de ce cauchemar, de retrouver ma mère et ma sœur.

## Chapitre 5

- Si tu veux bien t'alimenter, je t'enlève la perfusion. Mais tu es encore déshydratée, il faut que tu boives beaucoup.

J'acquiesce.

Il vient vers moi, m'attrape le bras et enlève doucement l'aiguille. Je n'aurais pas imaginé qu'il puisse faire preuve de tant de délicatesse. Il me pose un coton sur le point de contact et me dit de le garder appuyé quelques minutes.

- Je ne suis pas un cordon bleu mais une assiette de pâtes reste dans mes cordes. Ce soir ce sera pâtes à la bolognaise.

A l'évocation de ce repas, mon estomac se réveille bruyamment et je le sens se tordre dans mon ventre. Deux mois que je ne mange que des aliments en conserve et des sandwiches, les jours où je mange bien sûr. Durant ma captivité, j'ai dû perdre plusieurs kilos et je n'ai plus que la peau sur les os.

Je le regarde se déplacer vers un coin de la pièce équipé d'une unique plaque de cuisson et de quelques rares instruments de cuisine. Pendant qu'il met de l'eau à bouillir, j'attrape un pansement que je vois à côté de la poche de perfusion et le place sur le coton, comme font les infirmières après une prise de sang. J'ai le bras endolori et raide. Il me tire un peu. Je me lève doucement et retrouve la sensation merveilleuse de pouvoir bouger ma jambe sans plus d'entrave. Je regarde ma cheville et je vois un bandage qui recouvre la totalité de la zone

- J'ai dû aussi couper la menotte à la pince. Elle t'a entaillé la peau. Tu garderas certainement une cicatrice.

Je sors délicatement de mon lit et tente de me remettre sur mes deux pieds. Le sol est frais et propre. Je peux sentir la douceur du revêtement du terrain sur toute la surface de mon pied et sans m'en rendre compte, je souris. C'est en regardant mes pieds sur le sol que je me rends compte que je porte une chemise de nuit à l'ancienne. Elle me remonte jusqu'au cou, avec des manches longues et de la dentelle. Alors que je m'interroge sur la

provenance de ce bout de tissu désuet, un constat s'impose à moi : c'est lui qui me l'a enfilée alors que j'étais inconsciente. Ce qui veut dire qu'il m'a déshabillée et rhabillée. Un frisson de dégoût me remonte le long du corps et une violente nausée me prend à la gorge. D'un coup, la tête me tourne et j'en perds l'équilibre. Je me raccroche à mon lit comme je le peux et tombe à genoux. J'essaie de me calmer mais les douloureux souvenirs de ces deux derniers mois resurgissent en vague. Je m'attends à ce qu'il vienne me relever brusquement et me donne un bon coup de poing, mais il n'en fait rien.

- Tu dois te calmer et te remuscler les jambes si tu veux pouvoir te tenir debout et rester avec moi.

Il a raison sur un point, je suis restée si longtemps allongée dans cette cave lugubre que tous mes muscles ont fondu, et le seul fait de me tenir sur mes jambes m'est difficile et douloureux. Par contre il est hors de question que je reste avec lui. J'en suis convaincue, cet homme est aussi dangereux que mon ravisseur; dans un autre genre je dirais. Je savais ce que voulait Rico, ce salaud, et je ne veux pas découvrir ce que lui me veut.

Je me relève en y mettant toute la hargne que j'ai en moi.

- Les pâtes sont cuites. On va manger.

Je le vois attraper un pot de sauce bolognaise et mélanger le tout directement dans la casserole. Il sort deux assiettes et nous sert. A côté du coin « cuisine » se trouvent deux chaises et une mini table de camping. Il pose les assiettes sur la table, s'installe et commence à manger sans attendre. Je le rejoins péniblement et m'installe à côté de lui. Il ne dit rien, pas un mot. On reste chacun dans nos silences, aucun d'entre nous ne voulant évoquer ses secrets. J'approche mon assiette et commence à manger. La première bouchée me donne aussitôt la nausée, et il s'en rend compte.

- Mange doucement. Tu es en état de mal nutrition avancée. Il faut y aller doucement, sinon tu vas tout vomir.

Bon gré mal gré je l'écoute. Il n'a peut-être pas tort. Je mâche beaucoup et avale calmement. Au bout de cinq bouchées je n'ai déjà plus faim. Je me force aussi à boire régulièrement. Si je veux retrouver ma famille un jour, je dois survivre coûte que coûte. Je repose mon assiette et attends qu'il ait fini la sienne, et la mienne au passage.

- Faut pas gâcher par les temps qui courent !

- J'aimerais prendre une douche
- C'est possible, il y a encore de l'eau dans les vestiaires, avec un chauffe-eau à énergie solaire. Je vais t'accompagner.

Je me sens encore une fois acculée, tel un petit animal apeuré. Je ne veux pas qu'il me voie nue, qu'il me regarde pendant que j'enlève la crasse qui recouvre mon corps. Je voudrais lui hurler dessus, le frapper, simplement refuser, mais je veux absolument prendre cette douche. A cet instant précis, c'est la seule chose qui compte pour moi, pour ça je veux bien tout accepter, même l'inacceptable.

- J'ai fait la cuisine, tu fais la vaisselle.

Je tourne calmement la tête vers lui et opine du chef. Ma captivité m'a appris à être obéissante.

- On va prendre le nécessaire, t'auras qu'à la faire avant ou après ta douche. Viens avec moi.

Je me lève, et je le suis d'un pas traînant. On passe la porte au fond de la salle et il me guide le long d'un couloir sans fin. Il me montre une porte sur la gauche et je rentre. A l'intérieur quatre toilettes et autant de lavabos.

- Ici c'est pour les toilettes et la vaisselle. On utilise les mêmes, ça permet de ne pas se perdre dans les couloirs. Viens !

On continue à marcher le long du couloir et il désigne une porte à droite. Le vestiaire dispose de grands casiers, où les gens peuvent laisser leurs affaires pendant l'entraînement. Au fond, il y a un dégagement avec cinq douches individuelles.

- J'utilise toujours la première cabine, il y a du savon à l'intérieur. Tu as une serviette propre ici, me dit-il en me montrant un casier.

- Tu retrouveras ton chemin ?

- Oui, lui répondis-je.

Sur ce, il me tourne le dos et s'en va.

Je suis un peu perdue, moi qui pensais qu'il allait rester. Est-ce que finalement il ne serait pas celui que je crois ? Mais si c'est un homme bien, pourquoi ces armes et cette vie dans un gymnase ? Tout ça n'a aucun sens ! Je reste plantée là un peu perdue par la tournure qu'ont pris les événements. Cette sensation de solitude est étrange. J'ai longtemps été seule, mais le fait d'être dans la maison de Rico me donnait l'impression de ne jamais être seule. Sa présence imprégnait les murs, le sol. Ici, dans ce vestiaire, je me sens enfin seule. J'examine la pièce dans son intégralité. Des casiers, des

douches mais pas une fenêtre. Tout à coup, mon regard se pose sur un miroir en pied. Des mois que je n'ai pas vu mon reflet. Je m'approche doucement et ce que je vois me pétrifie. J'ai le teint grisâtre, maladif. J'enlève ma chemise de nuit et ma maigreur me saute aux yeux. On peut voir mes côtes saillir et mes seins sont semblables à ceux d'une ado pré-pubère. J'ai des marques sur tout le corps, certaines partiront, d'autres pas. Mon visage ressemble à celui d'un fantôme, traits tirés, cernes violets et cheveux ternes. Dans ce reflet tout respire la mort. Je passe mon index sur ma joue en appuyant le plus fort possible pour faire affluer un peu de vie dans cette image, et je sens la crasse qui se colle à mon doigt.

Je tourne les talons et me dirige vers la douche, bien décidée à effacer les marques de ma captivité. Je me déshabille complètement et enlève mon bandage à la cheville. Je peux enfin voir la marque laissée sur ma peau. Elle est rouge, mais ressemble plus à du sang séché qu'à une plaie à vif. Je rentre dans la douche et commence par faire couler l'eau. Elle est chaude et fraîche à la fois. La sensation de l'eau sur mon corps est un vrai délice. Je me sens renaître. Je reste de longues minutes sans bouger, appréciant juste la rencontre de mon corps avec une chose aussi simple que l'eau. Au bout de ces quelques minutes qui m'ont paru n'être que des secondes, j'attrape le gel douche et je commence à me frotter le corps. Au début je frotte délicatement, mais ensuite, je deviens plus vigoureuse, plus acharnée. Acharnée à faire disparaître toutes les marques de ces deux derniers mois, acharnée à laver ce qui ne pourra jamais redevenir propre, ce corps souillé. Au début, l'eau qui s'échappe par la bonde est brunâtre, mais elle finit par redevenir enfin claire. Je sors de la cabine, m'enroule dans la serviette et m'assieds sur un banc, épuisée par l'effort accompli.

Tandis que je reprends mon souffle, mon regard se pose à nouveau sur le miroir. Je fais un effort pour m'arracher à mon banc et reprends la contemplation de mon corps meurtri. Ma peau, nettoyée de sa saleté, a repris une couleur rosée. On peut voir qu'elle a manqué de soleil, mais mon teint a plus d'éclat. Mon visage est toujours marqué mais mes traits sont plus détendus. Par contre les bleus et les cicatrices sont toujours là. Il faut plus qu'une douche pour enlever ce genre de marque. Je me pelotonne dans la serviette et attends. Je ne sais pas ce que j'attends. J'apprécie juste le fait d'être seule, propre et de m'entendre penser.

Perdue dans mes rêveries, j'entends quelqu'un qui frappe à la porte du vestiaire. Je sursaute. J'avais presque oublié que finalement je n'étais pas si seule que ça.

- J'ai trouvé quelque chose pour toi, je peux entrer ?

Je m'assure d'être bien emmaillotée dans ma serviette avant de lui répondre.

- Oui.

Il rentre et me regarde comme si c'était la première fois qu'il me voyait. Son regard trahit sa surprise mais il se ressaisit très vite.

- Il y avait donc bien une fille sous cette saleté. Je t'ai ramené des vêtements plus pratiques que la chemise de nuit trouvée dans la vieille baraque où tu étais.

Il me tend un jean, un tee-shirt noir basique, des chaussures plutôt usagée et... des sous-vêtements... propres.

- On essaiera de trouver mieux quand tu seras en état de sortir, dit-il avant de repartir.

J'enfile tout ça le plus vite possible. Le jean est trop grand, de même que les chaussures, mais cela fera l'affaire pour l'instant. Je sèche rapidement mes cheveux, les brosse et pars en direction du lavabo accomplir ma corvée.

Quand je reviens dans le gymnase avec la vaisselle propre, il est dans son lit en train de bouquiner. Il est concentré mais remarque ma présence aussitôt. Il ne lève même pas les yeux mais la réaction de son corps à mon apparition ne peut pas mentir. J'ai appris à observer les petits signes involontaires des muscles durant les deux derniers mois. J'arrivais à déchiffrer à l'avance si Rico était seul ou accompagné, s'il était de bonne ou de mauvaise humeur, autrement dit si j'allais me faire cogner ou non. Je dépose la bassine à côté du coin « cuisine » et je vais rejoindre mon lit. J'enlève mes chaussures et m'allonge. Le drap de séparation n'est pas tiré. Je me risque à un peu de conversation

- C'est quoi votre nom ?

- Mickaël

- Pourquoi vous habitez dans ce gymnase ?

Il tourne la tête et me regarde. Il semble hésiter à répondre. Il entrouvre la bouche puis finalement la referme sans qu'un son n'en sorte. Il se lève et me dit

- Il faut dormir maintenant.

Il tire le drap et je l'entends se recoucher. Fin de la conversation.

Je me tourne de l'autre côté et fixe la porte d'entrée. Derrière cette porte j'imagine ma mère, ma grande sœur qui m'appellent, qui me hurlent de me lever et de courir les rejoindre. Je vois de la lumière et des oiseaux qui volent dans le ciel. Mais à peine ai-je commencé à réfléchir à une fuite possible que je sombre dans un profond sommeil.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 6

C'est une odeur d'œufs à la poêle qui me réveille. J'ouvre les yeux : il fait déjà jour. Le gymnase est largement éclairé par les rayons du soleil et je me demande quelle heure il peut bien être. Je me lève péniblement, comme si je n'avais dormi que trois heures. Mickaël est dans le coin « cuisine » et s'affaire à préparer ce qui me semble être le petit déjeuner.

- Enfin tu émerges. Tu as dormi quatorze heures. J'ai cru que tu ne te réveillerais jamais.

- Quelle heure est-il ?

- Il est midi trente.

Donc ce n'est pas le petit déjeuner mais le déjeuner. Je n'y comprends rien. Je suis pourtant toujours épuisée, comment ai-je pu dormir tout ce temps ?

Je le rejoins et m'installe sur une chaise en baillant. Il me tend une petite bouteille d'eau que j'engloutis rapidement pour me donner un coup de fouet.

- Aujourd'hui c'est fête, j'ai trouvé des œufs.

« Trouvé » des œufs ? Pourquoi utilise-t-il ce mot ? Les supermarchés en sont pleins, cela n'a donc rien d'un exploit digne d'être souligné. Mais je dois bien avouer que ça sent bon. L'odeur réveille instantanément mon estomac qui se met à gargouiller. Le corps est une formidable machine, capable de supporter les privations les plus intenses puis de se remettre à fonctionner dès que la situation s'améliore ! Il me tend une assiette avec trois œufs au plat et je commence à manger. J'ai moins de difficultés à manger que la veille. Mon corps se réhabitue à ingérer des aliments solides. Par contre je ne termine pas ma portion.

- Il faut que tu fasses un effort pour manger davantage. Tu en as besoin.

Cet homme est curieux. Je suis ici, avec lui, dans un gymnase où visiblement personne ne vient plus. Il a du mal à me dire plus de deux phrases d'affilée, il refuse de répondre à mes questions, pour preuve la fin de conversation d'hier soir, et pourtant on dirait qu'il se soucie de moi. Il me trouve des habits, il m'a quand même sauvée de la mort, il me nourrit. Et je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi. Qu'est-ce qu'il attend de

moi ? Pourquoi m'avoir ramenée ici ? Qu'est-ce qu'il ne me dit pas ? Je sens bien qu'il y a un truc qui ne tourne pas rond mais je n'arrive pas à comprendre ce qui se trame.

- Après manger, je dois sortir. Toi tu restes ici.

Cette phrase me fait l'effet d'un électrochoc. Il me laisse ici, seule. Avec toutes ces fenêtres et ces portes qui sont à mes yeux autant d'issues possibles. J'arrive à peine à penser tellement mon esprit entre en ébullition. C'est la chance que j'attendais depuis deux mois, une chance de m'enfuir loin de cet enfer qui est devenu mon quotidien depuis que ma vie a basculé.

- Très bien, lui répondis je, le plus naturellement possible.

Vers 13h30, je vois qu'il commence à s'activer. Tout d'abord il s'habille, il enfile un attirail dont je ne comprends pas l'utilité au premier regard. Mes idées s'éclaireissent d'un coup quand je le vois se diriger vers la grande table, prendre deux pistolets et les placer dans leurs étuis. Il enfile ensuite son gilet sans manches qui dissimule assez bien ses armes. Il se saisit ensuite de deux couteaux immenses pour les positionner de chaque côté de sa ceinture. On dirait qu'il part à la guerre. Qui peut se promener dans les rues de Paris, vêtu comme il l'est sans se faire arrêter au premier contrôle de police ? On dirait qu'il s'apprête à commettre un attentat. Vu de mon lit, la situation est surréaliste...

Au bout d'une demi-heure, Mickaël est fin prêt. Il a vérifié toutes les munitions, toutes les culasses et emporte quand même un fusil à pompe, au cas où.

- Je devrais être de retour dans quatre heures environ. Si je ne reviens pas ce soir, alors ces armes seront à toi.

Je le scrute, incrédule. La seule chose que je trouve à dire est :

- D'accord.

Il tourne les talons et sort par la grande porte. Cinq minutes plus tard j'entends les vrombissements d'un moteur de moto qui démarre et s'éloigne. Dès que je n'entends plus le bruit du moteur, je me lève avec l'énergie du désespoir, me déplace vers la sortie aussi vite que mes forces me le permettent et traverse la grande porte. Arrivée dans un couloir que je traverse rapidement j'avance jusqu'au hall d'entrée avec ses portes vitrées immenses. Je me colle contre la vitre et regarde dans toutes les directions. Il

n'y a pas âme qui vive. Je repars au gymnase le plus vite possible et je fais un rapide tour d'horizon. J'ai besoin de mes chaussures et d'un peu d'argent. Je fouille à la va vite, mais je ne trouve aucun euro qui traîne. Tant pis pour l'argent, je me débrouillerai autrement. En ressortant, je passe devant la table avec toutes les armes étalées. J'hésite, je sais que je n'en ai pas besoin, mais il a réussi à me foutre la trouille avec sa parano. Je prends un petit couteau, facile à manier et à caser, juste au cas où. Dans l'angle je vois un petit sac à dos. Je m'en saisis, y range mon couteau et un pull qui traîne puis je repars vers le hall. J'arrive aux portes en verre, je touche la poignée et m'arrête net. Je suis tétanisée. Deux mois que je n'ai pas mis le nez dehors et, maintenant, il me suffit de franchir cette porte et je serai à nouveau dans le vaste monde. Je respire un grand coup et appuie enfin sur la poignée.

Pourtant, lorsque je pousse la porte, rien ne se passe. Je la tire, rien non plus. Je la secoue dans tous les sens mais elle ne cède pas. Il m'a enfermée. Je hurle de rage et d'un coup je me mets à pleurer. Mes nerfs sont en train de lâcher. Après un long moment prostrée contre cette porte, je réussis enfin à me calmer. J'essaie de reprendre mes esprits et de réfléchir. Je suis dans une salle de sport, il y a des portes, mais il y a aussi des fenêtres. Au vu de la taille de ce gymnase, il est juste impossible qu'il ait pu tout verrouiller. Je me relève, bien décidée à trouver une issue. Il me reste plusieurs heures pour trouver une solution et je compte bien ne plus être là à son retour.

Je commence par faire l'inventaire des pièces que je connais. Par le gymnase, c'est impossible, les fenêtres sont trop hautes. Le couloir des vestiaires ne me semble pas être la bonne option. Les bureaux ! Il y a forcément des bureaux réservés au personnel et ceux-là doivent avoir des fenêtres accessibles ! Je passe derrière le comptoir d'accueil dans le hall et trouve une porte. Celle-ci mène à un petit bureau, aveugle. Je sors de là et me dirige ensuite vers un couloir que je n'ai jamais emprunté. La première porte est fermée, j'en essaie plusieurs avant de d'en trouver une qui s'ouvre. Quand j'entre, la pièce est baignée de lumière. De chaque côté, des bureaux et des ordinateurs, des papiers en pagaille sont étalés sur l'un d'eux. Des mugs, des photos de famille, comme si ceux qui travaillaient là allaient revenir d'une minute à l'autre. Je me reconcentre sur mon objectif et je vais vers la fenêtre. Elle s'ouvre et je peux enfin sentir l'air frais du printemps

sur mon visage. Je sens le parfum d'herbe et de fleurs qui provient sans doute des maisons adjacentes. Toutes ces odeurs, qui me semblaient insignifiantes dans ma vie d'avant et qui aujourd'hui me font l'effet de luxe ultime. Je regarde vers le sol, Je dirais qu'il y a deux mètres de hauteur. J'enjambe la fenêtre, m'accroche au rebord et me laisse glisser vers la liberté.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 7

Sur ma gauche une clôture me bloque la sortie. Je longe le mur du gymnase et me dirige vers l'entrée principale. Je tombe sur le parking et la barrière d'accès. Je sors enfin du complexe et cherche une direction à prendre. Sur ma droite je vois un canal avec ses berges. J'y vais au pas de course puis je prends la piste cyclable sur la droite. Je marche, droit devant sans jamais me retourner, avec une seule idée en tête, trouver quelqu'un et lui demander de l'aide. Étonnamment, l'endroit est complètement désert. Pas âme qui vive. A cette heure-ci, il devrait y avoir des cyclistes, des gens faisant leur jogging et des mamans promenant leurs bébés. Et pourtant je suis seule, je n'entends pas le moindre bruit commun à toutes les villes, ni bruit de travaux, ni bruit de circulation. Rien. Juste des oiseaux qui piaillent. Je tourne la tête dans tous les sens, et je finis par apercevoir des panneaux sur la route, sur l'autre rive du canal. J'emprunte un passage pour piétons qui permet de traverser le canal et je peux enfin lire "Gare de Sevrans-Livry"

Je suis donc à Sevrans. Je me retourne brusquement vers le canal et un nouvel espoir naît en moi. J'habite à Bobigny et je connais ce canal. Je venais y faire du vélo avec ma meilleure amie. On n'allait pas jusqu'à Sevrans, on s'arrêtait avant, mais je sais que la piste continue sur des kilomètres. Je dois juste trouver la bonne direction. Est-ce que je dois descendre ou remonter le canal ? Je me hâte vers la gare, elle est déserte mais ouverte. L'ambiance y est lourde, pas un bruit, juste le vent qui s'engouffre sur les quais et ressort par l'entrée. Peut-être y a-t-il eu une évacuation générale ? Mais pour quelle raison ? Je pense d'abord à un accident nucléaire, mais à ma connaissance, il n'y a pas de centrale proche de Sevrans. Peut-être un attentat, mais la vie continuerait. Je dois retrouver ma mère et ma sœur. Elles, elles me diront ce qu'il se passe. Je regarde rapidement le plan affiché dans le hall, repère le canal, la gare et le gymnase. Je dois faire demi-tour.

Je ressors de la gare et commence à avancer quand je vois, posé contre une barrière de trottoir, un vélo. Pas d'anti-vol ni de cadenas. Je me précipite, l'attrape brusquement et grimpe sur la selle. Alors que je donne mes premiers tours de pédale, l'effort me semble surhumain. Après à peine une minute d'effort, mes jambes me brûlent et j'ai le souffle court. Ma captivité a énormément affaibli mon corps. Je n'étais certes pas très sportive auparavant, mais j'étais tout de même capable de faire une minute de vélo sans défaillir. Pourtant je m'accroche, je dois continuer ! Je rejoins le canal et reprends la direction du gymnase. Je le dépasse sans même un regard et suis la piste cyclable, toujours déserte. Je dépasse une écluse et mon souffle revient peu à peu. Mes jambes me brûlent toujours mais mon corps commence à s'habituer au rythme que je lui impose. Je dois bien dire qu'il n'est pas très soutenu. Je pense qu'un enfant me dépasserait facilement, mais je vais toujours plus vite qu'à pied.

Les kilomètres s'enchaînent, le paysage est bucolique, avec le canal d'un côté et les arbres de l'autre longeant la piste à perte de vue. Pourtant je n'y prête guère attention, trop concentrée à mettre la plus grande distance possible entre moi et ce cauchemar. Je regarde droit devant et je m'agrippe au guidon comme si ma vie en dépendait. Venant du canal, je croise un ragondin, ce qui me prouve que la vie n'a pas tout à fait disparu. Je passe par une autre ville, mais toujours aussi déserte. Je pédale depuis une petite demi-heure quand j'ai un sentiment de déjà-vu. Je fouille les recoins de ma mémoire et tout à coup, j'y suis. Le centre commercial de Bondy. Je m'arrête net. Je regarde la silhouette des bâtiments et lis toutes les enseignes. Je suis déjà venue ici avec ma mère et mes amies lors d'après-midi shopping. La zone commerciale est assez vaste et compte des enseignes en tous genres, du magasin de chaussure à celui de bricolage. Je sais que je suis proche de mon but. C'est la ville d'à côté, le centre commercial le plus proche. Je remonte en selle et me remets à pédaler de plus belle. La fin du parcours est proche, je le sais. Je remonte les berges, sur un chemin que maintenant je reconnais. Je serai chez moi dans moins de 30 minutes.

Sur ma droite se dessine la gare ferroviaire de Bobigny, une installation gigantesque qui me permet de savoir que je suis enfin dans ma ville. Je suis épuisée et mes jambes refusent de continuer à pédaler. Je

ressens un calme relatif à côté de cette gare, la sensation rassurante d'être rentrée chez moi. Je m'octroie une pause pour détendre mes muscles endoloris par cet effort intense et je regarde l'eau du canal couler paisiblement. J'entends mon cœur tambouriner dans mes oreilles et mon souffle s'échapper bruyamment de mes poumons. La sueur coule dans mes yeux mais je m'en fiche. La seule chose qui compte c'est que je suis enfin à Bobigny. Quand je me sens un peu mieux, je reprends le vélo et roule jusqu'au pont de la Folie. Là, je quitte les berges du canal pour m'enfoncer dans la ville et rejoindre les quartiers nord où se trouve ma maison. Le spectacle qui s'offre à moi est ahurissant. Il n'y a personne dans les rues, les boutiques sont fermées. Il y a des voitures garées partout mais personne ne circule. Certaines voitures sont arrêtées en plein milieu de la route, les portières ouvertes mais tous les habitacles sont vides. La ville est déserte. Je regarde les fenêtres des habitations pensant y voir des gens, mais tous les rideaux sont tirés. On dirait un confinement général, comme lors de l'épidémie de Covid qui a touché le monde entier il y a quelques années, mais en pire. Je me souviens de cette période, cela avait été très compliqué. Les gens ne pouvaient plus sortir que munis d'une autorisation pour faire leurs courses ou promener le chien. Mais à cette période on croisait toujours quelqu'un et les voitures n'étaient pas abandonnées.

Je tourne dans la rue du 8 Mai et arrive enfin à la rue de la Ferme. Il m'aura fallu plus d'une heure pour arriver jusqu'à mon petit pavillon de banlieue. Je m'arrête devant le portail de ma maison. Il est ouvert, ce qui est étrange. Ma mère ne le laisse jamais déverrouillé. Je lâche mon vélo et manque de tomber en me dégageant. Je cours jusqu'à la porte d'entrée et tambourine violemment à la porte. J'appelle ma mère mais personne ne répond. Je décide d'ouvrir la porte, elle s'ouvre sans difficulté. Pourquoi la porte est-elle ouverte ? D'habitude ma mère me passe un sacré savon si je ne la ferme pas à double tour à chaque fois que je la franchis. « *La ville n'est pas sûre* », me sermonne-t-elle à chaque fois. Je rentre et referme consciencieusement derrière moi. Les clés sont sur la porte, je fais donc mon double tour habituel et rabats le verrou anti-intrusion.

- Maman ?

Toujours rien. Je monte à l'étage et passe la tête dans la cuisine. La pièce est sens dessus dessous. Il y a des paquets de céréales éventrés, des conserves déformées sur le sol, du lait est renversé sur la table, de la viande

crue est posée sur une chaise et dégage une odeur de mort. Cela doit faire bien deux semaines que la maison est dans cet état. L'odeur me donne des haut-le-cœur et je cours ouvrir la fenêtre pour avoir de l'air frais. Je me dirige vers le salon et me rends compte qu'ici, par contre, tout est en ordre. La télé est à sa place et le canapé toujours bien arrangé avec ses plaids. Qui dévaliserait une maison sans prendre la télé mais en saccageant la cuisine ? Je vais dans ma chambre où tout est en place. J'ouvre mes placards et mes habits sont soigneusement rangés et repassés, comme si je n'avais jamais quitté la maison. Je m'assieds sur mon lit et c'est à ce moment que je la vois. Une enveloppe fermée posée sur mon oreiller. Je l'ouvre précipitamment et commence à lire.

*« Ma petite chérie*

*Voilà maintenant trois semaines que tu as disparu. Je n'ai plus aucune nouvelle de toi. Évidemment quand je ne t'ai pas vue revenir ce jour-là, je me suis précipitée à la police. Ils ont mené une enquête mais qui n'a pas donné grand-chose. Aucune piste n'a permis de savoir où tu as bien pu aller ce mardi après les cours. Au final, ils ont classé cette affaire en fugue. J'ai eu beau leur dire que tu ne serais jamais partie comme ça, ils m'ont dit qu'ils ne pouvaient rien faire de plus.*

*J'ai pleuré tous les soirs, priant le ciel que tu me reviennes. Mais mon souhait ne s'est jamais exaucé. Hélas, depuis hier, j'ai des symptômes. Je commence à chercher mes mots et je sais ce que cela veut dire, Ils en parlent beaucoup maintenant au journal.*

*Alors tant que j'en suis encore capable, et au cas où un jour tu retrouverais le chemin de la maison, je voulais te dire que je t'aime de tout mon cœur. Tu as ravi ma vie tous les jours depuis ta naissance.*

*Ta sœur et toi êtes mes trésors.*

*Si tu lis cette lettre, je t'en supplie prends soin de toi.*

*Je t'aime*

*Maman »*

## Chapitre 8

Je reste pétrifiée devant cette lettre et mes larmes commencent à monter. Je commence à comprendre. Je repense à ces deux derniers mois, à cet enfer qui s'est abattu sur moi depuis ma dernière journée d'école et je fonds en larmes. Je m'allonge sur mon lit et je vois « monsieur-gros-dodo », mon vieil ours en peluche. C'est ma tante qui me l'avait offert quand j'avais cinq ans et il n'a jamais quitté ma chambre. Je l'attrape et le cale dans le creux de mes bras en sanglotant. Alors, épuisée, je finis par sombrer dans un sommeil peuplé de cauchemars.

Des bruits extérieurs me réveillent en sursaut. Il fait déjà nuit et le réveil de ma chambre affiche 21h04. J'entends ce qui ressemble à des grognements et des cris qui, petit à petit, se rapprochent de la maison. En tremblant, dans le plus grand silence, je m'approche de la fenêtre en restant accroupie. Prenant mille précautions, je me redresse doucement, juste assez pour jeter un œil à l'extérieur. Les volets restés ouverts me permettent de voir la rue depuis ma cachette. Je remarque que l'éclairage public fonctionne toujours, grâce aux cellules solaires que la mairie a installées il y a deux ans, en vue de la transition énergétique. Au moins grâce à cela je ne me sens pas complètement à la merci de l'obscurité. La pleine lune accroît la luminosité. J'observe la rue en direction des hurlements. Je ne parviens pas à discerner quoi que ce soit. Je reste immobile, à l'affût du moindre danger. Tout à coup, je vois une ombre qui se déplace, puis une dizaine d'autres qui suivent. Ils se rapprochent et font un raffut de tous les diables. Je les suis lentement du regard sans faire un bruit. Ils se rapprochent encore et je les vois maintenant tout près de ma maison et, alors qu'ils passent devant le portail, je les vois clairement. Des hommes et des femmes qui se déplacent en groupe d'une démarche lourde et lente. Ils ne se parlent pas mais s'interpellent avec des grognements rauques. L'un d'entre eux se dirige vers la maison d'en face et secoue le portail avec force sans jamais utiliser la poignée. Cinq autres personnes le rejoignent et se mettent à secouer le portail comme des enragés. Au bout de cinq minutes de ce traitement, le portail cède et tombe au sol dans un fracas de ferraille. Le groupe hurle son

contentement et s'engouffre dans le jardin. Il se dirige bruyamment vers la porte quand j'entends d'autres grognements sur ma gauche. Un nouveau groupe est à l'approche.

Ce dernier plus important est composé d'une vingtaine de personnes. Avec horreur, je vois des silhouettes plus petites que les autres et comprends qu'il s'agit d'enfants. Comme un seul homme, le groupe qui s'apprêtait à rentrer dans la maison se retourne et fonce vers les nouveaux venus en hurlant de rage. Une violente bagarre s'en suit sous mes yeux, des femmes se saisissent de barres de fer et de bâtons qui traînent dans la rue et frappent violemment le groupe adverse. Les hommes se battent à mains nues, éclatant la tête de leurs ennemis contre le bitume. Les enfants, eux, se jettent sur le dos de leurs adversaires pour aider leurs aînés. Pas un mot compréhensible ne sort de leurs bouches, juste des rugissements et des cris de douleurs. En quelques minutes, le plus petit groupe est décimé. Les corps des vaincus gisent à même le sol, baignant dans leur sang. Je vois les rares femmes survivantes du groupe défait se faire violer sous mes yeux et devant l'ensemble de la communauté, y compris les enfants. Certaines se soumettent, d'autres résistent. Une fois leur affaire expédiée, celles qui se sont soumises se relèvent et rejoignent le groupe, les autres sont battues à mort. Les survivants repartent ensemble et continuent leur chemin vers une destination inconnue.

Je suis prise d'une envie violente de vomir, mais mon instinct de survie prend le dessus et j'étouffe mon haut-le-cœur. Je sais que je ne dois pas faire un bruit au risque de me faire repérer. Je me baisse et m'assieds au-dessous de la fenêtre en essayant de rassembler mes idées et de comprendre la scène à laquelle je viens d'assister. Tout mon corps tremble encore et l'horreur de la situation me prend aux tripes. Je reste ainsi je ne saurais dire combien de temps tant j'ai l'impression que le temps s'est arrêté. Je pleure en silence. Intérieurement, je supplie ma mère de revenir. Je me prends même à penser que j'aurais mieux fait de mourir dans ma cave. Pourquoi survivre à un enfer pour en trouver un autre ? Qu'est-ce qu'il s'est passé pendant ma captivité ? Qu'est-il arrivé à toutes ces personnes ? J'entends à nouveau du bruit et je sursaute, regardant dans tous les coins de la pièce comme une bête traquée. Un nouveau raclement m'indique que ça vient de

l'extérieur. Je me blottis contre le mur, refusant de savoir d'où ce bruit provient, espérant ainsi qu'en ignorant le danger, il disparaîtra.

Pour me calmer je m'efforce de respirer profondément sur un rythme lent. Mes larmes continuent à couler mais je sens que mon cœur, qui s'était emballé au début de cette scène apocalyptique, commence à se calmer. Au fur et à mesure que les battements de mon cœur ralentissent, mes pensées affluent dans mon cerveau. Je repense à la lettre de ma mère. Elle m'aimait et elle a remué ciel et terre pour me retrouver. Évidemment, toutes les mères auraient fait la même chose. Mais elle a certainement dû s'arrêter quand elle l'avait écrite, quand elle avait commencé à avoir ces symptômes. Il s'agirait d'une maladie ? Mais quelle maladie transforme des êtres humains dotés de conscience et de réflexion en ce que je viens de voir ? Ils ont toujours une morphologie humaine mais leur comportement est hargneux, ils ne parlent plus, ils ressemblent à des animaux et perdent leur caractère humain. Un rugissement de colère me ramène brutalement à la réalité. Je mets les mains sur mes oreilles pour ne plus rien entendre et commence à basculer d'avant en arrière instinctivement pour me bercer. Je lève la tête vers la fenêtre et recommence à paniquer. Toutes les volets sont ouverts. Ils pourraient entrer juste en brisant un carreau. Mon premier réflexe est de me lever pour les fermer, mais je me rebaisse aussitôt. Un homme se tient juste en dessous de ma fenêtre dans la rue. Je ne pense pas qu'il ait pu me voir mais je ne peux être sûre de rien. Alors dans un effort surhumain pour me raisonner, je reste immobile et j'attends que le silence se fasse. Après avoir attendu un long moment pour être bien sûre qu'ils soient partis, j'ouvre très doucement ma fenêtre et rabats mes volets en bois. J'ai de la chance, maman voulait les changer pour des volets roulants électriques, mais ces larges planches de bois me semblent aujourd'hui beaucoup plus rassurantes et plus discrètes à fermer. Une fois que ma chambre se retrouve dans l'obscurité, je répète l'opération dans toute la maison. En une vingtaine de minutes, la maison est complètement fermée et je me sens enfin un peu plus en sécurité. Je me dirige vers le canapé et m'écroule dessus.

Au petit matin, la pièce est encore dans le noir. Je n'ai pas envie de me lever, je ne sais même pas si j'en aurais la force. Je regarde la télé qui est toujours à sa place et je repense à nos soirées, quand nous restions des heures collées devant l'écran plat à enchaîner séries sur séries. C'était

toujours moi qui gagnais et m'allongeais à la meilleure place. Cette pensée m'arrache un léger sourire. Je tourne lentement la tête et aperçois une pile de journaux posée sur une chaise. Je fronce les sourcils. Des journaux. On n'a jamais lu de journaux papiers chez nous. Ma réflexion est interrompue par le gargouillement bruyant de mon ventre qui se rappelle à moi car je n'ai rien mangé depuis hier matin. Je me lève péniblement et vais à la cuisine chercher quelque chose à me mettre sous la dent. J'ouvre les placards mais tout ce qui s'y trouvait a été saccagé. Je sais que ma mère stockait toujours des provisions dans une armoire au fond du garage. Je me déplace donc là-bas remplie d'espoir. En effet, j'y trouve des litres de lait, des biscuits et une vingtaine de boîtes de conserves variées, allant des petits pois à la choucroute. Je récupère le tout et, après avoir balayé la table de la cuisine d'un revers de bras, j'y dépose tout ce que j'ai pu collecter.

Je redresse une chaise et m'installe devant un paquet de gâteaux. Mes yeux se perdent dans le vide. Tout d'un coup mon esprit ne fait qu'un tour et je me relève brusquement. Je pars à la salle à manger et prends la pile complète de journaux que je ramène à la cuisine. Je me rassieds et j'ouvre le premier paquet de biscuits qui me tombe sous la main. L'odeur sucrée du chocolat me monte immédiatement aux narines et me fait fermer les yeux. Cette odeur réconfortante me ramène en enfance pendant cinq secondes. Mais je les ré-ouvre vite et mon regard se fane. Je reprends conscience de la situation. Tandis que je croque dans le biscuit et que celui-ci fond dans ma bouche, je commence à classer les journaux par date, du plus ancien au plus récent. J'ouvre le plus ancien, il date d'une semaine et demie après mon enlèvement. La une s'intitule "Le fléau continue de se répandre". Je commence ma lecture.

*Voilà maintenant cinq jours que les premiers malades sont apparus et les médecins et chercheurs ne savent toujours pas à quelle maladie ils ont affaire. Des cas ont été recensés aux États Unis, en Europe, au Moyen Orient ainsi qu'en Chine. Plusieurs pays, dont le Japon et l'Australie, ont d'ores et déjà ordonné la fermeture de leur frontière. Plus personne ne peut entrer ou sortir de leur territoire. La situation en France se dégrade avec plus de 1000 cas confirmés contre 650 hier. Le professeur Flabiot, épidémiologiste à Paris explique que la contamination ne se fait pas de manière aéroportée car dans un tel*

*cas, les membres d'une même famille seraient systématiquement tous touchés. Les recherches continuent afin de connaître le vecteur de contamination mais au vu du nombre croissant de personnes touchées et de la courbe de progression des contaminations, on ne serait qu'au début de l'épidémie, et cela deviendra très vite une pandémie si on ne trouve pas très rapidement la source de ce fléau.*

Alors que je continue d'avaler machinalement biscuit sur biscuit, je tombe sur un journal datant du 25 mars.

*Alors que l'épidémie s'intensifie, avec environ 3000 nouveaux cas par jour, on en sait un peu plus sur les symptômes et l'évolution de la maladie. Il s'agirait d'une maladie dégénérative qui s'attaque au cerveau humain à travers les neurones. La molécule responsable commence par migrer vers le cerveau et par s'attaquer au lobe frontal. Ainsi le langage s'altère, le patient oublie des mots et sa mémoire à long terme devient défaillante. Ses mouvements deviennent brusques et moins fluides. La personnalité du patient se trouve elle aussi complètement altérée avec des accès de violence et des comportements sexuels déplacés. Peu à peu le patient perd la capacité d'interagir avec la société telle qu'elle existe de nos jours. Cette période dure entre 8 et 10 jours avec une aggravation quotidienne des symptômes. La molécule migre ensuite vers les lobes pariétaux et temporaux. Dans cette phase de la maladie, le patient perd entièrement la mémoire et la capacité de communiquer autrement que par des sons incohérents. Il développe une insensibilité à la douleur qui le rend particulièrement agressif envers ses congénères. La maladie, dénommée SyDeC par les scientifiques pour Syndrome de Dégénérescence Cérébrale, serait due à une molécule qui se nourrit des neurones et se propage dans le cerveau au moyen des connexions neurales. Lorsque tous les neurones ont été consommés, le SyDeC se met en sommeil et attend simplement la création de nouveaux neurones par l'hippocampe pour survivre. A ce jour, la communauté scientifique n'a toujours pas trouvé l'origine de cette molécule, ni aucune façon de la neutraliser. L'avenir est bien incertain pour l'humanité.*

C'est le dernier journal. Je le repose et à ce moment-là, je ne me suis jamais sentie aussi seule de ma vie.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 9

J'ouvre les yeux vers 10h00. Voilà trois jours que je n'ai pas bougé de mon lit si ce n'est pour grignoter. Toutes les nuits, j'entends des gens dehors, crier, se battre. Mais à l'aube de ce quatrième jour, je sens que quelque chose a changé en moi. Alors que j'ai passé les jours précédents transie de peur, pleurant des heures entières recroquevillée contre « monsieur-gros-dodo », aujourd'hui étrangement je me sens apaisée. J'ai l'impression que mon cerveau recommence à fonctionner. Lentement mon raisonnement se remet en marche et je prends pleinement conscience de ma situation. La solution m'apparaît alors clairement. Je ne peux pas rester dans cette maison, seule. Mes réserves de nourriture ont déjà bien diminué. Ce n'est qu'une question de temps avant que quelqu'un ne défonce ma porte pour trouver à manger et, dans ce cas, je ne donne pas cher de ma peau. Je dois partir. Mais où ? C'est alors que je pense à la seule personne qui puisse m'aider. Mickaël !

Certes, quand je l'ai rencontré, je n'avais rien compris. Il était lourdement armé, et pas très causant, mais maintenant que je comprends la situation, je ne peux pas le blâmer. Au moins, il m'a sauvée, nourrie, fourni de quoi me laver et un endroit pour dormir. Il est tout ce dont j'ai besoin à l'heure actuelle, un homme capable de se défendre, un îlot de sécurité, un compagnon de galère. Je me décide donc en une seconde et saute de mon lit. Je fais un brin de toilette avec les moyens du bord et m'habille. Comme un dernier au revoir à cette maison je fais mon lit, range un peu ma chambre, puis me dirige vers mon armoire pour prendre le plus grand sac à dos que je peux trouver et je le pose sur le lit. J'ouvre tous mes tiroirs et récupère des habits, rien dans la coquetterie, des jeans, mon pantalon en cuir, une paire de bottines toute neuves sans talon, des tee-shirts et mon blouson d'aviateur. J'entasse tout ça dans mon sac et le dépose à l'entrée.

Je me dirige ensuite vers la cuisine et le garage et prends toutes les conserves et aliments secs que je peux y trouver : des pâtes, du riz,

n'importe quoi pour passer un jour de plus. Ma récolte n'est pas énorme, juste deux kilos de pâtes et un kilo de riz, quatre paquets de biscuits et une grande bouteille d'eau qui me permettra de faire le trajet de retour. Je range tout ça dans mon sac à dos et me pose sur le canapé pour réfléchir à ce qu'il me manque. J'ai toujours le petit couteau que j'ai volé à Mickaël en m'enfuyant du gymnase, mais après la scène à laquelle j'ai assisté depuis la fenêtre de ma chambre, je ne suis plus très sûre que cela suffise. Je pourrais prendre un gros couteau de cuisine mais ce n'est pas très maniable. Je me lève vivement lorsqu'un souvenir me revient. Il y a 15 ans de cela, une cousine de ma mère lui avait offert une machette. A cette époque-là, elle vivait au Brésil et lui ramenait des souvenirs improbables. Ainsi elle lui avait ramené une vraie machette qui servait à tailler son chemin dans la forêt amazonienne. Ma mère ne s'en était jamais servi, évidemment, mais l'avait conservée comme une pièce de décoration. Je la trouve accrochée au-dessus de sa commode dans sa chambre. Elle est encore dans son étui. J'admire l'arme, parfaitement aiguisée. Je m'essaie à quelques mouvements avec, elle s'avère particulièrement maniable et légère. Parfait pour moi. Je repars dans ma chambre et trouve une ceinture assez épaisse. Je l'enfile et glisse la machette entre mon jean et celle-ci. Je suis enfin prête.

J'ouvre la porte d'entrée en silence et me retrouve éblouie par le soleil qui est déjà haut dans le ciel. Après tout ce temps passé dans la pénombre de la maison aux volets clos, la lumière me fait l'effet d'une agression. Il me faut quelques instants pour ouvrir les yeux mais la chaleur que je sens sur ma peau me réconforte. J'ai toujours aimé la chaleur et son rayonnement sur mon corps. Je me dirige vers le portail et la première chose qui me choque c'est que les corps des personnes qui s'étaient battues devant la maison ont disparu. Il n'y a plus que des traces de sang qui témoignent de la violence de la rencontre. Je regarde à droite, à gauche mais je ne vois rien. La rue est déserte. Je vois le vélo qui se trouve plus loin et non pas là où je l'avais laissé. Je le redresse mais le cadre est complètement tordu, impossible de l'utiliser. Je repars vers mon garage pensant y prendre le mien, mais il n'y est plus. Comprenant rapidement que je vais devoir marcher pour le chemin de retour, je ressors pour ne pas perdre de temps, j'aurai tout le temps de réfléchir à la cause de cette disparition pendant le trajet.

Je remonte donc ma rue en direction du canal. J'écoute tous les bruits qui m'entourent en étant particulièrement inquiète d'entendre des hurlements, mais pour l'instant je n'entends que les oiseaux qui gazouillent. De temps en temps j'entends un aboiement au loin, mais rien dans mes environs immédiats. Je récapitule mentalement ce que j'ai appris et constaté durant les jours précédents. Une maladie a ravagé l'humanité, tuant le cerveau des gens atteints. Ils se transforment alors en espèce d'animaux ultra violents. Ils se déplacent en groupe, certainement pour améliorer leur chance de survie. L'instinct doit donc survivre à la maladie. A chaque fois que je les ai entendus, c'était plutôt le soir et la nuit, donc ils deviennent nocturnes, là encore très probablement pour améliorer leur chance de survie. Par contre rien ne prouve qu'ils ne se déplacent plus la journée. Je dois donc rester sur mes gardes. Les causes de cette maladie restent inconnues de même que le vecteur de transmission. Ou alors il se peut que lorsque les scientifiques en ont enfin trouvé l'origine, le monde s'était déjà effondré et l'information n'a pas pu être diffusée. Tous les continents ont été touchés. En repensant à toutes mes lectures, je me rends compte qu'aucun article ne parlait de l'Afrique saharienne. Cela voudrait-il dire que cette zone est préservée ? Cela me semble peu probable. Ce doit juste être une question de circulation de l'information. En effet, très souvent aucun chiffre officiel n'est disponible dans ces pays si les ONG présentes ne les communiquent pas. Et moi, pourquoi est-ce que je ne ressens aucun des symptômes ? C'est certainement parce que le vecteur n'est pas aérien, sinon plus personne ne serait sain.

Alors que j'atteins le canal, je suis sortie de mes réflexions sur le fléau par un violent fracas venant d'un immeuble en bordure de route. Je me fige sur place et attends dans un silence de mort. Tout d'un coup un cri de rage s'élève de l'intérieur de la ville, puis une série de hurlements en réponse au premier. Mon cerveau commence à s'affoler. Je dois trouver un endroit pour me mettre à l'abri. Je tourne la tête dans tous les sens et vois la gare ferroviaire. Je m'élance vers le portail, grimpe par-dessus et retombe lourdement de l'autre côté. Je me rue vers les trains à l'arrêt. Ce sont des trains de marchandises avec des wagons containers. J'essaie d'ouvrir un premier wagon mais il est verrouillé, je continue sur le suivant, toujours verrouillé. J'en essaie deux autres, toujours fermés. Les hurlements se rapprochent et je suis en panique. Dans une dernière tentative pleine

d'espoir, je saute sur le wagon suivant qui s'ouvre enfin. J'essaie d'être la plus discrète possible, j'y jette mon sac à dos et me glisse dans une embrasure. Je manie doucement la porte coulissante en prenant garde de ne pas la verrouiller. Je me dirige ensuite vers le fond du wagon, saisis ma machette et me recroqueville dans l'obscurité. L'attente commence.

Dehors, les cris se rapprochent, à moins de 150 mètres maintenant. J'ai espoir que cette meute ne puisse pas entrer dans l'enceinte de la gare à cause du grillage. J'écoute attentivement et essaie de comprendre ce qu'il se passe à l'extérieur. Tout d'un coup, une voix forte rugit : "*Barrez-vous espèce de dégénérés !*". Mon cerveau se remet en marche. Le premier bruit que j'ai entendu a dû être causé par une personne saine. Elle devait certainement fouiller les immeubles à la recherche de nourriture ou d'équipement. Elle a sûrement fait une erreur et a fait tomber quelque chose, ce qui aura alerté les contaminés. Ces derniers se sont alors certainement mis en chasse pour trouver l'intrus. Des coups de feux résonnent, je sursaute. Des cris de douleurs, puis de rage, ensuite un cri d'agonie plus intelligible poussé par celui qui vient de mourir. J'attends, toujours silencieuse. C'est à peine si j'ose respirer. Les hurlements viennent tous de la même direction puis, doucement, les bruits s'atténuent et cessent complètement. J'attends encore une bonne heure pour être sûre qu'ils sont partis et je me lève enfin. Mes jambes sont ankylosées par la position que j'ai adoptée mais je les détends rapidement et sors de ma cachette avec la plus grande précaution. Je jette un rapide coup d'œil aux environs avant de me rediriger vers le canal. Je trouve un trou à la base du grillage et m'y faufile pour reprendre ma route.

Il me faut environ cinq heures pour arriver au niveau du pont en face du gymnase. Il est temps car le soleil commence à décliner et, je ne veux surtout pas me retrouver dehors la nuit. Quand j'arrive au gymnase, je ne vois pas la moto de Mickaël. Une vague de stress me submerge. "Et s'il était parti". Non il doit être là, il ne peut pas en être autrement. Je ne serais jamais capable de survivre seule dans ce monde. Je m'approche de la porte d'entrée et me rends compte qu'elle est fermée de l'intérieur avec une chaîne et un cadenas. En collant mon visage contre la vitre, j'aperçois la moto. Un soulagement m'envahit. Je ne peux ni frapper ni hurler pour attirer son

attention, au risque de rameuter tous les contaminés des environs. Je fais le tour du bâtiment pour trouver la fenêtre

par laquelle j'étais sortie, mais par l'extérieur, la fenêtre est beaucoup trop haute pour que je puisse l'atteindre.

Je continue à chercher une solution en tournant autour de la bâtisse et en regardant le soleil descendre un peu trop à mon goût. Quand j'atteins le côté opposé du gymnase, je vois les fenêtres situées à trois mètres de haut qui donnent sur le terrain. En me tournant je vois des arbres. Ni une ni deux, je pose mon sac à dos par terre et entame une ascension désespérée. Je me retrouve rapidement à hauteur des fenêtres et doit glisser sur une branche horizontale en priant pour qu'elle ne lâche pas. Quand je suis en face de la fenêtre, je peux voir Mickaël en train de nettoyer ses armes tandis que l'eau boue sur le réchaud. Mon ventre se met aussitôt à gargouiller. Je repense aux petits déjeuners qu'il me préparait lorsque j'étais si faible. Sans geste brusque je tape trois petits coups au carreau pour attirer son attention. Je le vois qui lève la tête et me regarde dans les yeux. Il pose son arme et me désigne du regard la direction de la porte d'entrée.

Je redescends aussi vite que je le peux. Je commence à entendre des bruits inquiétants venant de la ville. J'attrape mon sac et me dirige en courant vers l'entrée. Il m'attend dehors et je fonce à l'intérieur. Aussitôt, il referme la porte derrière moi avec la chaîne et le cadenas.

- Alors finalement tu es revenue.

Son regard est sans expression, je n'arrive pas à savoir s'il est en colère, content ou juste indifférent. Ne sachant trop que répondre et ayant peur qu'il me jette dehors, je préfère rester silencieuse.

Il ajoute :

- Je suis sûr que c'est ma recette d'œufs brouillés qui te manquait.

Et je vois un sourire se dessiner au coin de ses lèvres. A ce moment-là je comprends que j'ai trouvé un compagnon de survie et je lui souris en retour.

## Chapitre 10

La soirée se passe tranquillement devant un plat de pâtes. Je rêve d'une douche bien chaude. La toilette succincte faite pendant ces quelques jours n'était clairement pas suffisante et je pue à trois mètres à la ronde. Je pars me laver et j'enfile une tenue pour dormir. Quand je reviens dans la salle, je vois Mickaël assis avec une tasse de café.

- Alors tu étais où pendant tout ce temps ?

Je réfléchis cinq minutes et finalement me dis que si je dois rester avec lui, je dois aussi lui faire un minimum confiance. Je prends la chaise en face de lui et la tasse qu'il me tend. Je décide de tout lui raconter. Je lui explique comment j'ai été enlevée dans les quartiers chauds de Bobigny, séquestrée pendant des mois, les porcs qui venaient me voir, jusqu'à ce qu'il enfonce ma porte et me sorte de là.

- Je vois.

Il reste silencieux un petit moment et a la décence de ne pas demander de détails. Il paraît abattu et n'ose plus me regarder dans les yeux.

- Je suis désolé, murmure-t-il.

Je replonge dans mes souvenirs et je sens mes yeux s'humidifier. J'emploie toute ma volonté à retenir mes larmes. Il s'en aperçoit et comme pour me faire penser à autre chose enchaîne :

- Donc tu n'as rien suivi de la situation sanitaire pendant tout ce temps.

Je me raccroche à cette question pour détourner mon esprit de ces affreux souvenirs.

- En effet, je ne savais rien de tout ce qu'il se passait. Quand tu m'as ramenée ici et que j'ai vu toutes ces armes, je ne comprenais pas ce qu'il se passait. Je ne comprenais pas pourquoi tu ne m'amenaais pas à la police, ni pourquoi tu me gardais enfermée ici. Donc je me suis enfuie.

- Et tu es repartie chez toi ?

- Oui

Il laisse un silence, réfléchit et ajoute hésitant :

- Tu as trouvé quoi ?

- Rien. Une maison saccagée, personne à l'intérieur. Ma mère m'avait laissé une lettre où elle me disait qu'elle avait des symptômes. Mais aucune

trace d'elle, ni de ma sœur d'ailleurs.

- Si elle a été infectée, elle doit errer dans la rue maintenant. Quand à ta sœur, soit elle est infectée aussi, soit elle a été secourue par les militaires et envoyée dans un camp de réfugiés.

- Comment ça ? il y a des camps de réfugiés ? Lui demandais-je pleine d'espoir.

- Oui. Quand l'épidémie a commencé à être trop importante, ils ont regroupé toutes les personnes saines dans des enceintes sécurisées. La plupart sont tombées à ce que je sais.

Encore un silence. Mon faible espoir se déchire instantanément. Je l'observe et sens bien que la situation l'a brisé même s'il essaie de le cacher.

- Et toi ? Pourquoi n'es-tu pas là-bas ?

- Moi ! Il sourit, mais c'est un sourire cynique qui se dessine sur ses lèvres. J'aime trop ma liberté pour me faire enfermer sous le contrôle de militaires.

Un silence se fait et je repense à ma sœur. Peut-être a-t-elle vraiment survécu. Peut-être qu'elle est en sécurité, quelque part et que je pourrai la retrouver.

- Y a-t-il eu des informations concernant la contamination ? Je n'ai rien trouvé à ce sujet dans les journaux que j'ai lus.

- Non, rien n'est sorti dans la presse. Personne ne sait vraiment comment ça se propage. Certains pensaient que c'était comme une grippe, contagieux par des sécrétions, d'autres ont pensé que c'était via le sang, mais ils ne sont jamais tombés d'accord. Même pour le patient zéro, ils n'ont pas pu se mettre d'accord. C'est comme si cette saloperie était apparue partout en même temps.

- Et comment tu t'es retrouvé ici ?

- C'est une longue histoire

- Ça tombe bien, je n'ai rien de prévu.

Il sourit.

- En fait, ici, ce gymnase je veux dire, c'était là où j'amenais mes élèves faire du sport.

- Tu es prof ?

- J'étais prof de sport. Maintenant ton métier n'a plus trop d'importance. Ce qui compte c'est comment tu survis.

Il fait une pause.

- Un jour ma fille et ma femme ont commencé à avoir des symptômes. D'abord ma fille. Elle avait 13 ans. Rapidement elle ne pouvait plus parler. Puis ma femme a développé aussi des signes, trouble du langage, perte de la mémoire. Dehors c'était la folie. Les gens se sont mis à piller les supermarchés. Je suis sorti pour essayer de trouver à manger. Quand je suis revenu ma femme gisait sur le sol, le crâne fracassé. Quand ma fille a levé ses yeux sur moi, son regard était comme fou. Elle s'est jetée sur moi. Je me suis défendu par réflexe et je l'ai projetée de toutes mes forces sur le mur du salon. Elle est tombée violemment au sol et ne s'est jamais relevée.

Pour survivre, il a dû tuer sa propre fille ! Je suis horrifiée en l'entendant raconter son histoire. Comment un père peut-il survivre en sachant qu'il a tué son enfant ? Je reste muette devant cet aveu. Je le vois hésiter, reprendre son souffle et continuer :

- Après ça, j'étais anéanti. J'ai décidé de m'enfermer chez moi et d'attendre. Je suis resté cinq jours dans ma cave. Ensuite, la rue est devenue calme. Je savais que les cadavres de ma famille étaient au-dessus de moi. Je n'en dormais plus. Alors je suis allé les enterrer dans le jardin, puis j'ai fait mon sac et je suis parti. En errant dans les rues, je suis tombé sur des cadavres, des voyous qui sont certainement morts lors d'affrontements entre bandes rivales. J'ai pris leurs armes. J'en ai aussi récupérées dans des voitures de police, de gendarmerie. Dès que je trouve quelque chose qui peut être utile, je l'embarque. J'ai fini par arriver ici un peu par hasard. J'ai tout de suite compris que ce gymnase serait un bon abri. Des panneaux solaires pour l'électricité, des murs avec des fenêtres en hauteur pour la sécurité, le canal derrière en cas de fuite. Je me suis installé. Régulièrement je pars en reconnaissance pour trouver de la nourriture ou des choses utiles... ou des filles enfermées dans une cave !

Il me regarde avec malice. Je me mets à rire. Que ça fait du bien de rire un peu. Je ne me souviens plus de la dernière fois que cela m'était arrivé.

- Oui et merci d'ailleurs.
- Avec plaisir. Ça fait du bien de parler à quelqu'un.
- C'était quoi ta spécialité en sport ?
- J'ai fait un peu de tout dans ma vie, mais la course d'endurance reste ma discipline favorite. Ça tombe bien non ? Je ne pensais pas que ça me

servirait un jour à survivre. J'ai aussi fait du judo et je donnais des cours de self-défense au black.

- Et quand tu te promènes en ville tu en vois beaucoup ?

- Quand je me promène ? répète-il dans un éclat de rire. Plus personne ne se promène !

- Oui c'est bon tu m'as compris, dis-je un peu gênée du terme que j'ai employé.

- Donc quand je sors au ravitaillement, non je n'en vois pas beaucoup. Parfois je tombe sur un groupe quand le soleil descend. Mais dans ce cas j'essaie de trouver une cachette et j'attends qu'ils passent.

Je réfléchis une minute.

- Tu comprends comment ils fonctionnent.

- Un peu. D'après ce que j'ai vu, ils se déplacent en groupe. Certainement un instinct de survie. En fait ils ressemblent beaucoup aux tribus de la préhistoire. Mais leur cerveau est grillé. Leur seule préoccupation est de trouver à manger et d'asseoir leur territoire. Lorsqu'une meute se risque sur le territoire de l'autre, il y a affrontement. Les plus forts gagnent ce nouveau territoire et par la même occasion un peu de nourriture.

- De la nourriture ?

- Oui, mais je ne suis pas sûr que tu aies besoin de vraiment comprendre.

- Ne me parle pas comme à une gosse, j'ai toujours eu horreur de ça, même avant cette merde, m'énervais-je.

- Ok, comme tu veux. Je pense qu'étant donné que leur cerveau a grillé, ils n'ont plus d'inhibition ni de conscience sociale, ce qui leur permet de pouvoir manger de la chair humaine sans être dégoûté.

Je blêmis et je suis au bord de la nausée. Finalement, je préférerais quand il me parlait comme à une gosse. Et tout d'un coup, il me revient la scène devant ma maison. Le combat, les morts. Mais quand je suis sortie aucun cadavre. Ils avaient dû revenir pour emporter leur ration de viande fraîche. Cette idée me répugne. Même sans cerveau fonctionnel, comment des êtres humains peuvent ils se manger entre eux ? Cela m'est juste inconcevable.

Mickaël voit ma mine écœurée.

- C'est toi qui as demandé.

J'essaie de penser à autre chose et enchaîne.

- Donc la suite c'est quoi ?

- La suite ? On survit. Comme on peut.

- OK, mais il va se passer quoi. Tu as déjà pensé au futur ? Ça sert à quoi de survivre si notre seul avenir est de tomber malade, de rejoindre un groupe de dégénérés et de commencer à manger nos semblables ?

- Je n'y ai pas trop pensé. Mais on peut imaginer que les ressources alimentaires vont baisser et que les dégénérés vont chercher de plus en plus de nourriture au fur et à mesure que leur nombre va augmenter. La terre doit d'ores et déjà compter plus de contaminés que de gens sains. Après, je ne sais pas. La seule chose que je sais, c'est que seuls les plus forts survivront. Je ne pense pas que le virus se transmette par les sécrétions, étant donné que je suis sain et que j'ai eu deux personnes infectées à la maison. Ensuite, tant que je ne présente aucun symptôme, je vais faire en sorte de survivre chaque jour. Pour le lendemain, je verrai plus tard.

A ce moment-là je n'ai plus aucun espoir. Je ne suis pas comme lui, j'ai besoin d'un but, d'une lueur au bout du tunnel, d'une promesse d'une vie meilleure, quelque part. Je réfléchis dans mon coin. Survivre pour survivre n'est pas une fin en soi. Je dois trouver un but qui me permette d'avancer. Une pensée me vient : ma sœur. Il m'a dit qu'il se pourrait qu'elle soit encore en vie. Où peut-elle être ? Dans un camp de survivants ? Ça reste quand même une option très mince. Si la population a été décimée, comment aurait-elle pu en réchapper ? Ma réflexion me pousse à penser qu'elle est certainement contaminée, comme ma mère et que je devrais les considérer toutes deux comme mortes. Or, je ne peux tout simplement pas me résoudre à cette option. Si elle est vivante, je la trouverai.

- Tu m'apprendras à me battre ?

Il lève les yeux sur moi. Il n'y a pas de surprise dans son regard mais je vois bien qu'il me jauge. Je me force à soutenir son regard même si cet exercice m'est devenu difficile depuis mon enlèvement.

- Tu as quoi en tête ?

- Survivre. Tu l'as dit, c'est la seule chose qui nous reste.

Je mens mais il doit voir que je ne reculerai pas. Même si nos motivations pour survivre ne seront jamais les mêmes, nous avons un but commun

Il réfléchit longuement et finalement m'annonce :

- Très bien, début de l'entraînement la semaine prochaine. Tu as une semaine pour te reposer et reprendre des forces. Tu en auras besoin.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 11

La semaine passe lentement. Je n'ai pas grand-chose à faire à part manger et regarder les heures défiler. Mickaël est très souvent absent, il doit aller au ravitaillement tous les jours pour que je puisse avoir mes trois repas quotidiens mais ce régime s'avère efficace. Je reprends doucement des formes. Mes côtes ne sont plus aussi saillantes et mes hanches s'élargissent. Il a même réussi à trouver deux poules que l'on a installées dans l'aile administrative et qui nous donnent régulièrement des œufs.

Le dimanche suivant, il m'annonce

- On commence l'entraînement demain à 8h00. Sois prête.

Je n'ai quasiment pas dormi de la nuit et le réveil est rude mais ce n'est rien comparé à ce qui m'attend. Mickaël a organisé la matinée autour de quatre ateliers. La journée commence par soixante minutes de course. Il a balisé un itinéraire à travers les différentes ailes, ce qui fait un kilomètre de long du début à la fin. Je dois le parcourir pendant une heure. Après à peine quinze minutes de course, mes poumons sont en feu et mes jambes ont du mal à me porter. Je marche un petit moment pour récupérer du souffle. Dès que mon cœur se calme, je reprends ma course et m'arrête à peine 500 mètres plus loin. Je réussis à faire péniblement quatre parcours et demi soit 4.5 km. Catastrophique ! Mickaël fait grise mine, mais a la gentillesse de ne rien me dire. Après ça, je dois faire une heure de renforcement musculaire : pompes, abdos, fentes, corde. Mickaël reste avec moi pour corriger mes mouvements et faire en sorte qu'ils soient le plus efficaces possible. Il me hurle surtout dessus, tel un sergent instructeur. Le rôle de coach sportif lui va comme un gant. Après cette heure de torture musculaire, je dois repartir pour une autre heure de course. A cause de la fatigue accumulée, mon résultat est pire que le précédent et je m'écroule à la fin du parcours. Je finis par soixante minutes de musculation avec des poids. Aucun muscle n'est épargné, biceps, triceps, dos, tout y passe, Les poids sont légers, mais au vu de mes résultats, c'est déjà bien assez.

Après cette matinée intensive, je suis lessivée. Toutes les parties de mon corps me font souffrir. Je prends une douche interminable afin de me détendre et d'éviter de penser à l'après midi qui m'attend. A ma grande surprise, après le repas, Mickaël me lance :

- Pour l'instant l'après-midi c'est repos. Tu répéteras ces enchaînements tous les jours, y compris le week-end. Ne pense même pas à zapper une journée, ton niveau est bien trop bas pour l'instant.

Je me renfrogne dans mon coin, vexée de sa remarque. Mais en mon for intérieur je sais bien qu'il a raison. Ma forme physique est catastrophique. Je n'ai jamais vraiment aimé le sport et je ne brille pas dans cette discipline, mais j'aurais aimé quelques encouragements plutôt que ses remarques blessantes.

- Si je ne suis pas là, je compte sur toi pour le faire seule. Je te rappelle que c'est toi qui a demandé.

- Et le combat ? demandais-je, agacée.

- Pas pour l'instant. D'abord il te faut de l'endurance et des muscles. Et surtout, si on faisait du tir maintenant, tu es tellement fatiguée que par erreur tu pourrais me tirer dessus et je préfère nettement rester en vie.

Il pouffe de sa propre blague et je dois bien admettre qu'il a raison.

Je continue donc cet entraînement de forçat pendant tout un mois. Durant les après-midi, je fais souvent la sieste pour passer le temps. Je lis beaucoup aussi. Mickaël me ramène des livres qu'il trouve par-ci par-là. Ça va du roman d'amour au manuel sur le maniement des armes en passant par des livres de médecine ou de développement personnel. Je lis tout ce qui me passe sous la main. Le soir on apprend à se connaître. Il me raconte son histoire, sa vie d'avant et moi je lui décris mes amies d'autrefois, mes journées au lycée, mes béguins. Sous son air rigide, il a un vrai sens de l'humour, toujours un peu pince-sans-rire. Il se moque de moi quand j'essaie de cuisiner et que je réussis le prodige de brûler des pâtes. On tisse un lien profond d'amitié et de mon côté, je le respecte. Parfois, l'ambiance est plus lourde. Ces soirs-là je pense à ma famille et lui à la sienne et dans ces cas-là on mange en silence, chacun respectant la douleur de l'autre.

Au fur et à mesure, mon corps s'endurcit. Je parcours plus de distance. Je suis passée de 4.5km à 10km. Pareil pour le renforcement musculaire, j'ai pris du muscle et je le sens. Mon corps change, il est sec et

ferme. De plus, je finis ma matinée d'entraînement avec de l'énergie en réserve . Cela n'échappe pas à Mickaël qui un soir après le repas m'annonce :

- Je pense que tu es prête pour la suite. Maintenant tous les matins, pendant que j'irai au ravitaillement, tu continueras ta routine. Et l'après-midi, je t'apprendrai à te défendre et à te servir d'une arme. J'ai gardé quelque chose pour toi.

Il prend un bout de tissu caché sous son matelas et me montre une arme.

- Les munitions sont une denrée rare, il vaut mieux que tu saches te défendre sans. Mais tu dois savoir comment t'en servir et viser, juste pour les cas d'urgence. J'ai trouvé ça il y a trois semaines. C'est un pistolet à plomb. Ce sera parfait pour l'entraînement.

- Où l'as-tu trouvé ?

- Dans un centre de tir sportif durant une de mes expéditions. Je me suis dit que ça pourrait toujours servir. En plus c'est silencieux, ce qui te permettra de t'entraîner sans attirer tous les dégénérés.

Je lui prends l'arme des mains. Elle est légère. Je la braque droit devant moi. Mickaël réagit aussitôt en m'agrippant les mains et en les rebaissant.

- Règle numéro un : on ne braque jamais son arme sur une personne que l'on ne souhaite pas tuer.

Sans y penser, je l'avais braquée sur lui. Je rougis aussitôt, gênée de mon erreur.

- C'est bien ce que je disais, tu aurais été capable de me tuer si je t'avais donné une arme au début de ton entraînement.

Et il rigole.

Dès le lendemain, après ma routine matinale, on commence les cours de self-défense. Le premier jour est assez ennuyeux à répéter toujours et encore le même mouvement, soi-disant pour qu'il devienne un réflexe. Il m'apprend ainsi à repousser un agresseur qui fonce sur moi de face. Au début de la journée je me retrouve plus souvent à terre que mon agresseur, mais à la fin de la journée, le mouvement commence à rentrer et j'arrive à repousser Mickaël 9 fois sur 10. Ensuite, on fait une petite demi-heure d'apprentissage au maniement des armes. A la fin, je suis à nouveau épuisée, comme au premier jour et ma douche est une délivrance. Quand je me vois nue dans le miroir, j'étouffe un hoquet de surprise, je suis couverte de bleus. Une seule journée à ce rythme et je ressemble à une femme battue.

Je me dis que j'ai eu beaucoup de chance de survivre à mon escapade à Bobigny et me rends compte que je ne suis absolument pas préparée à ce que je vais découvrir dehors.

Durant les mois qui suivent, je fais de gros progrès. D'abord en course, je suis capable de courir 11,5km les bons jours, et je ne finis plus sur les genoux. Mes muscles sont gonflés, mes abdos dessinés et j'ai le sourire en pensant à mes fesses qui n'ont jamais été aussi fermes. Mais le plus gros changement, c'est ma capacité à me battre. Mickaël ne m'apprend plus simplement à me défendre, mais aussi à attaquer. On s'entraîne avec des couteaux en bois que j'ai fabriqués durant mes soirées. Il m'apprend à viser les points vitaux, à déboîter des genoux pour empêcher mon adversaire de se relever, à luxer des épaules pour l'empêcher de se battre. Je me fais l'impression d'une guerrière se préparant à la guerre.

Je commence clairement à tourner en rond dans cet espace clos. Je ne suis pas sortie depuis des mois. Quand je vais chercher des œufs dans l'aile administrative, j'en profite pour me poser devant une fenêtre et je passe de longues minutes à regarder le vent agiter les feuilles des arbres. Je scrute l'extérieur à la recherche d'un petit animal ou de n'importe quoi qui me permette de rompre la routine. Parfois, avec une extrême prudence, j'ouvre la fenêtre juste pour sentir l'air frais balayer mon visage, mais la referme très rapidement, au cas où quelqu'un puisse apercevoir du mouvement. La nuit on entend de plus en plus souvent les dégénérés rôder. Leur nombre augmente. Ou alors ils se déplacent davantage.

Un matin, lors de nos discussions habituelles au cours du petit déjeuner, Mickaël me dit :

- Tu te débrouilles très bien maintenant.

Il semble fier de moi et je lui suis reconnaissante de ce compliment.

- Merci. Tu m'as bien entraînée je dois dire. J'avoue que ça n'a pas toujours été simple, lui répondis-je en repensant aux innombrables bleus que m'ont valu ces entraînements.

- Il nous reste encore une étape à franchir et ce sera la pire

- Ah, comment ça ? l'interrogé-je curieuse.

- Demain tu sors en ravitaillement avec moi. Maintenant il faut voir ce que tu vaux dans la vraie vie.

J'en reste bouche bée. Aucun son ne sort de ma bouche. Demain je serai dehors, enfin. Après tous ces mois enfermée dans ce gymnase, je ne rêve que de ça. Cependant une appréhension s'empare de moi. Et si je n'étais pas prête ? Mickaël voit la confusion sur mon visage.

- Tu vas t'en sortir. Je serai avec toi et crois moi, tu es prête.

- Oui mais..., articulé-je.

Il ne me laisse pas finir ma phrase.

- Il faut te lancer. C'est bien que tu aies peur. La peur permet de survivre. Mais tu dois aussi la contrôler pour pouvoir avancer.

Il me regarde fixement avant de reprendre.

- Demain, nous irons visiter un centre commercial. Je n'y suis jamais allé seul car c'est trop dangereux. Mais à deux, je pense que c'est possible. On est à court de nourriture. On entre, on prend tout ce que l'on peut et on ressort le plus vite possible. Les dégénérés ont tendance à se cacher la journée, dans les immeubles, ou les complexes. Je n'ai aucune idée si ce centre a été fermé au début de l'infection ou pas. On fait le tour du bâtiment, on inspecte tous les accès. Si on voit que les portes sont défoncées, on n'entre pas. Si tout est fermé, on trouve une entrée accessible et on visite. Il se peut aussi qu'il y ait des personnes saines à l'intérieur. Dans ce cas, la situation sera encore pire que si on trouve des dégénérés.

- Je ne comprends pas, si on trouve des gens sains, c'est plutôt bon pour nous ?

- Non, dit-il simplement.

## Chapitre 12

Le lendemain matin, il est à peine 8h00 quand je suis réveillée par la lumière du soleil. Mickaël est déjà debout et habillé, il prépare le petit déjeuner à base d'œufs brouillés. Je me lève rapidement et file à la douche. Quand je reviens, le petit déjeuner est déjà servi et Mickaël a l'air préoccupé.

- C'est quoi le problème ?

- Je me demande juste si c'est une bonne idée d'aller dans ce centre commercial. J'ai peur de ce que l'on va trouver à l'intérieur.

En disant cela il me regarde du coin de l'œil. Il a dû ressasser ma réaction de la veille toute la nuit et maintenant il doit se demander si je suis vraiment de taille. De mon côté, la nuit m'a apaisée et a fait taire mes doutes sur mes capacités.

- Ne t'inquiète pas pour moi, je suis prête, lui affirmé-je pour le rassurer.

- Tu feras ce que je te dis, quand je te le dis. Je ne veux pas de question ni d'objection, c'est compris ?

Et revoilà mon sergent instructeur !

- C'est clair, pas de question, pas d'objection.

Plus tard, devant la table avec toutes les armes, je reste circonspecte. Lesquelles choisir ? Je suis un peu perdue. Mickaël me regarde et me dit.

- Tu es très douée avec les couteaux, tu prends celui-ci et celui-là, me dit-il en me montrant deux poignards de 20cm de long. Tu en mets un sur chaque jambe. Tu prends aussi un pistolet, au cas où. Tiens, prends ce holster.

Il me tend l'équipement que j'ajuste à mon petit gabarit.

- Prends un chargeur de rechange aussi, on ne sait jamais.

Je m'équipe avec tout ce qu'il m'a donné et un quart d'heure plus tard, je suis prête. On se dirige ensemble vers la porte. Il commence à pousser sa moto et me lance :

- Ouvre la porte.

J'attrape la clé qu'il laisse derrière le comptoir d'accueil et déverrouille le cadenas. A l'instant même où j'ouvre la porte, je sens l'air frais du matin

sur mon visage. J'ai passé tout l'été dans le gymnase et c'est déjà l'automne. Les feuilles commencent à jaunir mais le soleil brille encore et la température est fraîche mais agréable. Sentir le soleil taper sur mon visage est un pur bonheur. Je pousse la grande porte pour laisser passer Mickaël et sa moto et je referme derrière lui en gardant les clefs dans ma veste. Je me dirige vers lui et à ce moment-là, je me rends compte que je ne suis jamais montée sur une moto. J'essaie de passer une jambe derrière lui mais manque de tomber. Je me rattrape comme je peux alors qu'il explose de rire, puis il se lève et m'invite à monter.

- C'est comme sur un cheval, une jambe de chaque côté !

- Ça va je ne suis pas débile non plus ! lui rétorqué-je énervée par ma maladresse.

Il continue à se marrer alors qu'il se met en selle.

On roule une bonne demi-heure avant d'apercevoir le centre commercial. Le vent dans mes cheveux me donne une impression de liberté que je n'ai jamais eue avant. Les routes sont désertes, des voitures abandonnées sont posées çà et là, mais la moto permet de passer partout. Je m'agrippe à la taille de Mickaël. Ce contact me gêne un peu mais je me rends compte que ça fait longtemps que je n'ai pas eu quelqu'un contre moi et que ça m'a manqué. Quand on s'arrête enfin, je vois le centre commercial et son immense parking. Mickaël s'arrête d'abord à la station essence et essaie les pompes une à une, à la recherche de carburant. La deuxième lui permet de faire le plein. Ensuite on part se garer un peu en retrait, sur le parking d'une enseigne de papiers peints. En voilà une qui n'est pas près de se faire piller.

- Très bien, tu te souviens du plan ?

- Oui, dis-je concentrée. On fait le tour, on entre, on prend, on ressort, sans question ni objection

- Excellente mémoire, dit-il avec un large sourire. Suis-moi.

On commence par se diriger vers l'arrière du bâtiment. Les portes sont toutes fermées. Il essaie de les tirer une par une mais aucune ne cède.

- L'ouverture se fait par l'intérieur. Si elles sont fermées, ça ne veut rien dire, ça peut être bon comme mauvais.

On continue notre tour. Les quais de chargement sont fermés.

- Ça c'est plutôt bon signe. Ils ne sont pas éventrés.

Sur le côté du bâtiment, une seule porte est visible.

- A ton tour, va voir si elle s'ouvre.

Je me présente devant cette porte avec une appréhension que j'essaie de camoufler sous un air décidé. Je prends doucement la poignée, essaie de tirer, de pousser. Rien ne se passe. Le silence autour de nous est lourd. Je colle mon oreille à la porte et n'entends rien. Je rejoins Mickaël et lui fais mon rapport.

- Excellent !

On continue et on passe sur le devant du bâtiment. Les portes automatiques ne fonctionnent plus évidemment, mais les vitres sont toujours en place. Les issues sur le côté des tourniquets sont fermées de l'intérieur.

On procède de la même façon pour toutes les entrées principales, toutes sont intactes et fermées de l'intérieur. On finit notre tour à notre point de départ et Mickaël fait un bilan à voix haute.

- Toutes les issues sont soit fermées de l'intérieur avec des portes coupe-feu, soit désactivées. C'est bon signe. Il ne doit pas y avoir de dégénérés à l'intérieur. Ils n'ont pas pu rentrer. Par contre c'est étonnant que personne ne se soit servi dans ce centre commercial et ça, ça m'inquiète. Il y a quelque chose d'anormal mais je ne sais pas quoi. Il se peut que des gens aient pris possession des lieux au tout début de l'infection et s'en serve comme abri. Dans ce cas, il faut s'attendre à ne pas être très bien reçu.

- S'ils ne sont pas malades, on pourrait simplement leur demander de nous donner un peu de nourriture.

- Ils n'accepteront jamais de nous céder une partie de leur stock. Les gens sont devenus violents pour survivre. Même avant tout ça, certaines personnes étaient des monstres. Tu devrais le savoir mieux que personne. Rajoute une pandémie mondiale à l'équation et tu te retrouves avec des gens très bien qui tuent pour survivre une semaine de plus.

- Tu es en train de me dire que l'on va tuer des gens sains à l'intérieur juste pour leur prendre leur bouffe.

Je regarde Mickaël incrédule.

- Je dis juste que tu dois être prête à te défendre si on t'agresse. T'es prête ?

Je commence à paniquer intérieurement. Je n'avais pas pensé à cette situation. Comment pourrais-je tuer des gens qui, en fin de compte, sont

comme moi, des survivants qui essaient juste de manger et de nourrir leur famille ? Cette pensée m'horrifie et je préfère éviter d'y réfléchir.

- Oui, je suis prête.

Je suis Mickaël rapidement jusqu'à un quai de chargement. Il insère un cric sous le volet roulant et pousse d'un coup sec. Celui-ci s'entrouvre. Il se penche sur le sol et jette un coup d'œil à l'intérieur.

- Ça semble calme. On y va. Et pas de bruit à l'intérieur.

Il ouvre le volet jusqu'à hauteur d'homme, j'attrape mes poignards, un dans chaque main et je rentre en le suivant.

A l'intérieur tout est calme. On débouche sur une grande salle qui devait servir au chargement/déchargement des marchandises. La salle est déserte. Mickaël se dirige vers la porte au fond du quai et l'ouvre doucement. On emprunte un long couloir qui serpente à travers le complexe avec des portes tout le long. Celui-ci débouche finalement dans le centre commercial. Il y fait sombre mais pas autant que dans le couloir que l'on vient de suivre et je respire un peu mieux. Je scrute les environs sans voir âme qui vive. On se dirige rapidement vers ce que l'on pense être l'hypermarché, quand un bruit proche nous parvient. Mickaël me fait signe de me baisser et nous partons nous mettre à couvert derrière un stand au milieu de l'allée. D'autres sons nous parviennent, pas de mots, juste des grognements sourds. Cachée derrière le comptoir, je risque un œil et vois des pieds dépassant d'un magasin. D'un coup, les bruits deviennent un peu plus agressifs et une femme sort du magasin en hurlant. Une dispute a éclaté. Elle est suivie par deux autres femmes plus jeunes puis par deux hommes qui les menacent de leurs poings. Un jeune homme sort à son tour, silencieux. Mickaël me fait signe de me mettre à l'abri. Je n'ose même plus respirer, l'atmosphère est étouffante. Comment sont-ils entrés alors que toutes les portes sont fermées. Mickaël était pourtant sûr qu'il n'y aurait pas de dégénérés à l'intérieur. Cependant, je ne peux m'empêcher d'être soulagée. Si des dégénérés sont là, ça veut dire qu'il n'y a personne de sain. Ça veut aussi dire que je n'aurai pas besoin de tuer des survivants.

Du coin de l'œil je vois Mickaël concentré, je l'entends presque penser. Il se retourne vers moi et me fait des gestes pour essayer de m'expliquer son plan. Voyant que je n'y comprends absolument rien, il regarde sur le comptoir et trouve un stylo et une feuille. Il dessine

rapidement deux grands bonhommes, trois plus petits et un encore plus petit. En me montrant les deux plus grands, je comprends qu'il s'occupera des deux hommes. Il me montre le plus petit et je comprends que l'adolescent sera pour moi. Ensuite il faudra se charger des trois femmes. Je jette un œil à la scène et vois qu'ils sont en train de s'éloigner. Deux des femmes partent dans notre direction quand le reste de la meute se dirige vers l'allée sur la droite. Je lui fais donc comprendre que non, on doit d'abord gérer les deux femmes, puis le reste de la meute. Il me regarde avec un air un peu dépité. En effet, il m'avait bien dit pas d'objection, mais au vu de la configuration, il se range à mon avis. On attend, tapis, que les femmes dépassent le stand et comme un seul homme on se jette sur elles. Je plante mon couteau dans la gorge d'une d'entre elles, avant de le retirer violemment. Je la regarde s'effondrer sur le sol dans un bruit sourd et reste les bras ballants. Mon visage est couvert de sang, je sens son goût métallique sur mes lèvres et le sang qui coule sur mes yeux. Je suis incapable de bouger, réalisant que je viens de tuer quelqu'un. L'horreur de la situation me pétrifie.

Tout à coup, je sens Mickaël qui m'agrippe le bras et me secoue avec toute la force qu'il possède. En une seconde je reviens à l'instant présent et, alors que je me retourne vers lui, j'entends les cris du reste de la meute qui se rapproche. Ils ne sont plus qu'à quelques mètres de nous. Ils courent avec leur démarche hachée et grossière. Mickaël est inquiet mais en un regard je le rassure et lui montre que je suis à nouveau avec lui. Je cours vers la droite pendant qu'il s'élance sur la gauche. En face de moi, un homme et une femme ont les traits déformés par la haine. L'homme est devant. Je comprends que je ne ferai pas le poids contre deux adversaires. Je dois d'abord m'occuper de la femme si je veux avoir une chance contre l'homme. Je me jette au sol et glisse sur le côté pour éviter ce dernier. Je me relève prestement et pousse la femme violemment, ce qui a pour effet de l'envoyer un mètre en arrière. Je me jette sur elle et lui tranche la gorge. La manœuvre ne m'a pris que quelques instants. Je me relève et fais face à l'homme. Celui-ci a à peine eu le temps de réagir à ma glissade et il se dirige vers moi. La voix de Mickaël me revient en mémoire « *Reste à distance de sécurité* » « *Utilise tes jambes* ». Je fléchis mes appuis et suis prête à l'attaque. Il se jette sur moi et, dans un mouvement leste, je l'évite et lui décoche un coup de pied magistral dans le dos. Il perd l'équilibre et chute

violemment la face la première. Je me jette sur son dos, relève sa tête et lui tranche la gorge. Je me relève et me retourne pour aller aider Mickaël quand je m'arrête net. Il est debout, face à moi, les deux dégénérés morts à ses pieds et il me regarde en souriant.

- Tu viens de passer brillamment ton examen de fin d'année ! Avec les félicitations du jury.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 13

Six mois ont passé depuis ma première sortie. Je me souviens de ce jour comme si c'était hier. Les dégénérés qui nous avaient surpris à l'intérieur, la lutte qui s'en était suivie et notre victoire. Puis les courses dans l'hypermarché. Celui-ci était encore bien achalandé. Chacun de nous avait pris un caddie et avait roulé dans les allées en riant et en faisant la course. On avait pris de tout, des chips, des gâteaux, des pâtes, des pâtés, de la sauce tomate, et même quelques bouteilles de vin en vue d'une fête à venir. En ressortant, on avait croisé les cadavres dans la galerie commerciale. On les avait sortis puis déposés dans une poubelle pour limiter les odeurs. On avait pris tellement de choses que l'on avait dû faire plusieurs voyages pour tout ramener. On n'a pas eu besoin de ressortir de tout le mois suivant. On y est régulièrement retourné pour s'approvisionner en nourriture et en boisson mais quand il n'est plus resté grand-chose on a dû changé de magasin.

Durant ces derniers mois, je suis devenue très proche de Micka. Il n'a jamais eu de geste déplacé ou équivoque tant et si bien qu'il est devenu à la fois mon grand frère et mon meilleur ami. La complicité qui nous unit est si forte que quand on sort on n'a même plus besoin de se parler pour se comprendre. On agit de concert comme deux instruments parfaitement accordés qui attendent que l'un ait fini son couplet pour que l'autre commence. On a croisé plusieurs fois des meutes de dégénérés mais jamais de gens sains. A croire que nous sommes les dernières personnes avec un cerveau sur cette terre. Quant aux meutes que nous croisons, soit on les attaque et on les tue, soit, quand elles sont trop grandes, on s'enfuit discrètement. Les journées deviennent assez routinières mais cela me convient parfaitement. Manger, s'entraîner, sortir, dormir, boire un coup parfois. C'est l'essentiel de nos activités. Mon niveau sportif s'améliore toujours bien que mes progrès soient lents maintenant. J'ai déjà un excellent niveau, alors selon Micka c'est normal.

Dans ce gymnase, avec cet homme que je ne connaissais pas un an avant et qui m'a sauvée de toutes les manières possibles, j'ai trouvé un

certain équilibre. Il prend soin de moi et moi de lui. Parfois j'ai besoin de m'isoler alors je monte sur le toit. J'ai trouvé un accès par l'intérieur et je m'assoies au centre pour ne pas être vue d'en bas. De mon poste je regarde les étoiles et c'est à ce moment-là que je repense à ma sœur, à ma mère et à la vie qu'était la mienne avant tout ça. Elle me paraît irréaliste, comme un rêve éveillé que l'on fait. Ou peut-être est-ce l'inverse, peut-être est-ce la situation actuelle qui n'est qu'un cauchemar. Micka ne me dérange jamais quand je suis en haut. Il sait à quoi je pense, bien qu'il ne me pose jamais la question directement. Une fois je me suis endormie là-haut et j'y ai passé la nuit. Il ne m'a pas loupée quand je suis redescendue au petit matin. Il était fou de colère, pensant que j'avais muté ou que j'étais simplement partie sans rien dire.

Quand je redescends enfin de mon perchoir, le nez glacé par la température de ces froides nuits de mars, je vois Micka installé devant des cartes.

- Tu cherches quoi ?
  - On doit trouver un autre secteur pour le ravitaillement. On n'a plus qu'une semaine de stock.
  - Tu as trouvé un endroit potentiellement intéressant ?
  - Il faut qu'on s'éloigne de Paris, la situation est trop compliquée là-bas.
- En effet, lors de nos sorties pour trouver de l'équipement, on avait remarqué que plus on s'approchait de Paris, plus il y avait de meutes.
- L'A1 est pas mal embouteillée et les stations sont presque vides, remarqué-je
  - Oui. Je pense plutôt à une route moins fréquentée reliant des villes moyennes. Il y a la N3 ou la N2. La route que l'on emprunte pour aller au centre commercial croise la N3.
  - Oui, on devrait commencer par essayer celle-là. La rejoindre sera facile, on connaît bien ce tronçon de route.

Le lendemain matin, nous montons sur sa moto et partons en direction du centre commercial. Au croisement avec la N3, Micka bifurque. Il suit cette route pendant une bonne heure. Le paysage habituel défile : carcasses de voitures, taches de sang séché sur la route mais jamais de corps. La nature commence à reprendre ses droits, l'herbe est haute et les terre-pleins centraux commencent à s'étendre. Les arbustes deviennent plus

touffus ce qui gêne notre visibilité. Nous approchons d'une zone commerciale quand sur ma droite je vois un magasin que je ne veux pas manquer.

- Attends, crié-je, prends la sortie !

Micka ne pose pas de question et donne un coup de guidon pour ne pas rater la sortie en question. Je lui indique la route à suivre avec des gestes et en arrivant, il tourne la tête et me regarde en souriant. Ça fait tellement longtemps que je cherche ce genre de magasin que mes yeux brillent d'excitation. Un concessionnaire de moto ! Je vais enfin avoir ma propre moto.

Il s'arrête à distance de sécurité et nous faisons le tour du concessionnaire pour nous assurer que la voie est libre. Je suis Micka d'un pas impatient quand il se dirige vers la porte à l'arrière du commerce. Elle est verrouillée mais maintenant nous sommes bien équipés. Dans la librairie de la galerie marchande, j'avais trouvé la petite bible du parfait crocheteur de serrure et je dois avouer que je suis très douée. Je sors mon attirail et j'ouvre la serrure en moins d'une minute. Dans une autre vie, j'aurais pu être cambrioleur. On se retrouve rapidement dans le showroom. D'un geste large, Micka balaie la salle :

- Alors mademoiselle, laquelle vous ferait plaisir pour votre anniversaire ?

Je souris. Je passe lentement entre les motos en les admirant et en faisant glisser ma main sur leur châssis.

Certaines sont énormes et ce n'est clairement pas ce que je recherche. Je veux une monture petite, maniable mais surtout avec du style. Tout d'un coup mon regard s'arrête sur une cylindrée rouge bordeaux brillant. Mes yeux s'illuminent, ce que remarque Micka dans la seconde.

- Ha ! je vois que mademoiselle est tombée sous le charme. Voyons voir ça.

Il s'approche de la cylindrée.

- Tu as très bon goût dis-moi. Une Harley Spotser Iron, la grande classe. Cependant elle est un peu chère et dépasse le budget que j'avais prévu pour ton cadeau.

Je pouffe.

- S'il te plaît, tu ne peux pas le rallonger un peu ? J'adore cet engin, la couleur est fabuleuse. Oh s'il te plaît Micka, je l'implore dans un jeu de comédienne digne du cours Florent.

- Bon je vais voir ce que je peux faire. Je dois appeler mon banquier et voir avec le vendeur s'il peut me faire une ristourne.

Il me tourne le dos et disparaît dans le bureau du commercial. Il revient dix minutes plus tard avec les clefs et un sac rigide.

- C'est bon le vendeur me fait une ristourne, et en plus il m'offre le sac à fixer au châssis. Ils sont vraiment sympas ici.

On éclate de rire et je lui saute au coup.

- Merci, c'est le plus beau cadeau que j'ai jamais eu !

On fixe le sac et je me mets à califourchon sur mon nouveau jouet.

- Et maintenant comment ça se conduit ?

- Ah ! Ces jeunes... Il faut tout leur apprendre...

De l'intérieur, il ouvre la porte vitrée et monte devant moi pour sortir. Il se dirige vers le grand parking vide et se dégage de la selle. Il commence par m'expliquer rapidement la théorie : comment démarrer, passer les vitesses, la position des freins sur le guidon et sur la pédale, comment utiliser mon poids pour tourner. Après ça, il me fait faire quelques tours sur le parking et quand il me juge suffisamment à l'aise, il prend sa moto et me lance :

- Maintenant que tu l'as en main, suis-moi, il faut qu'on avance.

Et on se remet en route.

A cause de ce détour, on a pris du retard mais Micka prend son temps en regardant toutes les cinq minutes dans son rétro pour voir si je suis toujours. Notre destination est un centre commercial où nous arrivons en début d'après-midi. Les portes vitrées sont explosées et le verre sécurisé jonche le sol à l'intérieur de la galerie marchande. On prend notre temps afin de s'assurer que l'endroit est désert. Hélas, l'hypermarché a été largement pillé. Il ne reste plus rien à part la viande qui pourrit dans les frigos éteints.

- On ne trouvera rien ici. Mieux vaut partir.

Je le suis dehors et on jette un coup d'œil à la carte. Il a repéré un autre centre, plus en retrait de la route, mais il nous faut faire un grand détour pour éviter une ville.

On se pose une demi-heure pour avaler un peu d'eau et un casse-croûte rapide, puis on reprend nos bécane. Conduire sa propre moto est une sensation complètement différente que celle d'être passager. Je sens le vent me fouetter le visage. En place arrière, on est toujours un peu abrité, alors que là je sens la puissance de la vitesse jusque dans mes tripes. La sensation est grisante. On ne porte jamais de casque. Certes, au niveau sécurité ce n'est pas terrible, mais c'est la fin du monde, alors mourir sur la route ou tué par des dégénérés ne fait pas beaucoup de différence à nos yeux. Micka m'a trouvé un blouson de moto. En cas de dérapage sur la chaussée glissante, ça évite les brûlures. J'ai aussi une paire de gants renforcés, mais plus contre le froid que pour me protéger. Ce sont les seules protections que j'accepte. On a appris à vivre avec l'idée que mourir est une possibilité qui peut survenir à tout moment.

Peu à peu, je gagne en assurance quant à ma conduite, même si je fais souvent rugir le moteur en oubliant de passer les vitesses. Après deux bonnes heures, on arrive à destination. Le centre commercial n'est pas très grand, isolé au milieu de la campagne. C'est pour cela qu'il l'a choisi. Il pense que ce centre a de bonnes chances d'être encore vierge de toute effraction. Et il a raison. On y trouve de tout, aliments secs, conserves, boissons. Quelques mois auparavant, Micka avait installé un side-car sur sa moto qui nous sert maintenant de remorque. On y charge tout ce que l'on peut, on installe une bâche par-dessus pour protéger notre cargaison et c'est enfin la pause. Je suis épuisée de la journée, d'une part parce que l'on n'est jamais allé aussi loin du gymnase, mais aussi car cette fois-ci j'ai conduit. Je regarde la position du soleil. Il commence déjà à décliner. En un regard, on se comprend. Il est trop tard pour repartir. Cela serait beaucoup trop dangereux de prendre la route et d'arriver de nuit. Il regarde aux alentours et voit un laboratoire d'analyses de l'autre côté du parking.

- On va essayer de dormir là-bas.

- Ok, mais il faut qu'on puisse y rentrer les motos pour la nuit.

On se dirige vers le bâtiment en poussant nos engins afin d'économiser le carburant.

La porte est fermée. Évidemment ! Qui ferait une prise de sang de nos jours ? Certains commerces ne présentent aucun intérêt pour les pillards, les laboratoires d'analyses en font partie. Je crochète la serrure et on s'engouffre

dans la salle d'attente. Après un rapide tour des locaux, on estime que le lieu est sûr et on repart dehors pour rentrer tout notre attirail. La porte est étroite et on doit détacher le side-car pour le faire passer. Cela nous demande une demi-heure d'effort, ensuite nous pouvons nous écrouler de fatigue à l'intérieur. Après avoir repris mon souffle, je me lève pour bloquer la porte avec un bureau, pendant que Micka commence l'inspection des lieux.

- Viens voir un peu ce que j'ai trouvé.

Je le rejoins rapidement et dans une armoire je vois des flacons avec la mention « Peroxyde d'hydrogène »

- Et c'est quoi ?

- Tu le connais certainement sous le nom d'eau oxygénée.

J'écarquille les yeux de surprise

- De l'eau oxygénée, du désinfectant ?

- Et oui. Finalement on ne sera pas venu ici pour rien !

On récupère tous les flacons disponibles et on les place dans le side-car.

Dehors la pluie a fait son apparition et les gouttes font un bruit épouvantable en s'écrasant sur le toit métallique du labo.

- La nuit s'annonce longue.

- Je prends le premier quart, m'annonce Micka. Dors, je te réveillerai vers 2 heures.

Je ne me fais pas prier. Il prend toujours le premier quart. Il est un couche-tard et moi une couche-tôt. Surtout aujourd'hui car mes muscles sont engourdis par l'effort fourni sur la moto. C'est une position dont je n'ai pas l'habitude et le plaisir de la conduite ne diminue en rien mes courbatures. Il me réveille comme promis au milieu de la nuit et prend ma place sur le sol.

Le lendemain matin, la pluie a cessé et le soleil brille à nouveau. Nous refaisons l'opération inverse : pousser le side-car et les motos dehors, rattacher le side-car à la moto de Micka et refermer soigneusement la porte au cas où l'on devrait revenir et repasser la nuit dans cet abri. Nous nous arrêtons rapidement à une station-service non loin de là pour faire le plein et filons vers Sevrans, vers notre maison. Notre maison, un gymnase ! Comment puis-je appeler ça une maison. Et pourtant, il s'agit bien du lieu où je me sens le plus en sécurité sur cette planète. C'est étrange comme ma vision des choses a changé. Sur la route, je me perds dans mes pensées. Je pense à ma nouvelle cylindrée, à ma joie d'avoir cette chose qui

n'appartient qu'à moi, à la chance que j'ai d'être encore en vie, à la tournure que cette dernière a pris. Puis mon esprit vagabonde vers la fête qui s'annonce avec les quelques bières que l'on a trouvées. Et, avant que j'ai eu le temps de m'en rendre compte, nous sommes déjà à Sevrans. Nous empruntons la petite rue qui mène au gymnase. Devant l'entrée, Micka donne un violent coup de frein et arrête son bolide. Je fais de même et le regarde en l'interrogeant du regard. Il met son doigt sur sa bouche en me faisant signe de me taire et le pointe ensuite vers la porte d'entrée. Je suis la direction de son index et mon regard se fige. La chaîne pend et le cadenas est cassé.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 14

Nous reculons en silence pour poser nos motos un peu plus loin, sur une zone d'herbe en retrait de la rue, derrière des arbustes. Nous nous mettons à l'abri d'un arbre. Micka est silencieux, concentré. Je le connais suffisamment pour savoir qu'il réfléchit à la situation. C'est la première fois que je suis confrontée à ce genre de chose. Sur notre route, on a souvent croisé des meutes et je sais comment réagir face à des dégénérés. Mais là, le cadenas a été forcé. Entrer par effraction nécessite de la réflexion, une certaine forme d'intelligence. C'est sûr, il s'agit de gens sains. Des personnes. Des survivants. Ils ont dû s'introduire dans notre gymnase hier, durant notre virée et ont certainement dormi dans nos lits. Cette idée est dérangeante et ne me quitte pas. Je secoue discrètement la tête pour me reprendre. Je pense à notre réserve de bouffe. Elle était presque vide, donc de ce côté-là, ils n'auront pas gagné grand-chose. Soudain, je pense aux armes. On en avait amassées pas mal au fil du temps et pour sûr ils auront tout pris. Dans le meilleur des cas, ils ont pillé le gymnase et sont partis, en emportant notre bouffe et nos armes. Ce n'est pas très grave, on peut s'adapter, en trouver d'autres. Mais dans le pire des cas, ils sont toujours à l'intérieur, et là...

- On doit savoir s'ils sont encore à l'intérieur, lui dis-je à voix basse
- En effet. Mais je doute qu'ils soient partis.
- Peut-être est-ce une famille, ou des gens biens ? Ils ont juste forcé le cadenas après tout, lui dis-je pour me rassurer plus que par conviction.
- Ne te fais pas d'illusion. J'ai déjà croisé des groupes de survivants avant de te trouver. Des brutes et des assassins. Cette épidémie a réveillé ce qu'il y a de pire en nous.
- Nous on n'est pas des brutes et pourtant on a survécu.

Il me regarde, perplexe. Je sens qu'il veut ajouter quelque chose mais il s'abstient. Un silence entre nous se fait. Je repense à mon entraînement, à la manière dont il m'a appris à tuer de dizaines de façons différentes. Est-ce que je serai capable de tuer de sang-froid une personne que j'aurais croisée dans la rue avant tout ça ? C'est impossible. Je n'y crois pas, je ne veux pas

y croire. Je refuse de me dire que le monde ait pu changer à ce point, que j'ai changé à ce point.

- D'abord, on voit s'ils sont toujours là, me dit-il en coupant court à mes réflexions. Ensuite on avisera. Tu as ton pistolet ?

- Oui, lui répondis-je en le palpant à travers mon blouson. Mais tu sais que je ne m'en suis jamais vraiment servi.

- Essaie de te souvenir de tout ce que je t'ai appris, ça pourrait te sauver la vie.

On s'approche lentement du bâtiment et on en fait le tour sans bruit. On se place sous la fenêtre par laquelle je m'étais échappée la première fois. Il me demande de lui faire la courte échelle et je m'exécute. Il grimpe ensuite sur mon épaule et s'immobilise. Il pèse son poids mais l'adrénaline aidant, j'arrive à le soutenir. Il jette un œil à l'intérieur et pousse la fenêtre qu'il n'avait visiblement jamais verrouillée. Il entre dans le bureau, me tend la main et me hisse à sa hauteur. A l'intérieur, pas un bruit ne s'échappe des couloirs. Quelque chose me dérange dans ce silence, une impression de malaise m'envahit mais je ne saurais pas dire pourquoi. Tandis qu'on se dirige vers le hall d'accueil, je comprends la raison de mon malaise. En temps normal, ce couloir est un vrai bordel à cause des poules qui caquettent en permanence. Je tourne la tête dans tous les sens et ne vois ni Bertha ni Loana. Micka comprend aussitôt ce qu'il m'arrive. Il m'agrippe le bras et avant que j'ai pu faire un son, me plaque sa main sur ma bouche. Il sait à quel point j'aime ces bêtes. Il me regarde dans les yeux, et, en voyant mon regard horrifié, presse sa main encore plus fort sur ma bouche et me force à me baisser. Il attend une minute sans bouger d'un centimètre. Le regarder si déterminé m'apaise et ma respiration redevient normale. Quand il voit que je me suis calmée, il enlève sa main et nous continuons vers le hall. Depuis celui-ci, on commence à entendre des sons provenant de la salle principale. On se met à couvert derrière le comptoir et on écoute plus attentivement.

- Cette planque est une vraie aubaine !

- Des gens doivent vivre ici, fit une voix timide. Ils vont forcément revenir.

- Arrête de geindre, tu me fatigues. On t'a pas ramassé sur la route pour que tu nous fasse chier. Ton job, c'est de nous faire bouffer. Alors fais ton

job et ferme ta grande gueule.

Au moins une femme et plusieurs hommes, me fait comprendre Micka par signe. Je hoche la tête. Après notre première sortie, nous avons convenu d'un code pour nous comprendre dans ce genre de situation.

- Eh Marc, tu as trouvé autre chose d'intéressant par-là ?

- Non rien. Juste une salle de douche et les chiottes.

- Pas bien grave, on a pas mal d'armes et de la bouffe pour deux ou trois jours. C'est con qu'on ait bouffé les deux poulets hier. Mais franchement j'aurais pas pu attendre plus longtemps, dit le premier homme en éclatant de rire.

- Putain m'en parle pas, j'en salive encore.

Un autre homme vient de parler. Ce qui nous donne une femme et trois hommes au minimum. Micka me fait signe de prendre mes poignards. Je lui obéis sans broncher mais je suis terrifiée. Micka se déplace en silence, tel un chat en chasse, vers l'ouverture menant au gymnase et je le suis en retenant mon souffle. Avec un petit miroir qu'il a toujours sur lui, il jette un coup d'œil à l'intérieur et me fait signe qu'il y a cinq personnes. Mon dieu ! Cinq personnes dont une femme.

Micka voit que je ne suis pas dans mon état normal et m'intime de me calmer. Je respire profondément et calmement pour arrêter de trembler. Je commence à reprendre mes esprits quand Micka me fait signe de bouger. On repart derrière notre comptoir et il commence à m'expliquer son plan

- On sera des cibles beaucoup trop faciles à abattre si on passe tous les deux par la porte principale, me dit-il en murmurant. On doit se séparer. Tu vas rester ici et moi je vais contourner pour passer par l'accès des douches. On attaquera en même temps. Tu dois être rapide et efficace. Et tu ne dois pas hésiter, jamais.

Je hoche la tête en essayant d'avoir l'air convaincue mais je ne trompe personne.

- Tu gardes le miroir. Quand tu me vois rentrer, tu en fais de même. C'est compris ?

- Oui.

Sur ce, il part du côté de l'aile administrative en restant baissé.

Je me rapproche de l'ouverture et me positionne accroupie sur le côté de la porte. Je focalise mon attention sur Micka. Il compte sur moi et je ne

peux pas flancher. Je sais que si je ne rentre pas dans le gymnase en même temps que lui, il ne pourra pas s'en sortir. Ils sont trop nombreux. Je dois me calmer et me concentrer sur la situation. Je repense aux poules, à mon lit qu'ils ont utilisé, à la nourriture qu'ils nous volent, à notre maison qu'ils ont souillée et la rage m'envahit. Une haine que je n'avais pas ressentie depuis longtemps. Tous mes sens sont en éveil. J'écoute tous les bruits qui m'entourent avec une attention décuplée. A l'intérieur, les conversations continuent, j'entends l'eau qui bout et les aliments qu'on jette dedans. Je positionne le miroir de manière à ne pas être vue et j'attends.

Cette attente me met les nerfs à vifs. Je transpire et serre mes poignards comme si c'était la seule chose qui me maintenait en vie. D'un coup, je vois quelque chose bouger. Micka est en position. Je le vois qui regarde le petit miroir. Évidemment, lui sait où chercher. Je prends une grande respiration et le vois se diriger calmement vers le centre de la pièce. Un cri retenti et tout le monde se tourne vers lui. A ce moment précis je me relève et cours à l'intérieur. Je fonce droit vers un homme de dos qui saisit la crosse de son arme et lui plante un couteau dans la nuque. Je vois Micka courir vers deux hommes sur la gauche. J'entends la femme hurler de terreur. Dans un mouvement brusque je pivote vers un deuxième homme qui court vers moi, armé d'une machette. Je la reconnais. C'est celle que j'ai prise chez moi, celle de ma mère. J'exulte de rage. Dans un mouvement de balayage il essaie de m'atteindre à hauteur de tête mais je me baisse et lui décoche un coup de poing dans les côtes qui le fait à peine reculer. Il revient sur moi en brassant l'air de sa machette. J'esquive, me recule et pare autant que je peux ses coups. J'étais très douée à ce jeu-là durant mes entraînements. La colère déforme ses traits et son regard est haineux. Alors que je pare ses coups de plus en plus violents, je me remémore les leçons de Micka. « Tu dois parer autant que possible et attaquer quand tu vois une ouverture » « Si ton agresseur attaque continuellement, ne recule pas, avance et il aura du mal à t'atteindre ». Je me prépare mentalement à mon attaque. Je le vois qui prend son élan avec son bras pour m'assener un coup, je m'avance brutalement sur lui en bloquant son coup au niveau de son coude et lui plante mon couteau sous le menton en remontant dans sa bouche. Il arrête aussitôt de bouger, son corps devient raide et, d'un coup, il me tombe dessus. Je m'écroule sous son poids.

Je suis allongée sous mon adversaire depuis à peine dix secondes quand je tourne la tête et vois Micka qui se fait étrangler par un homme. Je repousse le corps inerte de mon assaillant et me rue sur celui de Micka. Je me jette sur son dos et l'emporte avec moi dans mon élan. Je le lâche quand je suis sur le dos afin de l'envoyer plus loin. Micka reprend à peine son souffle que je suis déjà campée sur mes deux pieds en position de défense. Il ne me reste qu'un poignard en main mais ça suffira. L'autre se relève rapidement. Il est bardé de muscles et je vois dans son regard et son rictus qu'il me croit déjà morte. C'est bien mal me connaître. Il court vers moi et commence à attaquer. Il me décoche une droite qui m'envoie direct au sol. Je suis sonnée mais toujours vivante. Je le vois s'approcher et me saisir le cou. J'agrippe ses mains et me débats en essayant de lui envoyer des coups de pied mais je suis incapable de l'atteindre. Tout à coup sa poigne se desserre et son regard se fait vitreux. Il s'écroule au sol en même temps que moi. Derrière lui je vois Micka avec son couteau ensanglanté à la main. Je le regarde et lui souris. On a gagné. Soudain un coup de feu retentit. Micka ne bouge plus. Une tache rouge se dessine sur son torse. Son regard traduit sa surprise et il s'effondre. Je tourne la tête vers l'entrée du couloir des douches. Un homme se tient dans l'encablure. Dans un réflexe, j'attrape mon pistolet et tire sans hésiter. L'homme s'effondre.

Je rampe vers Micka, son tee-shirt est maculé de sang. J'appuie sur sa blessure. Il essaie de parler mais du sang coule de sa bouche.

- Non, non non, dis-je sans savoir quoi faire. S'il te plaît tiens le coup. On va trouver quelqu'un pour te soigner. Ne me laisse pas. J'ai besoin de toi.

Il me regarde et me fait non de la tête. Sa respiration devient difficile, son regard se tourne vers le plafond puis revient sur moi et me sourit. Je pleure tout mon soul quand son regard s'éteint et que je sens son dernier souffle. J'enlève mes mains tremblantes de son corps. Elles sont couvertes de sang, de son sang. Cet homme qui m'a tout appris n'est plus. Je suis encore sous le choc quand j'entends du bruit de l'autre côté de la salle. Je regarde sans vraiment la voir la femme qui est recroquevillée contre le mur. Elle pousse de tels hurlements que j'ai du mal à croire que je ne l'ai pas entendue avant. Je me relève et ramasse mon pistolet. Je me dirige calmement vers elle dans un état second. Je la dévisage. Elle ne cesse de hurler. Je lève mon pistolet et tire. Micka avait raison, j'ai changé.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 15

Je me dirige vers Micka. Je suis dans un état second devant son corps immobile. Je m'agenouille à côté de lui et je lui prends la main. Elle est déjà un peu froide. Je m'allonge contre lui et le prends dans mes bras. Je suis incapable de penser à la suite. Comment lui survivre, comment survivre sans lui ? A force de pleurer j'ai dû m'endormir. Quand je me réveille, son corps froid est raide. Je pars vers la douche et me glisse sous l'eau chaude. Le contact de l'eau me fait du bien et me lave de tout le sang que j'ai sur moi. Je regarde mes mains et vois le sang de Micka se liquéfier à nouveau, couler sur le sol et disparaître dans la bonde de la douche. Je reste là jusqu'à ce que l'eau commence à devenir froide. Je sors, attrape une serviette et m'allonge sur un banc du vestiaire.

Je ne suis pas sortie du vestiaire depuis deux jours. J'ai dormi, pleuré et encore dormi. Mais maintenant mon estomac me rappelle à l'ordre. J'essaie de rassembler mes esprits et de réfléchir à ce que je dois faire. Mais la peine a envahi toute ma tête. Je me sens vidée, j'ai l'impression d'avoir un trou béant à la place du cœur. Je revois la scène et ne cesse de la rejouer mentalement. Qu'est-ce que j'aurais pu faire pour empêcher que ça n'arrive ? J'aurais dû voir le dernier homme, j'aurais dû me relever plus vite, j'aurais dû... Je ferme les yeux pour chasser ces pensées et dans un effort de concentration, une première mission s'impose à moi.

- Tu dois d'abord enterrer Micka, me dis-je dans un souffle.

C'est ça, une idée à la fois. Enterrer Micka. Je pars lentement vers la salle principale et le spectacle m'horrifie. Des corps et du sang partout. Près de la table, il y a quelques outils. Ceux pour réparer la moto et ceux que l'on a pu trouver dans les environs, dont une pioche et une pelle que j'attrape avant de sortir. Je choisis un emplacement sous un pin et commence à creuser. Cet effort me fait du bien, il m'empêche de penser. Je transpire à grosses gouttes mais je m'en rends à peine compte. Je creuse, c'est tout. Quand le trou est suffisamment profond je me laisse tomber au sol, éreintée. Je repars à l'intérieur chercher Micka. Je le charge sur mes épaules tel un

sac de patates et je me souviens que c'est lui qui m'a appris à porter les gens comme ça. Je chasse cette idée de ma tête et avance. Quand j'arrive à sa tombe, je le pose au sol et le tire dans le trou. Comme un automate, je reprends la pelle pour le recouvrir. Mes mains me font mal et des ampoules se sont déjà formées, mais je ne m'arrête que lorsque le travail est terminé. Ensuite, je fixe la tombe et n'arrive à articuler qu'un « *Merci pour tout Micka* ». Je cueille quelques fleurs que je trouve dans l'herbe et les dépose sur la tombe.

Une fois à l'intérieur, je vois les autres corps. Que faire de ceux-là ? Hors de question que je leur fasse une tombe. Ils ont violé notre maison, à cause d'eux Micka est mort. Mais je ne peux pas non plus les laisser là. Je les charge donc, un par un, puis je pars les déposer un peu plus loin le long du canal. Ils n'ont qu'à se faire bouffer par la vermine. Je sais très bien que demain ils auront disparu. Sur le chemin du retour, je sens mon estomac qui se rappelle à mon bon souvenir, je repense aux motos et à la nourriture. Je pars vers notre cachette, y retrouve ma moto couchée et la bâche du side-car éventrée avec notre approvisionnement éparpillé au sol. Je relève ma moto et la ramène à l'intérieur. Je rassemble ensuite ce qui peut être sauvé de nourriture et pousse l'engin et le side-car jusqu'au gymnase. Une fois à l'intérieur, je récupère la chaîne qui sert à fermer la porte, la positionne côté intérieur et la bloque comme je le peux.

J'ouvre le sac à dos posé à l'arrière de ma moto et trouve l'eau et les quelques paquets de gâteaux que j'y avais mis au supermarché. Tout en mangeant, je réfléchis à la suite. Je regarde dans le vide et ressasse encore et toujours les derniers moments de Mickaël. Il me manque tellement. Un silence de cathédrale règne. Ce silence est dérangeant, lugubre même. Mes yeux se promènent dans la salle et se posent sur les taches de sang séché. La nausée me prend. Je me dirige vers mon lit et m'allonge. Au moment même où je m'allonge, je sens une odeur de sueur et de crasse que je ne reconnais pas et je me souviens alors qu'ils ont dormi ici. Ils ont utilisé mon lit. Je bondis hors du lit avec dégoût. L'idée de brûler les matelas et les draps me traverse l'esprit, mais ce serait contre-productif. Trop d'énergie à dépenser pour juste avoir l'impression de me sentir mieux et cela ne fera pas avancer les choses. Je prends mon blouson, m'allonge dans un coin de la salle et roule ma veste en boule. Je plonge dans un sommeil sans rêve.

Au petit matin, je suis courbaturée de partout. Le sol du terrain de sport n'est vraiment pas confortable et je suis presque aussi fatiguée que quand je me suis couchée. Une nouvelle journée sans but. Je vais d'un pas lent me préparer un petit déjeuner avec ce que je trouve et essaie de réfléchir aux options qui s'offrent à moi. Mes pensées s'entrechoquent et je n'arrive pas à les trier. Au milieu de ce brouhaha mental me reviennent les images des intrus, le sang qui gicle et les yeux de Micka quand il s'écroule au sol. Je ferme les yeux pour chasser cette vision. Quand je les ouvre à nouveau, une évidence me saisit, Je ne peux plus rester ici. Trop de souvenirs, d'odeurs que je veux oublier. Je ne veux pas garder cette image de Micka. Je veux me souvenir de nos sorties à moto, de son rire quand j'essayais d'apprendre à conduire et que je pilais en râlant. Ici il n'y a que du sang et cette odeur de fer qui envahit mes narines. J'étouffe dans cet espace clos. Je me souviens de ce sentiment de liberté qui m'a pris au guidon de ma moto, du vent qui fouettait mon visage, des odeurs de la nature. Je vais partir. Partir loin de cet endroit, mettre le plus de distance possible entre cette ville maudite et moi.

Tant que j'en ai le courage, je vais me changer, un pantalon en cuir, un tee-shirt rouge moulant, mes boots. J'enfile mon holster vide et l'ajuste. J'attrape un sac à dos et y fourre juste un pantalon de rechange, un pull et deux ou trois tee-shirt. Puis je choisis des armes. Je récupère mes deux poignards fétiches et prends aussi ceux de Micka. Au sol, je vois la machette de ma mère et repense à l'homme qui a essayé de me tuer avec. Ce souvenir me fait mal et ma gorge se noue, alors je préfère la laisser là où elle est. Mon pistolet est encore au sol, là où je l'ai laissé après avoir abattu la femme. Je le ramasse et le mets à sa place contre mes côtes. J'en prends un deuxième ainsi que quatre chargeurs pleins. Ensuite, équiper la moto. Je fixe le sac de transport à l'arrière et récupère les deux sacoques latérales de Micka. Une fois que tout est en place, je récupère quelques boîtes de conserves encore intactes, les deux bouteilles d'eau qu'il me reste et les place dans les sacs sur le côté. Dans le sac arrière, je place un sac de couchage ainsi que quelques affaires de survie qui pourraient me servir, une lampe de poche, des allumettes, les cartes de la région ainsi que le petit miroir que Micka avait toujours sur lui. Je fais un dernier tour du regard sur la salle vide et regarde si autre chose pourrait m'être utile. Dans un coin au sol j'aperçois le bracelet en argent de Micka. Il l'avait toujours sur lui et a dû

tomber durant le combat. Je le saisis et l'observe. C'est un bracelet sans fermoir, seule une ouverture étroite permet d'y passer le poignet. Il est orné de têtes de dragon à chaque bout. Il l'adorait et ne s'en séparait jamais. Il m'avait dit que c'était un cadeau de sa fille pour ses 33 ans. Elle l'avait choisi et avait mis un point d'honneur à faire le paquet cadeau elle-même. Elle y avait mis tout son cœur, mais il ressemblait plus à un emballage froissé prêt à être jeté qu'à un cadeau. Il avait beaucoup ri en me racontant cette histoire. Je le passe à mon poignet et le resserre pour l'ajuster à ma petite ossature. Je jette un dernier coup d'œil à la salle et quitte l'endroit en poussant mon bolide.

Une fois dehors, je me retourne pour regarder le bâtiment. Sous le pin se trouve la tombe fraîchement creusée. Je mets ma moto sur la béquille et fais quelques pas avant de m'accroupir près de mon ami. Je prends le temps de lui faire un dernier adieu. J'ai envie de pleurer pourtant mes yeux restent secs, pas une larme ne coule. Je me demande si un jour je serai à nouveau capable de pleurer. Silencieusement, je lui promets de survivre, pour lui. Je lui souhaite de retrouver sa famille de l'autre côté. Je détache la chaîne que j'ai à mon cou depuis mes 13 ans et la dépose sur la terre. Je rejoins ma moto, l'enfourche et cette fois-ci pars sans me retourner.

## Chapitre 16

Cela fait maintenant une bonne heure que je roule sans m'arrêter. Machinalement j'ai repris la direction de la N3, n'ayant pas vraiment réfléchi vers où aller. Je suis passée devant le centre commercial mais ne me suis pas arrêtée. Trop de souvenirs, trop de peine. Alors j'ai continué vers le Sud. Je roule au hasard des routes et des embranchements. Partout la désolation. Parfois je dois m'arrêter et pousser des voitures pour me dégager un chemin, parfois je dois rouler dans l'herbe pour contourner des obstacles. Depuis que tout cela a commencé, je n'ai jamais vu autant de carcasses de voitures abandonnées. L'odeur aussi a changé. Et lors de mes quelques arrêts, je n'ai entendu qu'un silence pesant et morbide. Je n'ai croisé personne dans les rues, ce qui est plutôt une bonne chose, mais en même temps ça m'inquiète.

Quand je m'extirpe enfin de mes pensées, je lève la tête et vois des panneaux. Je n'ai aucune idée de là où je suis. Je m'arrête, descends de ma moto et prends la carte pour me repérer. Je regarde les indications autour de moi et retrace mon parcours depuis mon départ du gymnase. Je finis par localiser ma position. Je suis à l'intersection de la N486 et de l'A4, à l'est de Paris. Je suis partagée entre l'envie de m'éloigner de Paris et celle de faire le tour de la ville pour essayer de trouver un de ces fameux camps dont m'a parlé Micka. Je sais que la ville n'est pas la meilleure option, mais j'ai besoin de savoir ce qu'il est advenu des gens qui ont rejoint ces endroits. Je remonte sur ma moto et prends la direction de Paris.

Lancée sur l'autoroute, je vois devant moi un énorme bouchon. Il y a des voitures partout et la route est complètement impraticable. Je prends la sortie à droite qui, bien qu'embouteillée, présente l'avantage d'être sur une seule file et de disposer d'une bande d'arrêt d'urgence relativement dégagée. Je remonte la file de voitures et parviens finalement à une intersection. Un petit panneau montre la direction « hippodrome de Vincennes ». Je suis la file de voiture, en regardant tous azimuts. Mes sens sont en alerte. J'ai comme un mauvais pressentiment. Tous ces véhicules, ce n'est pas normal.

Mon instinct me crie de faire demi-tour et pourtant je continue à avancer, cédant à l'envie de savoir. Quand j'arrive enfin au bout de cette interminable bouchon, je vois au loin l'hippodrome et devant moi, des barricades faites de sacs de sable avec des mitrailleuses derrière. Je viens de trouver un camp de réfugiés.

Le poste de garde est désert, de même que tous les checkpoints. Il n'y a aucun militaire. Je laisse ma moto et continue à pied pour plus de discrétion. Je m'approche de l'hippodrome. Ses grandes grilles sont fermées et occultées par des planches de bois fixées à la va-vite. L'odeur est insoutenable et je me doute de ce que je vais découvrir à l'intérieur mais j'ai besoin de le voir pour y croire. Je fais le tour et trouve un accès aux gradins. Le plus silencieusement possible, j'escalade la structure métallique et arrive finalement au sommet. La scène qui est devant moi dépasse l'entendement. Il y a des gens de l'autre côté de l'hippodrome. Au moins un millier de personnes sont installés là. Certains dorment, d'autres sont assis çà et là. Des enfants sont regroupés et s'activent dans ce qui semble être un jeu. Mais ces personnes ne le sont plus vraiment. A leur façon de se déplacer, il est évident qu'il s'agit de dégénérés. Je baisse les yeux et je comprends d'où vient l'odeur fétide qui se répand dans tous les environs. Un énorme tas de cadavres gît à mes pieds. A la vue de tous ces morts je laisse échapper un cri. Le silence devient alors plus pesant et quand je relève la tête, je vois tous les yeux braqués sur moi puis viennent des hurlements. Des centaines de rugissements, de cris de haine et des corps qui s'élancent vers moi. Je redescends précipitamment et glisse sur la structure. Je chute de deux mètres et m'explose le dos au sol. Ma cheville me fait un mal de chien mais je n'ai pas le temps de me morfondre sur ma douleur. Je m'enfuis en clopinant et rejoins la moto près de l'accès au complexe. J'entends les dégénérés tambouriner sur les lattes de bois qui bloquent l'entrée principale. Le portail vibre sous leurs coups. A l'instant même où je remonte sur ma moto, j'entends un énorme fracas et le sol tremble. Je tourne la tête et un flot humain déferle de l'entrée béante. Je démarre en trombe en direction de la forêt.

Je fonce sur le sentier à travers les arbres sans me retourner. Le bruit du moteur couvre presque entièrement les hurlements qui me suivent. Je prends à droite puis à gauche, je roule trop vite pour lire les panneaux

indiquant les directions dans ce bois. Je suis incapable de réfléchir et je ne m'arrête qu'après un long moment. Je coupe le moteur et porte mon attention aux bruits environnants. Je les entends au loin, ils sont sur ma trace. Je quitte le sentier en poussant ma moto. J'aperçois des buissons plus denses et me camoufle au milieu de cette végétation. Les bruits se rapprochent, je retiens ma respiration et essaie de me calmer. Je reste cachée en essayant d'analyser la situation. Ils sont beaucoup trop nombreux. Même s'ils se sont dispersés au quatre coins du bois, je sais que je n'aurai aucune chance contre eux. Puis j'entends des bruissements de feuilles. Quelqu'un approche, peut être plusieurs personnes. Je ne peux pas rester cacher là, je dois fuir. Ma moto est bien trop enfoncée dans les buissons pour que je puisse la dégager rapidement. De plus je serais repérée aussitôt. Je décide de la laisser là pour l'instant et de me trouver une meilleure planque à pied. Je sors de ma cachette accroupie et m'enfonce un peu plus dans la forêt. Après une dizaine de pas, je me sens épiée. Je me retourne brusquement et je vois... Un puma ? Enfin je crois que c'est un puma, je ne suis pas une experte en zoologie. J'écarquille les yeux et reste figée. J'entends un très léger bruit sur ma droite et en vois un deuxième. Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien foutre là ? Il n'y a pas ce genre d'animaux en France. Je m'affole et commence à reculer. Alors que je recule ils se mettent en marche vers moi, une marche lente, inquiétante, le regard fixé sur moi. Ils sont en chasse. Je n'ai aucune chance. Tout d'un coup, venant de derrière moi, un cri s'élève. Je me retourne. Un dégénéré est là et se rue vers moi. Il m'agrippe aux épaules. Je roule au sol et me dégage en l'envoyant derrière moi. Au même moment, les pumas sautent lestement et se jettent sur lui. Je l'entends hurler de douleur quand ils plantent leurs crocs dans sa gorge et dans sa cuisse. Je me relève et pars en courant. Je cherche à me cacher et tombe sur une camionnette garée sur le sentier. J'ouvre la portière et m'engouffre à l'arrière. Je ferme la porte et m'écroule. Ma cheville me lance mais j'ai trouvé un abri.

Je suis dans cette camionnette depuis cinq heures et je n'ose toujours pas sortir. Dehors je n'entends plus de bruit. Le silence s'est fait mais cela ne va pas durer. Le soleil commence à décliner et la nuit va bientôt arriver. Il ne serait pas prudent de sortir maintenant et même si le véhicule pue le renfermé et le sexe, je décide d'y passer la nuit. Au moins j'ai un abri fermé. Toutes mes provisions sont restées sur la moto alors je me cale dans un coin

et malgré mon ventre vide, finis par m'endormir. Je me réveille au petit matin avec une furieuse envie de manger et une soif insupportable. J'entrouvre la porte de la camionnette et écoute. Rien, un silence de plomb. Je sors sans faire de bruit et rejoins ma cachette de la veille. Ma moto est toujours là. J'attrape une bouteille d'eau que je vide rapidement, je me rationnerai un autre jour. Je pousse mon engin jusqu'à sur le sentier et démarre en trombe. Je parcours les bois sans trop savoir où je vais. Mon seul but est de sortir d'ici le plus rapidement possible mais le parc est immense et je me perds dans les différents embranchements. Finalement je débouche enfin sur une route goudronnée et je vois de grands bâtiments sur ma droite. Je me dirige vers eux et quand je vois l'écriteau « Bienvenue au zoo de Vincennes », je comprends enfin certaines rencontres improbables.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 17

Après ce que j'ai vu à Vincennes, je comprends pourquoi Micka ne voulait pas aller vers les grandes villes. Je n'y ai vu que mort et pourriture. Quand je repense au nombre de véhicules abandonnés aux environs du camp, ça me donne le tournis. Combien de réfugiés devaient être à l'intérieur ? 10000 ? 20000 ? plus encore ? Des familles entières décimées par cette maladie ou par les malades eux-mêmes. Avaient-ils pu fuir avant que la situation ne devienne incontrôlable ? Y avait-il seulement des gens qui avaient pu survivre ailleurs, dans des endroits retranchés au fin fond de la France. Le désespoir me gagne petit à petit. Mais je continue pourtant à rouler ne sachant que faire d'autre.

Cela fait maintenant deux jours que je roule en direction de l'est. Je ne prends que des départementales et je n'avance pas très vite, préférant la prudence à la vitesse. La nuit, je dors dans des maisons abandonnées, jamais dehors. C'est trop dangereux. A chaque fois que je croise un village, je fais un tour à pied avant de le traverser afin de voir s'il y a des survivants ou des dégénérés dans les parages. Ma moto n'est pas assez discrète pour me permettre de faire des reconnaissances de terrains, alors je la laisse toujours à l'écart. Pour l'instant, à part de petits groupes de dégénérés, je n'ai croisé personne. Généralement j'essaie de les éviter. Mais si je dois me défendre je n'hésite pas. Ces deux derniers jours ont été plutôt calmes.

Au loin je vois un hameau. Comme à mon habitude je coupe le moteur et cache ma moto dans un bois. Je marche vers les habitations en coupant par le champ. Tout a l'air calme. Les premières maisons à l'extérieur du village sont désertes. Je continue à avancer et entends des bruits. Je me mets à couvert et prends mon arme. En écoutant plus attentivement, j'entends des petits cris et des rires, des rires d'enfants. Je passe derrière la maison qui me permet de me dissimuler et contourne le jardin. De l'autre côté, je vois un groupe de six enfants, qui ont sans doute entre 6 et 10 ans, qui jouent à chat-perché. Je les observe sans bouger, subjuguée par ce spectacle. Un adulte sort de la maison

- Un peu de calme les enfants, revenez en classe.

Une école ! Malgré tout ce qu'il se passe ils sont à l'école. Cela me laisse sans voix. Tout le monde rentre dans le bâtiment et la femme ferme la porte. Je sors de ma planque et me dirige tout droit vers l'entrée. Je pousse la porte et me plante là, devant la classe et la maîtresse. Tous les yeux se braquent sur moi mais personne n'émet un son. Je vois les enfants avec leurs yeux tout ronds me fixer, certains commencent à trembler. Alors que je les fixe, incrédule devant cette école improvisée, je vois la maîtresse qui fixe ma main. J'ai toujours mon arme et me rends alors compte de la raison de la terreur sur leurs visages.

- N'ayez pas peur, je ne vous ferai aucun mal, m'écriai-je.

Je range mon arme dans mon holster et baisse mes mains calmement. Je me retourne vers la maîtresse et lui dis :

- Vous avez fait une école ?

Elle me regarde ne sachant pas s'il faut répondre. Je souris. D'une certaine façon, elle me fait un peu penser à moi, fermée dans son mutisme.

- Je m'appelle Cassandra. Je suis désolée d'être entrée comme ça mais ça fait longtemps que je n'ai pas vu une scène aussi... banale, dis-je en cherchant mes mots.

- Moi c'est Marie, me répond-elle, la voix un peu tremblante. Je vais vous amener voir le chef de notre groupe. Ici, il n'y a que des enfants et ils n'ont pas à être impliqués, s'il vous plaît.

Je sens qu'elle est paniquée et qu'elle ne sait pas trop quoi faire pour m'éloigner des enfants.

- Est ce que je dois me m'inquiéter ? dis-je en mettant ma main sur mon pistolet.

- Au vu de votre armement, c'est plutôt à nous de nous inquiéter, vous ne croyez pas ?

Je réfléchis deux secondes à sa réponse, et je la trouve plutôt justifiée. Je décide donc de me calmer et je baisse mes mains.

- Je vous suis.

En partant je fais un sourire et un petit signe de la main à un petit garçon qui me fixe et me sourit en retour.

Je la suis en silence en restant sur mes gardes. Des gens sortent de leur maison sur mon passage et plus je marche, plus je me dis que j'ai fait une erreur. Les gens me dévisagent et une fois que je les ai dépassés,

commencent à nous suivre. On s'approche de l'église. Devant celle-ci, cinq personnes sont regroupées et toutes ont un fusil braqué sur moi. Je savais que c'était une erreur. J'attrape mes couteaux, un dans chaque main, et essaie de me donner une contenance. Ma guide s'arrête devant eux et je reste en retrait en regardant autour de moi, cherchant une issue à la situation de merde dans laquelle je me suis mise. Derrière moi une vingtaine de personnes se tiennent debout, attendant la suite.

- Elle est arrivée dans ma salle de classe. Elle dit s'appeler Cassandra.

Un homme à la carrure imposante l'écoute sans me lâcher du regard.

- Vous voulez quoi ?

- Rien, je ne fais que passer.

- Donnez-moi une seule bonne raison de ne pas vous tuer sur le champ

Aucune raison convaincante ne me vient à l'esprit, alors je tente quelque chose.

- J'aurai pu tuer tous vos enfants et je ne l'ai pas fait. La moindre des choses pour me remercier serait de me laisser partir.

- Vous pourriez revenir avec d'autres personnes.

- Je suis seule.

- Ça c'est ce que vous dites.

On ne va jamais sans sortir...

- Je ne savais pas que ce village était habité. Vous ne voulez pas de moi, très bien, je repars et chacun reprend ses activités. Si vous décidez de tirer, je me défendrai. Je ne vous aurai pas tous, mais croyez-moi, certains d'entre vous mourront. C'est ça que vous voulez ?

Il me jauge, se demandant certainement s'il doit m'abattre sur le champs ou écouter ce que j'ai à dire. Des pas de course résonnent derrière moi et alors que je me retourne, le petit garçon qui m'a souri dans l'école me fonce dans les jambes et s'accroche à ma cuisse. Tous les enfants sont maintenant avec la foule. Sans rien dire, ils ont suivi la petite procession.

- Je m'appelle Hugo, me dit-il avec sa petite voix.

- Bonjour Hugo. Tu ne devrais pas être à l'école lui répondis-je calmement.

- J'aime pas l'école. Et puis maintenant à quoi ça sert ?

- Ça sert à apprendre des choses pour devenir une grande personne intelligente. Tu ne veux pas être intelligent ?

- Moi je préférerais apprendre à me battre. J'aime bien tes couteaux.

Je me rends compte que j'ai encore mes deux couteaux dans les mains. Je les écarte instinctivement de lui. A son âge il n'a vraiment pas besoin de voir ce genre de chose. Je lève mon regard vers celui qui me semble être le chef et penche légèrement la tête sur le côté avec un air interrogateur. Il fait signe aux quatre autres de baisser leurs fusils et il fait de même. Je dégage Hugo et range mes couteaux dans leurs étuis.

- Hugo, va rejoindre ta mère, ordonne le chef avec une grosse voix.
- Non papa je reste avec Cassandra.
- Fais ce que je te dis !

Au même moment, une femme s'approche de moi et saisit le petit garçon qui se débat et crie.

La maîtresse reprend tous les enfants par la main et repars vers l'école. Moi je suis le reste du village à l'intérieur de l'église. Elle est petite et modeste mais le lieu a quelque chose d'apaisant. Je ne suis pas croyante mais les églises ont toujours eu cet effet sur moi. Parfois, j'allais m'y asseoir juste pour avoir la paix et réfléchir. Ça me faisait toujours du bien. Celle-ci a une seule rangée de bancs avec deux allées latérales. Trois vitraux laissent passer une lumière colorée depuis la nef. Je remonte l'allée de droite et regarde les statues représentant des saints que je ne connais pas. De nombreux cierges brûlent, témoins des prières que les habitants ont faites depuis le début de l'épidémie. Quand j'arrive devant la nef, un groupe de sept personnes m'attend. Trois de ceux qui ont des fusils et quatre que je n'avais pas encore vus. Les deux autres tenant des fusils ressortent et se postent à l'entrée de l'église. Tous les autres s'assoient sur les bancs.

- Je suis Quentin, le chef de cette communauté. Et voici notre conseil.

Il me montre d'un geste les sept personnes alignées.

- C'est nous qui prenons les décisions ici, en suivant aussi l'avis de tous les habitants. Asseyez-vous.

Il me présente une chaise que je saisis. Un conseil, des enfants, des familles. Je suis déstabilisée par ce semblant de vie normale qu'ils ont réussi à maintenir.

- Pourquoi êtes-vous ici ?

C'est une femme qui a parlé. La soixantaine, bien en chair mais cela lui va bien. Par contre je ne peux m'empêcher de me demander comment elle fait pour conserver ses kilos en trop.

- Je roule vers l'est et votre village était sur ma route. C'est tout.

- Vous roulez ?

- Oui je roule.

Je suis craintive à l'idée d'en dire trop.

- Et vous venez d'où ?

- Sevrans

- Vous étiez à Paris ?

Un homme d'une trentaine d'année a parlé. Il a les cheveux bruns mi-longs et une barbe bien fournie. Son regard noir essaie de me percer à jour. Il ne me croit pas.

- Pas exactement. Sevrans.

- Vous savez ce qui est arrivé à Paris ?

- Pas exactement. Disons qu'au début de l'épidémie, j'étais... à l'écart. Ensuite, cette merde m'a explosé à la gueule. Avant de venir ici, je me suis dirigée vers Paris. Je suis allée jusqu'à Vincennes. Et j'ai fait demi-tour.

- Comment c'est à Vincennes ?

- Vous n'avez pas envie de le savoir, répondis-je sèchement, coupant court à toute interrogation sur le sujet. Combien êtes-vous ici ?

Aussitôt cette question posée, je sens la situation se tendre. Évidemment, ce n'est pas la meilleure question à poser pour les mettre en confiance. Pour éviter que la situation ne dégénère j'enchaîne.

- Ça fait combien de temps que vous êtes installés ici ?

Il y a un petit silence puis Quentin me dit

- Les plus anciens sont là depuis toujours. Ils n'ont jamais bougé. Les derniers sont arrivés il y a 4 mois. Depuis plus personne ne s'est joint à nous.

A ces mots, tout le monde semble un peu abattu. Les regards se perdent dans le vide. Le mien aussi. Dans ce constat se trouve toute la réalité de la situation.

Ils me posent d'autres questions : pourquoi je vais vers l'est ? Qu'est-ce que je cherche ? Des questions pour lesquelles je n'ai pas vraiment de réponses. Je ne leur parle que très peu de mon passé, de Micka. Je n'ai pas envie de partager ma vie avec tous ces inconnus. Ils se demandent aussi comment j'ai pu survivre. Ça aussi, je ne le sais pas vraiment moi-même.

Après cet interrogatoire en règle je demande:

- Il va faire bientôt nuit et je ne voyage jamais quand le soleil est couché, c'est trop dangereux. Ça vous gêne si je m'installe dans une maison à

l'entrée du village pour la nuit ?

- Pas si tu nous laisses tes armes.

- Hors de question de vous les donner. Je préfère encore dormir avec les dégénérés !

- Alors bonne chance pour la suite.

Je défie Quentin du regard. Ses yeux verts fixent les miens mais aucun de nous ne veut se soumettre quand la vieille femme intervient

- Quentin, calme toi. Elle est seule contre vous tous. De quoi as-tu peur ?

- On ne la connaît pas. Les gens sont dangereux de nos jours.

Je ne peux pas lui donner tort, il est prudent voilà tout. Ils débattent de mon sort comme si je n'étais pas là et la discussion m'ennuie. S'ils ne veulent pas que je reste, ce n'est pas un problème insurmontable, j'irai dans le village suivant. Par contre leur débat stérile me fait perdre du temps. Je me lève et me dirige vers le fond de la salle en leur lançant :

- Je préfère partir tout de suite et avoir le temps de rejoindre le village suivant. Merci pour la causette.

Au moment où je pousse la porte de l'église, Quentin m'interpelle.

- Attends ! Tu as gagné, tu prendras la première maison à l'entrée du village. Une nuit, c'est tout. Ensuite tu pars.

Je me retourne sans vraiment comprendre d'où vient ce changement de posture.

- Vivien va t'accompagner. Tu laisseras tes armes dans la maison. Personne ne se balade armé dans le village.

Je prends un temps pour réfléchir à la proposition, et j'acquiesce. C'est déjà bien de les garder, je ne peux pas trop leur en demander. De plus, il y a des enfants et des familles ici. Je ne peux pas prendre le risque qu'un gosse se tue en jouant au cowboy.

Vivien me mène à la maison vide. Elle est encore meublée, mais on voit bien qu'elle est inhabitée depuis plusieurs mois. Je visite en imaginant qui pouvait bien habiter là. Je m'attarde devant des photos de famille, de mariage. Il y avait de la vie ici et maintenant il n'y a que de la poussière.

- Avant de te coucher ferme bien tous les volets. On a rarement de la visite mais on préfère être prudent. Le repas sera servi devant le bâtiment à côté de l'église. Tu peux te joindre à nous.

Sur ce, il repart.

J'attends qu'il s'éloigne un peu et ressors en direction de la sortie du village. Je ne pense qu'à ça depuis que je suis sortie de cette église. Récupérer ma moto. Je la sors du bosquet et la pousse jusqu'à la maison. Je la place derrière le muret qui délimite le jardin sur l'avant et attrape mes affaires. Je rentre et me pose enfin. Ces gens ont l'air sympathique et la présence des enfants me rassure. Au loin je les entends qui chahutent et qui rient. C'est bien le plus beau son que j'ai entendu depuis des mois. Je bois un coup tranquillement et décide de partir me promener. Je laisse mes armes à l'intérieur, comme je le leur ai promis et commence à déambuler dans la rue principale. Sur ma gauche, j'entends des discussions et me dirige vers les voix. Il y a une dizaine de personnes affairées sur une parcelle de terre, occupées à désherber et récolter quelques carottes et poireaux. Je reste devant cette scène incroyable avec un sourire scotché sur le visage. Ils semblent heureux et cela me fait bizarre.

- Quelques uns avaient la main verte, alors dès le début ils ont planté ce potager. Ça nous fait des légumes et de la nourriture fraîche.

Je regarde qui me parle et vois l'homme aux cheveux mi-longs.

- Moi c'est Salem.

- Enchantée, lui répondis-je, amusée

- Personnellement, je suis incapable de faire pousser quoi que ce soit.

Je laisse un silence

- Comment tu t'es retrouvé ici ?

- Je fuyais Châlons-en-Champagne quand Hugo m'a trouvé à Etoges, crasseux comme un mendiant. Il m'a ramené ici et depuis j'aide comme je le peux. Ce sont des gens biens qui ne veulent que la paix. Je ferai tout pour les défendre. C'est ma famille maintenant.

Je comprends sa menace à demie voilée

- Je n'attaque personne si je ne suis pas en danger. Par contre je sais très bien me défendre.

Ma phrase est teintée elle aussi d'un message, un avertissement, juste au cas où il leur viendrait des idées mal placées.

Il me sourit. Il a compris le message aussi bien que j'ai compris le sien

- Je saurai m'en souvenir, me répond-il

Le soleil commence à descendre sur l'horizon quand il me lance :

- Viens ça va être l'heure du repas.

Devant le bâtiment est dressée une grande table avec des bancs. Tout le monde se sert dans une grande marmite et s'assied autour de la table. Je suis mon nouveau guide et quand le couvercle s'ouvre et que je sens l'odeur du repas, tous mes sens s'éveillent. Ça sent extraordinairement bon, ou alors est-ce juste le manque d'habitude de manger un repas chaud et cuisiné qui me fait trouver cette soupe incroyablement appétissante. En voyant mes yeux scintiller, la femme qui fait le service me sert deux louches au lieu d'une en me faisant un clin d'œil.

- Je pense que ça fait longtemps que tu n'as pas fait un repas digne de ce nom, me dit-elle en s'approchant de moi. Quand tout le monde sera servi, n'hésite pas à réclamer un deuxième service.

Je m'installe à côté de Salem et mange en silence. La soupe est aussi bonne qu'elle en avait l'air. Je regarde autour de moi : les discussions animées des couples, les cris des enfants, les soupirs des jeunes. Ce repas est un moment de paix que je savoure.

- Tu n'es pas très bavarde, me dit Salem
- Je n'ai pas grand-chose à raconter.
- Pourtant tu as l'air de beaucoup bouger.

Il ne sait pas qu'en fait il n'y a qu'une semaine que je suis partie de mon gymnase.

- Pas tant que ça en vrai
- Et je retourne à ma soupe.

Après le repas, je retourne dans la maison que l'on m'a prêtée pour la nuit et étudie la carte. Pour l'instant, j'ai roulé au petit bonheur la chance et me suis retrouvée dans ce village par hasard. Je cherche où je pourrai aller. Vers le sud ? Pourquoi pas. Après tout quand l'hiver sera là, il vaudra mieux être dans le sud qu'au nord, la météo sera plus clémente. Et vu la vitesse à laquelle j'avance, même avec ma moto, il vaudrait mieux que je m'y prenne à l'avance. Je suis en pleine réflexion quand je sens la fatigue me gagner. Je laisse la carte sur la table, ferme tous les volets et me couche sur le canapé en gardant mes couteaux sous le coussin qui me sert d'oreiller.

## Chapitre 18

Je suis réveillée au milieu de la nuit par des sons étranges. Il y a du bruit à l'extérieur. Je me lève d'un bond et récupère mes armes. Je place mes couteaux sur mes jambes et mes pistolets dans le holster. Je m'avance en silence vers la porte et l'entrouvre en prenant mille précautions pour ne pas la faire grincer. Sur la route je vois six personnes marcher. Ils avancent lentement et je n'arrive pas à discerner s'il s'agit de dégénérés ou pas. Je sors en silence et me fonds dans les ombres pour les suivre à distance. Il n'y a pas de lune cette nuit et le village baigne dans une profonde obscurité. Ça m'arrange. Ils vont jusqu'au centre du village et s'arrêtent. C'est à ce moment pas que je les vois. Des armes. Des fusils. Ce sont des gens. Ils se séparent et pendant que certains se dirigent vers l'église d'autres vont vers des habitations. Ils essaient une première porte qui est fermée à clé. Ils essaient la seconde, toujours fermée. Maintenant ils ne sont pas très discrets et tout le hameau doit être réveillé. Mais personne ne sort. Ils continuent de descendre la rue quand l'un d'entre eux se dirige vers le potager.

Au moment où il revient avec des légumes frais qu'il vient de ramasser, je sais qu'il sait. Le village est habité sinon qui aurait fait ces plantations. Les trois hommes sont sur le point de repartir quand un bruit de serrure se fait entendre depuis une maison. Hugo ouvre bruyamment la porte et regarde les intrus de son air innocent. A ce moment précis, je sais que la situation va dérapier. Les trois hommes avancent rapidement vers lui, arme à la main quand la mère d'Hugo sort en criant :

- Reviens à l'intérieur.

Les hommes courent et l'attrape par les cheveux. Ces porcs se marrent en la voyant paniquer. Hugo ne comprend pas et commence à pleurer en les suppliant de laisser sa maman. Maintenant je suis assez près pour les voir distinctement. Cachée derrière le mur de la maison ils ne font pas attention à moi. Quentin se montre à la porte avec son fusil de chasse mais n'ose pas le pointer sur eux, certainement par peur qu'ils ne tuent sa famille. Eux sont équipés de fusils militaires. Où est-ce qu'ils ont bien pu trouver ça? Ils poussent sa femme et le petit à l'intérieur en forçant Quentin à reculer. Si

cette porte se ferme, c'est fini pour eux. J'ai l'impression de revenir en arrière et de me retrouver au gymnase. Les cris de Hugo me donnent des frissons et personne ne sort pour les aider.

En voyant la porte commencer à se refermer je fonce sans réfléchir. J'attrape mes couteaux et me jette sur l'ouverture en priant pour que l'effet de surprise me donne l'avantage. Je sens une résistance au niveau de la porte et j'entends un homme chuter au sol. Le choc m'a fait perdre l'équilibre et je me retrouve à rouler sur le sol. Je m'arrête en rencontrant les jambes de celui qui tient la femme de Quentin par les cheveux. Dans un mouvement rapide, j'entaille profondément son mollet et il se met à hurler. De douleur je vois qu'il lâche la femme de Quentin qui attrape son fils et se réfugie dans un angle du salon. En me relevant, je lui donne un coup de coude à l'entrejambe et il se laisse tomber au sol avec un regard plaintif. Je me retourne vers la porte et vois un homme derrière en train de se relever et d'attraper son fusil. Je me jette sur lui avant qu'il ait eu le temps de le mettre à l'épaule. L'impact est violent et je ressens une douleur intense. Je lui taillade l'abdomen et l'achève aussi rapidement que possible d'un coup dans la tête. Quand je me retourne, je vois Quentin se battre avec le dernier homme toujours valide et me dirige aussitôt vers celui qui est à terre. Son arme est braquée sur moi. J'attrape la table du salon et la renverse pour m'abriter derrière. Il tire en rafale, j'entends les balles qui résonnent contre le bois du plateau. Je pousse mon bouclier de fortune dans sa direction en restant cachée et quand je sens la résistance de son corps de l'autre côté, la renverse sur lui. Je me retourne et vois Hugo et sa mère recroquevillés.

- A l'étage, maintenant !

Dans un sursaut de lucidité, elle attrape Hugo et le porte en courant dans l'escalier.

L'homme à terre se dégage de sous la table, il se relève, mais malheureusement pour lui pas dans la bonne direction. Je suis derrière lui, je lui attrape la tête et lui tranche la gorge. Je regarde dans la direction de Quentin. Il a immobilisé le dernier homme qui se débat comme un diable dans sa boîte. Je lui donne un coup de lame dans la cuisse au niveau de l'artère. Il hurle de douleur et pose ses mains au niveau de la blessure. Quentin desserre un peu son emprise et je lui plante un poignard dans la gorge.

Tous ces hurlements auront forcément attiré les trois autres.

- Monte à l'étage avec ta femme. Bouge !

Il s'exécute en courant. Je le vois monter les marches quatre à quatre. J'attrape le fusil de l'un des hommes et me poste sous le bar de la cuisine. Je place le petit miroir de Mickaël de manière à voir la porte et j'attends. Mon cœur bat la chamade et l'adrénaline m'enivre. Je n'ai pas besoin d'attendre très longtemps avant de voir un premier homme entrer. Il regarde partout autour de lui. Ses yeux se posent sur les trois cadavres et le salon sens dessus dessous. Il repère les traces de sang laissées par Quentin quand il est monté. Je reste tapie derrière le bar. Je sais que je dois les avoir tous en même temps, sinon ce sera une boucherie. Il fait signe aux deux autres de rentrer. Ils balaient le salon tel un commando et commencent à se diriger vers les escaliers en file indienne. L'un d'entre eux regarde vers la cuisine et se dirige lentement vers ma position. Les autres restent près de l'escalier, un de chaque côté. Je range mon miroir et glisse en un mouvement à l'autre bout du bar. Je me relève dans la foulée et tire plusieurs rafales dans leur direction. Je ne cherche pas à viser. Je balaye l'espace jusqu'à ce que je les vois tous s'effondrer au sol. J'arrête de tirer et entends des pas de course à l'extérieur. Je me remémore la scène quand ils sont arrivés. Je suis formelle, ils n'étaient que six. Quand je vois la tête de Salem passer par la porte avec son fusil, je baisse le mien et me laisse tomber au sol. Je respire bruyamment et j'ai un peu la tête qui tourne. Je ressens une douleur sur mon côté gauche et quand je passe la main dessus, elle est couverte de sang.

Salem vient me voir et braque son fusil sur moi.

- Qu'as-tu fait ?

Il me hurle dessus et son visage est déformé par la colère. Je n'arrive même pas à lui répondre tellement la douleur me terrasse. Mon adrénaline est retombée d'un coup et je retrouve toutes les sensations de mon corps. J'ai mal partout, dans tous les muscles et jusque dans les os.

- Salem, non !

C'est la voix de Quentin. Je peux aussi entendre Hugo pleurer. Je suis prise d'un violent vertige. Quand je lève les yeux je vois les visages de la famille de Quentin et je sens Hugo qui se jette sur moi. Après, c'est le black-out.

Je me réveille dans un lit propre. Je n'ai aucune idée de l'endroit où je suis. Je me relève mais grimace de douleur. Je soulève les draps et je vois un large pansement sur mon ventre avec une tache de sang. Je le touche et je me rends compte que le sang est sec. Je rassemble mes idées et essaie de me souvenir. La route, un village, Hugo et des pillards. La soirée me revient en mémoire et je me laisse tomber sur le lit. En tournant la tête, j'aperçois un verre d'eau sur la table basse, le saisis et bois goulûment. J'en renverse la moitié mais ça n'a pas beaucoup d'importance. A ce même moment, la porte s'ouvre et un homme que je n'avais pas encore remarqué dans la communauté me regarde.

- Ha, tu es réveillée. Je vais aller prévenir Quentin.

Il ressort aussitôt et revient dix minutes après avec le conseil au complet. Quentin me regarde en souriant

- Ça fait plaisir de te voir réveillée.

- Combien de temps j'ai été inconsciente ?

- Deux jours.

Je grimace.

- Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

- Un des hommes t'a fait une entaille assez profonde. Louis t'a recousue.

- Vous êtes médecin ?

Louis me regarde un peu gêné.

- Pas vraiment

Je le fixe et l'interroge du regard

- Je suis Thanatopracteur

- C'est quoi ça ?

- C'est celui qui s'occupe de la préparation des corps avant un enterrement.

Je le regarde incrédule pendant cinq secondes et j'éclate de rire. Ça me fait un mal de chien mais je ne peux pas m'en empêcher.

- Et alors, ça fait quoi d'avoir un client qui parle après que vous lui ayez fait des soins ?

Il sourit.

- Avant de rigoler, vous devriez regarder la tête de votre cicatrice. Je ne suis pas sûr que vous la trouviez très jolie.

- C'est pas grave, je survivrai.

Quentin s'approche de moi.

- Merci. Tu as sauvé ma famille. J'ai une énorme dette envers toi.

- De rien. Je ne laisse pas les enfants se faire tuer.

Il regarde toutes les personnes dans la salle et ajoute :

- Avec le conseil, nous avons décidé de d'accueillir dans notre communauté. C'est le moins que l'on puisse faire.

Salem me sourit. La proposition est tentante et je n'ai pas vraiment de raison de la refuser. Pourtant je reste silencieuse.

- Je ne sais pas.

C'est la seule chose que j'arrive à articuler.

- C'est comme tu veux. On verra ça quand tu seras remise. Pour l'instant il te faut du repos.

Sur ce, tout le monde quitte la pièce me laissant à ma réflexion.

Je passe les trois jours suivants au lit. On m'amène mes repas, tous meilleurs les uns que les autres. Hugo vient me voir tous les jours et me lit des histoires. Il est vraiment drôle quand il me raconte l'histoire de Pierre lapin, qu'il mime les scènes et imite pleins de voix. Ensuite je l'aide à faire ses devoirs. Il me pose toujours pleins de questions sur ce que j'ai vu, comment c'est, ailleurs. Je ne lui réponds jamais, il n'a pas besoin de savoir ce qui le menace à l'extérieur. Quand je peux enfin me lever et faire quelques pas, je regarde par la fenêtre la campagne environnante. Les paysages sont magnifiques. En cette fin mars, la nature refleurit et les arbres redeviennent verts. L'endroit est calme, paisible. Les seuls bruits qui viennent perturber le chant des oiseaux sont des coups de marteaux incessants. Quentin m'a annoncé qu'après l'épisode de l'autre nuit, ils avaient décidé de construire un mur tout autour du village. Cela va prendre du temps, mais en effet, c'est plus prudent. Il viendra forcément d'autres personnes, ou des dégénérés, qui viendront semer le trouble dans ce paisible hameau. Après une semaine, je sors enfin de ma chambre. La cicatrice me lance encore mais au moins je suis capable de marcher et même d'aider à la construction du mur en faisant des tâches ne demandant pas trop d'effort. Certaines parties sont en brique, d'autres en bois, selon la nature du sol porteur et les matériaux qu'ils ont pu récupérer par-ci par-là. C'est un peu anarchique mais ça a le mérite d'être solide.

Durant ma convalescence j'ai réfléchi à leur proposition, même si personne n'a osé m'en reparler. Je serais bien bête de refuser, et pourtant... Je ne me sens pas l'âme d'une villageoise. Qu'est-ce que je ferais ici ? Ils ont

tous un rôle, instituteur, cuisiner, cultivateur, membre du conseil. Quelle pourrait être ma fonction ? Je n'en vois aucune qui me conviendrait. De plus, je ne suis vraiment pas sûre de pouvoir me plier à leurs règles. Ils ont un règlement bien établi et mes derniers mois avec Micka m'ont donné un certain attrait pour la liberté. Tous les deux, on gérait notre vie comme on en avait envie. On faisait nos propres choix. Cette communauté est trop petite pour avoir un électron libre qui n'en fait qu'à sa tête. Ça ne marcherait pas, je les mettrais tous en danger. Je pense aux enfants. Ils ont besoin d'être en sécurité dans un environnement sous contrôle. Moi je suis devenue trop sauvage.

Le soir au repas, j'annonce ma décision à Salem et Quentin.

- Je vous remercie pour la proposition que vous m'avez faite de rester, mais je vais la refuser. Ma place est sur la route.

Ils arrêtent de manger.

- Pourquoi, tu ne te plais pas ici ? Tu fais partie de notre famille maintenant.

- La vie est tranquille et agréable ici, mais elle ne me correspond pas.

- Non je ne veux pas que tu partes, crie Hugo de sa place alors qu'il a entendu mes paroles.

Je me retourne vers lui et le regarde. Il est triste et fait une moue boudeuse.

- Chacun doit trouver sa voie, tu le comprendras quand tu seras plus grand. Je ne suis pas faite pour la vie que vous menez. Mais un jour je reviendrai te voir, ajouté-je dans un sourire.

Il se lève et part de la table en courant. Pas sûre que ce soit ce qu'il voulait entendre.

- Si ça ne vous gêne pas, je vais rester un peu ici afin de me remettre complètement et de reprendre un peu de muscle. Je vous aiderai pour finir le mur d'enceinte.

- Tu peux rester aussi longtemps que tu le souhaites, ajoute Quentin.

Un mois s'écoule calmement. Le mur est presque terminé. J'aide à la construction le matin, l'après-midi je fais quelques exercices pour me remettre en forme. Un peu d'endurance et beaucoup de combat. Je m'entraîne avec Salem qui est toujours partant pour s'en coller une avec moi. Je lui apprends quelques trucs et il m'en apprend aussi. Je l'aime bien.

Une vraie complicité est née avec cet homme. Avant tout ça, il était chauffeur pour Uber et il m'a avoué un soir de beuverie qu'occasionnellement il faisait aussi gigolo. Ça m'a fait rire mais avec sa belle gueule, ça ne m'étonne même pas. Quand tout s'est effondré, il a pris sa voiture, s'est cassé de Reims et a atterri à Châlons. Puis il a fui Châlons et c'est là que Quentin l'a trouvé. Il n'a jamais pu me raconter exactement ce qu'il s'est passé là-bas. Il m'a juste dit qu'il avait fait de mauvaises rencontres, qu'il avait changé, qu'un jour il s'est rendu compte qu'il devenait un monstre et il s'était enfuit. A l'évocation de ces souvenirs, son regard s'est éteint. Je n'ai pas demandé de détail.

Ce matin, quand je me suis réveillée et levée, j'ai tout de suite su. Je ne sentais plus ma cicatrice même après quelques étirements. Le soleil brillait, c'était une belle journée. Une magnifique journée pour rouler. J'ai rassemblé mes affaires dans mon sac et suis partie chez Quentin.

- Salut.

- Tu es bien matinale.

- Oui. Je peux rentrer ?

Il voit aussitôt mon sac sur mon dos. Il s'écarte et me laisse entrer.

- Je vais partir.

- Tu n'as donc pas changé d'avis.

- Non, désolée.

Je laisse un blanc et reprends

- Je voudrais dire au revoir à Hugo

Je vois sa petite tête dépasser de la chambre. Il a un regard triste mais vient vers moi. Je me mets à sa hauteur et lui dis :

- Je vais partir mais je voulais te dire au revoir. J'ai été ravie de te connaître et je saurai toujours où te trouver.

Il fait une mine boudeuse mais se reprend. Je vois bien qu'il fait un effort pour être fort.

- Tu reviendras tu promets ?

Une promesse comme celle-là de nos jours est difficile à tenir, alors je la contourne.

- Je te promets de faire mon maximum.

Je l'embrasse et serre toute la famille dans mes bras.

Quand je ressors, je vois Salem qui fume une clope devant sa maison. Je me dirige vers lui.

- Alors c'est le départ ?
- Oui. Ça m'a fait plaisir de te connaître.
- Ça m'a fait plaisir de te mettre des raclées ! ironise-t-il
- Dans tes rêves ! Je t'ai surtout laissé gagner !  
On se sourit
- Prends soin d'eux et protège-les s'il te plaît.
- Je ferai de mon mieux.

Je le prends dans mes bras et repars vers la maison que j'ai occupée ce dernier mois. Je récupère ma moto, l'enfourche une fois que j'y ai installé mon sac et après un dernier regard vers Salem, on m'ouvre les portes et je les franchis sans regret.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 19

A la seconde où je franchis les murs du village, la sensation grisante de liberté me saisit à nouveau. Ce décor infini me donne le vertige et l'envie de foncer droit devant. Je n'ai absolument pas réfléchi à la direction à prendre et je décide de rouler au hasard des routes. J'ai besoin d'un peu d'imprévu pour sortir de la routine dans laquelle je suis depuis un mois. Ce village était accueillant et rassurant mais c'est comme si mon âme se sentait prisonnière de ces murs. J'ai envie d'espace, pire, j'en ai besoin. Les kilomètres défilent, je traverse des villages et des hameaux, je passe parfois par des chemins de terre. Je me suis arrêtée une bonne heure entre deux champs, juste pour regarder le vent agiter les hautes herbes et sentir l'odeur de la campagne. En milieu d'après-midi, un voyant sonore sur ma moto me rappelle à l'ordre. Je n'ai presque plus d'essence. A force de rêvasser j'en perds de vue la réalité. Je continue ma route en me mettant à la recherche d'une pompe pour faire le plein. Quand j'arrive au premier village, je ne vois aucune station, alors je continue un peu. Je verrai bien au suivant. Après quelques minutes, un panneau me signale une nouvelle agglomération. Maintenant je n'ai plus le choix, je dois trouver une station. Et je dois aussi me trouver un abri pour la nuit qui s'annonce.

C'est un petit village comme il en existe des milliers en France. Je commence par faire un tour en évitant le centre-ville, mais je ne vois nulle part un endroit pour faire le plein. Pas le choix, je dois entrer. Le soleil brille encore mais dans un souci de discrétion je préfère laisser ma moto aux portes du village sur le parking d'un restaurant. Je la camoufle un peu, puis pars en expédition. La ville est déserte. Aucun bruit ne brise le silence étouffant des lieux. J'arpente les rues en regardant les vitrines vandalisées des commerçants. Tout ce qui le pouvait a été pillé. Certains commerces sont restés intacts, comme le fleuriste avec sa devanture de fleurs fanées ou encore ce magasin de réparation informatique, dont les ordinateurs rappellent un passé révolu. Dans une allée perpendiculaire à la rue principale, j'aperçois un Intermarché et enfin une station essence. Je vais vérifier s'il y a encore un peu de pétrole et la pompe crache son liquide dès

mon premier essai. Je suis ravie. Je repars au restaurant à l'entrée de la ville et sans la démarrer, j'amène mon engin à la station. Même si la ville est calme, je reste sur mes gardes, car le bruit du moteur pourrait ameuter tous les dégénérés qui se tapissent dans l'ombre des immeubles.

Après avoir fait le plein, plutôt que de me diriger vers l'Intermarché, je décide de faire un tour dans la boutique de la station. Les rayons sont presque vides, mais je trouve tout de même un peu d'eau et de quoi à grignoter pour la soirée. Quand je ressors, je scrute les environs. Le ciel commence à s'obscurcir et il est plus que temps de me trouver un abri. Je cherche des yeux un endroit qui me semble adapté pour la nuit et vois un bâtiment vers la sortie de la ville. Je continue de pousser ma bécane et arrive devant celui-ci. Une clinique vétérinaire. Ça fera l'affaire. Je crochète la serrure, fais entrer la moto et referme derrière moi en poussant une étagère. L'odeur à l'intérieur me donne des relents. Ça sent un peu le désinfectant, mais surtout ça sent la mort. Je fais le tour du propriétaire pour m'assurer que je suis bien seule et que les accès sont fermés. En ouvrant une porte, une odeur pestilentielle me submerge et j'ai un mouvement de recul. Je regarde la salle et c'est là où je les vois. Des cages, avec à l'intérieur des corps d'animaux en décomposition. Des chiens avec des bandages sur leur corps, des chats avec des perfusions encore branchées. Merde ! Lors de l'effondrement, le veto et les proprios ne sont jamais venus les chercher et ils ont dû crever de faim comme ça. Je referme précipitamment au bord du malaise et repars en courant dans la salle d'attente. L'air est un peu plus respirable ici. Ouvrir les fenêtres pour aérer serait trop dangereux et la nuit est tombée, je suis donc coincée ici. Je ferme toutes les portes menant à la salle pour contenir la puanteur et tente d'en faire abstraction.

Je m'assieds à même le sol au milieu de la salle et décide qu'il est temps d'étudier un peu la carte pour me repérer. Je refais mon itinéraire de la journée, et je me rends compte que j'ai fait beaucoup de trajet mais peu de distance. On peut même dire que j'ai tourné en rond. Dans mon euphorie, j'ai fait n'importe quoi. Je trouve rapidement le village dans lequel je suis. Je suis au nord de Châlons-en-Champagne. Salem s'était arrêté un moment là-bas. Je ne sais pas ce qu'il s'y est exactement passé, mais il n'en n'était pas fier. Quand il m'en avait parlé, il avait eu l'air d'avoir peur de lui-même. Le problème, c'est que si je veux rejoindre le sud, la route passe par

Châlons. Il y a une nationale qui permet de contourner le centre-ville mais elle passe vraiment juste à côté. L'autre option est de passer à l'ouest par l'autoroute, mais elle risque d'être très embouteillée. Et mon expérience m'a appris qu'il vaut mieux une voie dégagée et dangereuse qu'un bouchon sur une route qui sera certainement aussi dangereuse.

Quand je lève enfin le nez de la carte, il fait nuit noire et ma lampe de poche projette des ombres inquiétantes sur le mur. Il vaut mieux que je me fasse discrète, même si je me sens en sécurité. Un excès de confiance peut vite être fatal, pour preuve, Quentin et sa famille qui se croyaient en parfaite sécurité avec leurs volets clos. Quelle connerie quand j'y repense ! Ils auraient dû construire ce mur bien avant mon arrivée. A quoi pensaient-ils ? Aussitôt, je repense à mon discours à Mickaël sur le fait que les personnes saines ne sont pas toutes dangereuses. J'étais comme Quentin il n'y a pas si longtemps, naïve et ayant foi dans la nature humaine, à croire que les gens étaient restés civilisés. J'ai été bien bête. Dehors, j'entends la ville qui s'éveille. Ses habitants de l'ombre sortent de leurs cachettes et leurs cris remplissent l'espace. Certains passent à proximité de la clinique mais s'éloignent aussitôt. Ils errent à la recherche de nourriture ou de je ne sais quoi. Parfois, j'entends des affrontements puis à nouveau un calme relatif. Je m'allonge sur le sol avec mon sac de couchage et essaie de trouver le sommeil.

Le lendemain matin, la ville est redevenue silencieuse. Quand le soleil est haut dans le ciel, je plie mon campement et dégage les étagères qui bloquaient la porte. Quitter la clinique et sentir l'air frais me caresser le visage me fait du bien après cette nuit passée dans ces effluves de mort. Je me délecte quelques minutes de cette sensation de fraîcheur avant de m'activer. Alors que je sors tout mon équipement du bâtiment, j'aperçois un chien sale et famélique. Il erre dans les rues tel un fantôme. Son air triste me fend le cœur mais au moins je me dis qu'il a eu la chance de survivre, contrairement à ses congénères emprisonnés dans leur cage.

Quand il me voit, il s'arrête et me regarde attentivement comme pour me jauger. Je ne sais pas s'il va se jeter sur moi pour me faire la fête ou pour me bouffer, ou alors juste détalier. Il finit par se décider et se rapproche doucement, la queue entre les jambes. Quand je tends ma main vers lui, son

attitude change en un éclair. Il devient menaçant, me montre les dents. Je retire ma main prestement et d'instinct la place sur le manche d'un de mes poignard, prête à me défendre si nécessaire. Avec une extrême prudence mêlée de crainte, sa truffe se rapproche de mes chaussures. Il ne recule toujours pas, alors très lentement, j'approche ma main et tente une caresse. Il lève doucement la tête avec un regard triste et rempli de douleur.

Aussi sec, je retourne dans la clinique, j'attrape le premier paquet de croquette que je trouve et l'éventre dans la rue a même le sol. Le chien se jette dessus et avale tout ce qui lui passe sous le nez. Je le regarde d'un air attendri. J'ai toujours aimé les chiens mais ma mère n'a jamais voulu en prendre un. Et maintenant ce n'est clairement plus le moment. J'attrape le guidon de ma moto et la pousse vers la sortie de la ville. Il relève la tête et m'emboîte le pas. Non, il ne peut pas me suivre. Je fais comment moi pour me trimbaler un chien.

- Va-t'en, lui fis-je avec de grands signes de la main. File !

Il remue la queue. Pas sûre d'avoir été très convaincante...

- Allez va finir les croquettes et file, grondé-je agacée.

Re-remuage de queue. Je reprends ma position et m'éloigne. Quand je me retourne Médor est toujours derrière moi. Je soupire. Je me baisse à sa hauteur et le regarde dans les yeux

- Tu veux quoi ?

Il approche sa truffe de mon nez en faisant de petits bruits plaintifs. Je suis foutue, il m'a eue avec son regard triste. Regarder un chien dans les yeux n'est jamais une bonne idée. Je lui gratte un peu la tête, et grimace de dégoût.

- C'est toi qui pue comme ça ?

J'approche mon nez de la bête et renifle par à coup.

- Oh putain, oui c'est toi ! Hors de question que tu me suives avec cette odeur !

Je repars à la clinique avec Médor sur les talons. En passant dans la salle d'attente, j'embarque un shampoing pour chien et pars à la recherche d'un point d'eau. Évidemment les robinets à l'intérieur des salles de consultation sont désespérément vides. Ils sont tous reliés au réseau d'eau de la ville qui est hors service depuis longtemps. Je tente ma chance à l'extérieur et tombe sur un tuyau d'arrosage branché au mur. Sans grand

espoir j'ouvre quand même l'arrivée d'eau. Je jubile, un filet d'une eau relativement claire s'en échappe. Aucune idée de sa provenance, mais je ne me pose pas trop de question.

- Ce coup-ci tu vas y passer, dis-je à Médor avec un sourire.

Il est assis à côté de moi et me regarde l'air penaud, comme s'il comprenait chaque mot que je prononce. Je l'arrose copieusement. L'eau doit sacrement le rafraîchir et lui faire du bien car il se régale. Il se secoue dans tous les sens et je me retrouve presque aussi trempée que lui. Quitte à être mouillée, autant me laver aussi. Je me déshabille sans pudeur et me douche franchement.

L'étape du shampoing s'avère plus compliquée. Il remue dans tous les sens et essaie régulièrement de s'échapper. Je l'agrippe, le retiens en jurant et continue à frotter. En le récurant dans tous les coins, je m'aperçois que Médor est en fait une fille. Il va falloir lui trouver un autre nom. Je réfléchis à un nom court et une idée me vient : Luna. Luna, ça lui va comme un gant. Je nous rince puis Luna part s'ébrouer et se frotter dans l'herbe. Je me rhabille, vivifiée par cette douche improvisée, pars mettre deux paquets de croquettes dans mes sacs et reprends la route, Luna sur mes talons.

Quand on arrive à la sortie de la ville, la route est dégagée. Je monte sur ma moto et regarde Luna. Un détail technique vient perturber mon départ. Comment est-ce que je vais bien pouvoir la transporter ? La faire courir à côté me semble cruel, elle n'a plus que la peau sur les os. Il faut que je me creuse la tête, il y a forcément une solution. Je la regarde et lui lance :

- T'aurais pas une idée toi ?

D'un bond, elle atterrit sur le châssis devant moi, s'assied et commence à me lécher le visage dans tous les sens. Je me marre et me dis que ça vaut le coup d'essayer. Je la tourne face à la route, son cul calé contre mon ventre, les deux bras sur le guidon servant de barrière latérale. On verra bien si ça fonctionne. Je démarre doucement, elle ne bouge pas. Alors j'accélère et pars en direction du sud.

## Chapitre 20

Cela fait une heure que je suis sur la nationale. Je suis obligée de serpenter entre les voitures et je n'avance pas beaucoup. A ce rythme je ne suis pas prête d'arriver. Luna semble kiffer sa position et ne bouge presque pas. Elle profite du voyage, les oreilles qui volent au vent. A un moment elle a réussi à s'allonger mais s'est vite relevée quand elle a perdu l'équilibre dans un virage. Depuis, elle reste assise à regarder le paysage défiler la langue pendante. J'avoue qu'elle est assez drôle. J'ai enfin pu mettre un nom sur sa race. Je dirais que c'est un épagneul breton, ou du moins elle en a l'allure. Des poils mi-longs et des petites taches sur le corps. Quand je vois enfin Châlons-en-Champagne, je continue ma route comme je l'avais décidé. Je longe la ville sur ma droite. Parfois des colonnes de fumée se dégagent des immeubles, fines et noires. Certainement la fin d'incendies. Les habitations semblent en bon état, à part celles qui ont brûlé évidemment, mais tout paraît désert. Je sais bien que ce n'est pas le cas, et qu'une autre forme de vie a pris possession des lieux, mais de loin, la ville semble si sereine que ça donnerait presque envie d'aller la visiter.

La traversée s'est déroulée sans encombre et les panneaux annonçant un échangeur m'indiquent que je suis au sud de la ville. Au loin je vois des centaines de véhicules arrêtés. Des voitures, des caravanes et des camping-car sont posés dans tous les sens et prennent toutes les voies disponibles. Ça va me prendre des heures pour franchir ce passage. Je regarde à droite puis à gauche cherchant un chemin de contournement, n'importe quoi de praticable pour ma moto, mais à part de hautes herbes et des fossés, rien n'est accessible. Je baisse les bras et me redresse, découragée par l'effort qui m'attend, quand soudain Luna décide de sauter de la moto et fonce dans le champ à ma droite.

- Luna ! dis-je dans un murmure rageur. Reviens ici.

Mais elle n'écoute rien et est déjà de l'autre côté du champ.

- Fais chier !

Et merde, je fais quoi maintenant. Je réfléchis à toute vitesse. Je peux commencer à dégager la voie et quand elle reviendra, on partira. Ou aller la chercher. Ou alors juste dégager la voie et partir, après tout ce n'est qu'un chien et elle n'est avec moi que depuis... quoi... à peine deux heures.

- Ce n'est qu'un chien.

Je me répète cette phrase en boucle pour me convaincre. Mais je sens déjà l'inquiétude qui me ronge.

- D'abord je nous dégage un passage. Ensuite j'aviserai, me dis- je à moi-même.

Je me mets au travail aussitôt, pour ne pas perdre de temps mais aussi pour éviter de penser. L'effort a cet effet sur moi, quand je me fais mal physiquement, mes neurones arrêtent de fonctionner. Je m'emploie donc à pousser les voitures suffisamment loin les unes des autres pour permettre à ma moto de se frayer un passage. Celui-ci n'est pas large, mais je ne veux pas non plus que le changement soit trop visible. Il me faut deux bonnes heures pour achever mon œuvre et je suis épuisée. Je m'assieds pour reprendre mon souffle et étancher ma soif. Je dois bien me rendre à l'évidence, Luna n'est toujours pas revenue. Je scrute l'horizon vers la ville dans un vain espoir de la voir revenir en courant mais le champ est désespérément vide. Je laisse mes yeux divaguer et quand je les relève vers le champ, j'ai pris ma décision. Je vais la chercher. Je ne peux pas la laisser là sans savoir ce qui lui est arrivé. Je sais qu'elle est intelligente et dégourdie, elle m'a bien trouvée et convaincue de la garder juste en me regardant, mais Dieu sait ce que cette ville cache et l'idée qu'elle se fasse dévorer par des dégénérés me révolte.

Je pousse ma moto entre un camping-car et une caravane et la cale comme si elle avait été abandonné là en même temps que les autres véhicules, prends mes armes et pars en direction de la ville. Je traverse le champ au pas de course et tombe sur un fossé de l'autre côté. Je saute et me récupère de l'autre côté comme je peux dans un tas de ronces que je n'avais pas vues. A ce moment-là je bénis mon blouson, par contre j'aurais dû mettre mes gants. Mes mains sont tout égratignées et du sang coule sur mes doigts. J'étouffe un juron, mais je verrai ça plus tard. J'appelle Luna en murmurant. Rien. J'écoute. Pas un bruit. Je continue à avancer et sort d'une zone boisée. Devant moi se dresse un immense centre commercial. Une

zone commerciale serait plus juste. Des dizaines de magasins, un hypermarché, une station-service, des restaurants, le temple de la consommation. Et tout autour de celui-ci, des grillages de protection. Je longe la clôture et vois une pancarte « zone militaire - défense d'entrer ». Certainement un camp de réfugiés, ou du moins, avant ce devait être un camp de réfugiés car à l'intérieur je ne vois pas âme qui vive. Pas d'hommes sur les miradors, pas de bruit, pas de gardes qui font des rondes. Le camp a dû tomber peu de temps après sa création. Je continue mon tour et vois une ouverture dans le grillage. Elle est plutôt petite, en tout cas trop petite pour un homme. Par contre, dessous, la terre est grattée par des griffes. « *Luna* » !. J'agrandis le trou et me glisse à l'intérieur.

Je me rends compte que je prends énormément de risques, mais mon cerveau est obnubilé par ce maudit chien. J'ai besoin de lui. Je me cache derrière les voitures et me déplace sans un bruit. J'arrive derrière la station-service. Sur ma droite un KFC, sur ma gauche le centre auto, et... J'aperçois les pattes de Luna qui dépassent derrière une poubelle. Je reste baissée et fonce sur cette boule de poils, m'attendant à la voir morte et éventrée. Quand je passe derrière la poubelle, je la vois se retourner et me sauter dessus. Elle est vivante. Je pousse un soupir de soulagement alors qu'elle me lèche le visage goulûment. Je la gratte affectueusement.

- Allez viens on s'en va, je murmure.

Mais elle me regarde et ne bouge pas.

- Nom de Dieu bouge-toi !

Elle fait un tour sur elle-même.

- Quoi ? qu'est-ce que tu attends ?

Elle trépigne sur place. Tout d'un coup j'entends une voix

- Éric tu es là-dedans ?

Je me colle contre la poubelle et j'arrête de respirer. Luna se calme aussitôt et elle aussi se tapie dans l'ombre du container.

- C'est bon j'arrive, pas la peine de t'énerver.

- On n'a pas que ça à foutre. Will nous attend.

- Ouais ouais.

Une porte claque et je les entends s'éloigner. Je peux enfin reprendre ma respiration. Des gens ont pris possession des lieux. Mais, après avoir vu ce que j'ai vu depuis le mois dernier, je préfère ne pas m'en approcher et qu'ils ignorent que je suis là.

- Allez Luna, maintenant on s'en va.

Elle part dans l'autre sens. Je la suis accroupie pour l'engueuler quand je la vois s'asseoir devant la porte et me regarder en attendant. « *Qu'est-ce qu'il y a là-dedans pour qu'elle campe devant ?* ». Je jette un regard dans la direction que les hommes ont pris et ils ont disparus. Je m'approche de la porte, l'ouvre et découvre un spectacle qui me glace le sang.

La première chose qui me saisit c'est l'odeur. Je me couvre aussitôt le nez avec mon blouson et étouffe un violent relent. Une odeur de cochon brûlé, de pourriture et d'excréments se mélangent pour former une émanation putride insupportable. Puis je balaie la pièce des yeux. Elle est petite, sans fenêtre et les murs sont jaunis et couverts de crasse. A une époque, cela devait être un bureau ou un espace de stockage. Mais le pire, c'est ce matelas posé au sol, un livre sur le côté, avec un pot et une bassine de l'autre côté de la pièce et une fille dessus enchaînée au mur.

J'ai les yeux écarquillés d'horreur. Je me retrouve en moins de deux secondes huit mois en arrière dans mon sous-sol crasseux, avec Rico et Roméo. Je sors de la pièce et vomis derrière la porte. J'ai le souffle coupé et tous mes membres tremblent. Je me vois dans cette fille, je sais ce qu'elle a subi, je connais ses pensées. Dans un bas instinct je fais un pas vers le grillage pour m'enfuir, puis je pense à elle, à moi, à Mickaël qui m'a sortie de là. Hésitante et encore tremblante je fais un demi-tour et m'approche à nouveau de la porte. Les larmes commencent à couler sur mon visage et j'ai à nouveau la nausée.

Quand je rentre, je pose mes yeux sur la fille. Elle est assise sur le matelas, les genoux contre son torse, la tête enfouie entre ses jambes. Elle n'a même pas relevé les yeux quand je suis rentrée. Je balaie son corps du regard et étouffe un cri. Elle a des brûlures de cigarette sur ses bras, ses jambes, ses fesses. Elle est famélique et n'a plus que les os sur la peau. Comble de l'humiliation, elle est entièrement nue. Ses cheveux longs n'ont plus réellement de couleur, ils sont juste sales et filamenteux. Je m'approche et lui pose la main sur l'épaule. Elle lève doucement la tête et j'ai un violent mouvement de recul. Ils lui ont brûlé les yeux.

Qui peut faire ça à un autre être vivant ? Je pleure et en même temps je suis hors de moi. Je sens la rage monter en moi. Cela aurait pu être moi.

J'essaie de me calmer et d'articuler une phrase :

- Je vais te sortir de là.

Elle n'a pas peur, elle est résignée. J'aurais pu lui dire que j'étais l'ange de la mort, qu'elle n'aurait pas eu plus de réaction. Luna me rejoint et se couche sur ses pieds. Au contact de ses poils, elle sent le chien et baisse une main fragile sur sa tête. Elle commence à la caresser doucement, avec le peu de force qu'il lui reste. Je regarde comment est fixée la chaîne et trouve le cadenas qui la retient. Je l'ouvre sans difficulté et la débarrasse de ses attaches.

- C'est bon, j'ai enlevé la chaîne.

Elle me sourit mais ne se lève pas.

- Il faut partir, ils risquent de revenir. Tu peux marcher ?

Elle me fait non de la tête.

- OK je te porterai, lui dis-je

Elle penche la tête légèrement sur le côté. J'ai beau voir que ces yeux sont brûlés et qu'elle est aveugle, j'ai l'impression qu'elle me scrute et qu'elle regarde au plus profond de mon âme.

- S'il te plaît, il faut que tu m'aides un peu et qu'on s'en aille.

Je me rapproche d'elle et alors que mon visage est tout près du sien, elle m'attrape, place sa bouche à mon oreille et me murmure quelque chose.

Je me recule choquée par ce filet de voix que je viens d'entendre. Je tombe sur mes fesses et mes larmes coulent, j'ai l'impression que je ne pourrai jamais m'arrêter

- Non, non, non... je répète ce mot sans fin tellement je refuse d'y croire.

Elle hoche lentement la tête. Il n'y a aucune expression sur son visage. Ni soulagement, ni haine, ni peur. Juste de l'indifférence. Luna est toujours couchée sur ses pieds et lui lèche consciencieusement les jambes.

- Comment tu t'appelles ?

Elle reste silencieuse un moment puis finalement me dit

- Émilie. Émilie Lagrange

- Je ne t'oublierai pas Émilie.

Je saisis mon couteau et lui plante dans la tempe.

# Chapitre 21

Je sors du bâtiment le regard dans le vide. J'ai le visage couvert de sang. Je ne sais plus où aller ni quoi faire. Je viens de tuer une pauvre fille. Je sais que c'est elle qui me l'a demandé et je l'ai fait car je connais ce sentiment de vouloir juste que tout s'arrête. Mais je reste celle qui l'a tuée. Je vomis encore une fois derrière la poubelle. Mes larmes ne coulent plus. Je me sens vide. Ça aurait pu être moi, ça aurait dû être moi. Au fur et à mesure que je me rejoue mentalement mes mois de captivité, une haine féroce monte en moi. Je me crispe sur mon poignard, pendant que je serre mon autre main le plus fort possible. Mes ongles déchirent ma chair mais je ne le sens même pas. Ils lui ont brûlé les yeux. Elle n'avait aucune chance de s'en sortir. Aucune. Luna m'a suivie et s'est couchée contre moi. C'est elle qui me ramène à la réalité en léchant le sang qui s'échappe de ma main. Elle me regarde en faisant des petits sons plaintifs. C'est ça qu'elle a senti au loin, c'est pour ça qu'elle n'a pas bougé de devant cette porte, c'est la détresse qui l'a attirée ici. Je ne peux pas partir juste comme ça. Je dois décharger cette rage avant qu'elle ne me consume.

Le centre commercial est immense. Je passe par l'arrière et tombe sur un amas de corps brûlés. Je le contourne sans même y jeter un regard et trouve ce que je cherchais. Un accès au toit par une échelle. Je grimpe et laisse Luna en bas. Quand j'arrive en haut, je me retourne et vois qu'elle s'est cachée sous un camion. Ce chien est vraiment intelligent. J'ai l'impression qu'il lit dans mes pensées. Je cours puis rampe jusqu'à l'autre bout du bâtiment, d'où j'ai une vision panoramique de la situation. Rien ne bouge. Je trouve l'endroit le plus confortable possible et attends. Je ne pense plus à rien. Ma tête ainsi que mon cœur sont vides. Au bout d'une heure, j'entends enfin deux voix distinctes. La première est la voix de l'homme qui était devant la porte. La deuxième m'est inconnue.

- Je vais voir la petite chienne
- Ok, amuse-toi bien !

Il repart au centre auto, seul. Parfait. Je me glisse loin du bord du toit et redescend rapidement en silence. Quand j'arrive du côté de la porte du

centre auto, il est déjà là et marque un arrêt en voyant la porte ouverte.

- Fait chier !

Il se précipite vers l'entrée. Je l'observe à distance et, dès qu'il a passé la porte, cours le rejoindre. Il est devant le corps sans vie d'Émilie quand je lui saute sur le dos, agrippe ses cheveux et lui tranche la gorge. Il s'écroule au sol, gisant dans son propre sang. Je fais demi-tour et cette fois-ci, referme la porte.

Je repars tranquillement sur mon toit et reprends mon poste d'observation. J'attends environ une heure avant de voir quelqu'un ressortir.

- Je te dis que ça fait une heure qu'il est parti.

- Et alors, il s'amuse. Qu'est-ce que ça peut bien te foutre.

- Je n'ai pas envie qu'il se casse c'est tout. Tu te rappelles de Salem et du sale coup qu'il nous a fait.

L'évocation du nom de Salem me donne un sursaut. Il était avec eux ? Comment ? Il était si gentil ? « J'ai fui Châlons pour fuir celui que je devenais ». Alors il avait participé à ça ? Je reprends mes esprits quand le gars se dirige vers un coin à l'écart. Je redescends de mon perchoir et le suis en silence. Il s'approche d'un coin d'herbe et ouvre sa braguette. Alors qu'il se concentre sur son affaire, je lui tranche son engin d'un seul coup de couteau. Il se met à hurler et j'étouffe aussitôt son cri avec la main. Il tombe au sol et je l'achève en lui plantant mon poignard dans la gorge.

Je ne sais pas combien il en reste à l'intérieur et la nuit est déjà tombée. Je ne peux pas attendre qu'ils sortent un par un, alors je décide d'entrer et de les épier de l'intérieur. Je trouve une sortie de secours sur le côté et me faufile dedans. J'entends des voix, deux différentes. Deux hommes. Je m'avance dans leur direction, me trouve un bon poste d'observation à proximité et commence à les étudier. Un est assis sur une chaise de camping, de dos, l'autre lui fait face. Celui qui est en face de moi est assez chétif. Clairement pas un problème. Il a les cheveux roux et un visage enfantin. Je me demande rapidement ce qu'il fout avec des gens comme eux, mais décide qu'en fait je m'en fous. Il est avec eux, donc il est contre moi. Et ce soir il va mourir. Le deuxième se tourne pour attraper une glacière posée derrière lui. Et c'est là que je le reconnais : Roméo ! J'ai les yeux écarquillés, j'ai du mal à me contenir pour ne pas lui sauter directement dessus. Je suffoque, j'étouffe. J'ai des sueurs froides. Voilà

pourquoi cette pièce ressemblait tellement à la mienne. Ce taré a reproduit ma cave dans tous ses détails sordides. C'était le plus sadique des deux. Et il a fait à cette pauvre fille tout ce qu'il aurait aimé me faire. Mon visage est fermé. J'ai mal en dedans, mais mes yeux sont secs. Je veux le tuer. Je veux qu'il souffre. Je veux voir la peur dans ses yeux.

- Et merde, elle est vide. Vas me chercher une bière et des chips.

Le roux se lève comme un bon petit chien et se dirige vers le super. J'y rentre par une autre caisse de manière à rester invisible. Quand il s'arrête devant le rayon des bières, il ne me voit même pas approcher. Je me déplace sans un bruit, comme Micka me l'a appris, lui plaque la main sur la bouche et enfonce mon poignard sous son menton. Ma lame ressort au niveau de son nez et son corps devient flasque. Je le pose délicatement au sol, non par considération pour lui, mais pour ne pas faire le moindre bruit. Je ressors par là où je suis entrée.

Il ne reste plus que Roméo, mais lui je ne lui réserve pas une mort aussi rapide. Je vais prendre mon temps et je vais éprouver beaucoup de plaisir. Je passe devant une lance à incendie, la vitre est cassée et la hache a disparu. Je regarde aux alentours et l'aperçois au sol contre une sortie de secours. Je la saisis et pars en direction de leur campement.

- Putain qu'est-ce que tu fous. Magne-toi j'ai soif.

Il déplace son bras pour saisir une bouteille d'eau sur sa droite quand j'abats la hache sur son poignet.

Dans un hurlement d'effroi, sa main se sépare de son bras. Son cri résonne dans les couloirs mais je m'en fous. Ses yeux sont exorbités et il se tourne vers moi. Je le vois dans son regard : il m'a reconnue. Alors un sourire sadique se dessine sur mon visage. Il est tombé de sa chaise et essaie de se relever. Il pose sa main encore valide sur le sol et j'abats à nouveau ma hache. Nouveau hurlement de douleur. Et de deux. Je ne ressens rien. En fait si, je ressens une forme de satisfaction et d'indifférence, qui en temps normal, me ferait froid dans le dos. Mais à cet instant, dans ce centre commercial, je trouve ça juste... normal. Je le regarde se tortiller sur le sol en penchant légèrement la tête.

- S'il te plaît, non, je t'en supplie.

Tiens, il m'implore maintenant, c'est nouveau. Je lui souris, un sourire vicieux, un sourire de folle. Peut-être que j'ai sombré dans la folie après tout. On ne pourrait pas m'en vouloir, avec toute cette merde, mais je garde les idées claires, alors je me dis que non, je ne suis pas folle, je suis juste différente. Et je m'en fiche. Il se relève et pars en trotinant vers la sortie. Je ne me presse pas pour le suivre. Il se vide de son sang et suivre sa trace est tellement simple que ce n'est même pas amusant. J'entends qu'il passe la porte, quand des aboiements agressifs se font entendre. Luna l'a accueilli.

Quand je sors, je la vois devant lui en position d'attaque, les babines retroussées et les crocs bien visibles. Elle grogne, aboie, le menace de ses dents pointues, tellement qu'il n'ose pas bouger. Jusqu'à ce que j'arrive. En me voyant il part sur le côté.

- Bon chien Luna, lui dis-je en lui grattant la tête.

Roméo a de plus en plus de mal à marcher droit et tombe sur son pote en train de pisser. Ou plus exactement sur sa queue séparée de son corps d'un bon mètre. Et le voilà qui hurle encore. Il commence à me casser les oreilles à force. Je m'approche de lui et lui balance la poignée de la hache dans la gueule. Il s'écroule, inconscient.

Alors que je regarde le corps de Roméo inerte sur le sol, Luna me rejoint et s'assied. Je la gratte machinalement en me demandant ce que je vais bien pouvoir faire de lui. Puis une idée me vient, mon esprit sadique a trouvé le juste châtiment pour venger Émilie. J'attache ses pieds autour de l'arbre avec un fil électrique qui traîne, de toute façon il n'a plus de mains donc il ne pourra pas défaire ses liens, et je retourne dans le centre. Je prends quelques palettes, des cartons vides et trouve des allumettes dans le super. Quand je pose tout mon attirail à côté de lui, il est réveillé et me regarde avec des yeux remplis de douleur.

- Ça va, pas trop mal ?

- Salope. J'aurais dû te buter dans cette cave.

Je souris

- Hé oui, tu aurais dû.

Je commence à démonter les palettes et dispose des bouts de bois un peu partout autour de l'arbre. Il commence à comprendre

- Tu fais quoi là ? Mais tu es folle.

Il se tortille dans tous les sens pour écarter les lattes. Ça me gonfle un peu mais d'un côté cela m'amuse aussi. Un rat cherchera toujours à survivre. Je prends la hache et lui redonne un grand coup dans la face. Je lui ai certainement pété le nez, mais ce n'est pas bien grave, bientôt ce sera le dernier de ses soucis. Il s'écroule au sol. Je le relève avec peine, il est assez corpulent, et l'attache par le torse debout contre l'arbre. Quand il revient à lui, les palettes sont toutes à ses pieds, ainsi que les cartons déchirés. Il regarde la scène et se rend enfin compte de ma présence, assise en face de lui, le paquet d'allumettes à la main.

- Ha enfin, je commençais à me demander si je n'avais pas tapé trop fort.

- Attends, tu veux quoi ? Je te donne tout ce que l'on a si tu me laisses vivre.

Je rigole.

- Je me fiche de ton centre commercial pourri. Je n'ai besoin de personne pour trouver de quoi survivre. Par contre te griller comme un poulet me fera une distraction. Tu sais sans cinéma ni shopping, la vie est tellement ennuyeuse...

Je le vois bouger le nez, ou du moins essayer.

- C'est quoi cette odeur ?

- Oh un peu d'essence, juste pour être sûre que le feu ne fasse pas un pschitt.

Et à ce moment-là, je la vois enfin, la terreur dans ses yeux. Une peur qui me réchauffe les entrailles. Je le fixe un petit moment et quand je me sens enfin repue de sa terreur, je grille une allumette. Au moment où je la lance sur le bûcher, il s'enflamme d'un coup dans un hurlement de désespoir.

## Chapitre 22

Je suis restée toute la nuit devant mon feu de joie improvisé. Je n'ai rien ressenti pendant que les flammes léchaient son corps et qu'il hurlait de tout son saoul. Je ne ressens toujours rien d'ailleurs. J'ai l'impression d'être morte en même temps qu'Émilie. Luna est couchée à mes côtés et dors profondément. Le soleil s'est levé sur cette nouvelle journée sans que je m'en rende vraiment compte. Je suis épuisée mais je n'ai pas envie de dormir. En fait je n'ai envie de rien. Alors comme un automate je me relève et vais dans le centre commercial. Luna se réveille et me suis. Les allées ont été bien vidées. Il ne reste pas grand-chose d'intéressant mais je grignote quelque chose sans faim car je sais que j'en ai besoin.

Tout mon équipement étant resté sur la route, je ne m'attarde pas ici. Je fais le trajet inverse et décide de mettre le plus de distance possible entre moi et ce lieu maudit. Je roule, toujours sur la même route, et le plus vite possible. Je sens Luna qui dérape parfois alors je ralentis pour lui laisser le temps de retrouver son équilibre, puis accélère de nouveau. Quand j'arrive à un gros embranchement, je ne sors même pas ma carte et décide de prendre la départementale, qui a le mérite de continuer tout droit.

Les villages défilent, et je ne prends même plus la peine de me faire discrète, je les traverse d'une traite. Quand je tourne la tête sur ma droite je vois une immense étendue d'eau. Je ralentis et m'arrête. Je contemple ce spectacle sans pouvoir décrocher les yeux. Je ne me sens pas apaisée, juste hypnotisée. Cette eau m'attire, je ne saurais dire pourquoi. Et je commence à être fatiguée. J'ai tenu toute la nuit sur les nerfs, et le fait d'avoir roulé pendant deux heures a vidé le peu de force qu'il me restait. Je prends la première intersection et roule vers cette mer intérieure.

J'arrive rapidement à une zone boisée. Il y a des arbres partout et des pistes cyclables qui se croisent. Je ne réfléchis pas, mon cerveau n'en est pas encore capable, j'avance, c'est tout. Quand la piste se termine en cul de sac face au lac, je me retrouve face à une plage et à l'étendue d'eau. Ce lac est

immense et s'étend à perte de vue. L'eau va des teintes de bleus profond au turquoise à certains endroits. C'est magnifique. Il y a des oiseaux par centaine, la plupart me sont inconnus mais je n'arrive pas à décoller les yeux de ce spectacle. Luna a déjà sauté dans l'eau en essayant d'en attraper mais revient bredouille.

- Ils sont plus rapides que toi, lui dis-je alors qu'elle s'ébroue juste à côté de moi.

Je reste là à contempler ce paysage sans bouger pendant de longues minutes qui deviennent des heures.

Quand je refais surface, je me sens à bout de force. Je repense au chemin que j'ai emprunté au milieu des pins, et revois un chemin qui allait vers le cœur du forêt. Je remonte sur mon engin, et cette fois ci laisse Luna courir à côté de moi pour qu'elle se dégourdisse un peu les pattes. Au bout du chemin, je trouve une grande maison isolée. Je me gare devant et tente ma chance. Les volets et la porte sont clos, pas un bruit ne s'échappe de la bâtisse. Je déverrouille la serrure et tombe sur un lieu charmant si on fait abstraction des toiles d'araignée, de la poussière et de l'odeur de renfermé, mais c'est parfait pour moi.

Je fais un rapide tour pour m'assurer de ne pas avoir de surprise. Le rez-de-chaussée est composé d'une cuisine, d'un immense salon avec cheminée et d'une petite pièce qui sert de buanderie. L'ensemble est décoré de façon désuète mais tant qu'il y a un sofa et une cheminée cela me convient. Dans un coin il y a des toilettes, inutilisables sans eau courante. Je pars à l'étage et je trouve trois chambres en bon état et toutes meublées. Une donne sur le lac, les deux autres sur la forêt. L'étage a été un peu plus rénové, notamment au niveau des papiers peints et des volets. Le problème avec les volets roulants c'est que sans courant ça marche moins bien... J'appuie quand même sur les boutons par réflexe et ils se lèvent ! Je ne comprends pas, je cours à l'interrupteur de la chambre mais rien ne fonctionne. J'ouvre les fenêtres et étudie le mécanisme. Une petite cellule photovoltaïque est visible au niveau du caisson. Des volets roulants électriques solaires. Je ne savais même pas que ça existait. Je suis émerveillée. Je vais donc dans toutes les chambres, ouvre le volet et les fenêtres pour faire entrer l'air. La salle de bain sent le moisit et l'eau croupie, je referme donc la porte. Je verrai plus tard.

Je m'apprête à redescendre quand je vois Luna installée, étalée de tout son long sur un lit. Je souris inconsciemment et la rejoins. Je m'installe, me colle contre son frêle corps et m'endors. Quand je me réveille il fait nuit noire et la température est bien descendue. L'endroit est d'un tel silence que ça en est étrange. Il semble qu'il n'y ait aucun dégénéré dans les environs. Je redescends et pour la première fois depuis très longtemps sors au milieu de la nuit de mon refuge pour profiter des étoiles. Je reste sur mes gardes mais pas un mouvement n'est perceptible. J'admire la lune qui est pleine et qui se reflète sur le lac. Je ne peux pas dire que je me sens en paix, mais je suis subjuguée par la beauté de la scène. Je récupère ma moto et la range dans l'entrée. Je grignote un bout en regardant Luna se chercher un coin pour pisser. Quand elle a fini son affaire, on rentre et je verrouille la maison pour la nuit. A l'étage, je ferme les volets, appelle Luna qui ne se fait pas prier pour me rejoindre dans le lit et me recouche pour finir ma nuit.

Le matin, le ciel est gris et menaçant, le temps a changé et la pluie s'annonce. En donnant à manger à Luna, je me rends compte que je me traîne. Je reste très choquée de ce que j'ai vu au centre commercial. Je me suis enfermée dans un mutisme sans fin. Les gens me dégoûtent. Je ne vois plus de différence entre les dégénérés et les autres, sauf que les dégénérés ne sont pas conscients de leurs actes. Cette épidémie a révélé ce que le monde avait de pire. Je ne peux m'empêcher de penser que cette noirceur a toujours été là, cachée dans les entrailles de l'humanité. Au lieu de pousser les gens à s'entraider, cela les a séparés. Quand les dégénérés se regroupent en meute pour survivre, l'humanité se déchire. Ce constat est accablant et m'amène à me poser une question : est ce que je veux réellement aller vers le sud et trouver d'autres groupes ou rester seule, à l'écart du monde et de sa folie ? Je me sens déjà à moitié folle depuis la nuit dernière. Je peux encore sentir l'odeur de ce bureau comme si j'y étais et mes vêtements retiennent l'odeur de brûlé du corps de Roméo. En partant, j'ai tout laissé en l'état, les corps vont pourrir sur place, sans sépulture, sans signe distinctif. Bientôt plus personne ne se rappellera d'eux. Mais moi je me souviendrai d'Émilie.

Alors que je prends un bain, avec Luna qui m'a suivi, évidemment, la pluie commence à tomber. Les gouttes viennent perturber la surface plane du lac, mais je m'en fiche. Je suis bien ainsi immergée. Je pourrais rester là des heures mais le tonnerre s'invite à la fête. Il est temps de rentrer, se faire

électrocuter serait une bien triste fin après tous ces efforts pour survivre. Je rentre et me sèche à l'intérieur. Après un repas frugal, je m'assieds sur le canapé, mais au bout de cinq minutes je m'ennuie déjà. C'est drôle comme avant je ne m'ennuyais jamais. Avec Micka non plus d'ailleurs. Enfin, sauf au début, mais ensuite on avait vraiment un emploi du temps bien calé. Repas, entraînement, papotage, ravitaillement. Ici dans cette maison vide, il n'y a rien à faire, personne à qui parler. Je me demande même si j'en suis encore capable. Dormir, c'est hors de question. Je n'arrête pas de faire des cauchemars. Je revois Émilie qui m'appelle à l'aide, et quand je l'atteins, toujours la même vision. C'est moi sur ce matelas, sale et aveugle. Alors je préfère autant rester éveillée.

Je fais le tour de la maison et trouve les stères de bois stockées pour un hypothétique hiver dont les propriétaires n'ont jamais pu profiter. Je charge quelques bûches et allume un feu, pour me réchauffer mais aussi et surtout pour créer une présence. Les bûches crépitent dans l'ancre et le feu prend facilement. Il est temps de réfléchir à la situation. Rester ici ou partir au sud. Je tergiverse mais j'aime bien cet endroit à l'écart de tout. Très rapidement il y a plus d'arguments pour rester que pour partir. J'ai besoin d'un break, de me retrouver. Ça ne fait même pas deux mois que je suis partie du gymnase et pourtant, si on me demandait je répondrais certainement plus. Je me rends compte que j'ai changé, et pas en bien. Je suis devenue sauvage, et aujourd'hui plus qu'avant la présence des autres m'indisposent.

- Ça te dirait de rester là un peu ?

Le ton de ma voix me surprend. Elle est posée et un peu enrouée. Luna remue la queue et saute sur le canapé pour s'installer en boule

- Très bien alors c'est décidé on s'installe.

## Chapitre 23

- Luna ?

Je crie dans toutes les directions et le vent porte ma voix au loin, mais elle ne revient pas. Je m'installe accroupie dans l'herbe pour l'attendre. Je sais qu'elle va revenir, elle revient toujours !

Cela fait quatre mois que je me suis installée dans cette maison au bord du lac et je dois dire que maintenant je m'y sens chez moi. Le temps n'a pas la même valeur ici. L'endroit est toujours aussi paisible et l'été a été magnifique. Les dégénérés ne se sont jamais aventurés dans la forêt, certainement trop excentrée de leur lieu d'habitat et la maison est tellement isolée que je n'ai eu aucune visite inopinée. Je me suis habituée à cette solitude. Elle m'a été salutaire.

Ce qui s'est passé à Châlons reste gravé dans ma mémoire. Les semaines qui ont suivi mon arrivée ont été particulièrement sombres. Je n'arrivais plus à penser à autre chose, je me réveillais en hurlant toutes les nuits. Je me faisais l'impression d'une bête sauvage, je sursautais à chaque bruissement de feuille, à chaque son étranger que je n'arrivais pas à identifier. Un jour, pour me calmer, je suis partie nager jusqu'à épuisement. Si Luna n'était pas venu me chercher, je me serais certainement noyée. C'est elle qui m'a ramenée jusqu'à la rive. Cette chienne est devenue mon binôme, ma seule amie.

Alors que je venais de rejoindre la rive et que je reprenais mon souffle, la lune était haute. Son croissant illuminait le lac et lui donnait des reflets argentés. Luna était venue contre moi et avait commencé à me lécher les bras, les jambes et le visage pour me nettoyer. Ensuite elle avait posé son museau sur mon épaule et avait attendu. J'avais senti pour la première fois depuis longtemps une chaleur dans mon cœur et une certaine paix dans mon âme. On était restée comme ça un long moment et on était rentrée.

Le lendemain, j'avais commencé à remettre la maison en état, en réparant dans la mesure de mes capacités ce qui était cassé, nettoyant et astiquant dans tous les coins. En un mois, la vieille ferme était devenue une villa accueillante. Le lac à proximité me permettait de pêcher du poisson frais, grâce à l'équipement que j'avais trouvé dans un magasin de pêche dans un village environnant. J'amenais aussi Luna chasser. C'était une chasseuse née, un trait de caractère de sa race et elle me ramenait souvent du gibier. Sa première prise avait été une vraie surprise. Je n'ai jamais eu de chien, alors j'avoue que je n'avais même pas eu l'idée de l'utiliser pour ça. Mais un jour, elle est partie dans la forêt, et je ne l'avais pas revue de toute l'après-midi. Quand elle était revenue en début de soirée, elle avait un lapin dans la gueule et l'avait déposé à mes pieds. J'avais été sidérée. Depuis je l'amenais régulièrement chasser, comme aujourd'hui.

Je vois les herbes bouger et Luna saute d'un bond élégant, un faisan dans la gueule.

- Ouah, du gibier ! Belle prise mon chien.

Je la félicite en imaginant le festin que l'on va se faire. Elle remue la queue et dépose la bête à mes pieds. Je récupère sa proie et retourne vers la maison. Je me mets à l'ouvrage aussitôt, plumant et vidant le volatile. Ensuite, je l'embroche sur une pique de fer et la mets sur les braises du feu que j'avais déjà allumé en prévision. Parfois elle revient bredouille, alors on se contente de quelques légumes grillés, mais aujourd'hui on va se remplir la panse. Tout en partageant le repas, j'admire les couleurs de l'automne qui se reflètent sur la surface du lac. Déjà le mois de septembre et l'hiver s'annonce. En quatre mois, les choses ont évolué, autant dans la maison que dans ma tête. Je suis satisfaite de ce que j'ai ici. La maison est confortable, le lac me fournit en poisson et la forêt en gibier. Un petit potager sur l'arrière de la maison me permet de cultiver quelques légumes, et les villages avoisinant me fournissent en équipement et autres denrées. Je ne vois pas ce que je peux demander de plus. Il n'y a personne d'autre que moi et la conversation de Luna me suffit, surtout qu'elle n'est pas très contrariante. Elle aussi a l'air de s'être faite à notre vie. Elle dort toujours avec moi, bon elle ronfle un peu, mais je pense que moi aussi alors... La vie est enfin tranquille.

Le lendemain matin, quand je me réveille, une violente pluie bat contre les volets. Le bruit percutant des gouttes contre l'aluminium résonne dans toute la maison. J'ouvre les volets et regarde le spectacle depuis le salon. Le vent fouette les arbres et la surface du lac est agitée de petites vagues. La barque, que j'ai trouvée près d'un ponton aux alentours, est à l'ancrage devant la maison et se balance au gré des vagues. Je sais qu'elle tiendra le choc, j'ai déjà connu des tempêtes pires que celle-là depuis que je me suis installée ici. Je me décide à allumer un feu dans la cheminée. L'air se réchauffe rapidement et après un petit déjeuner frugal, je m'installe dans le canapé un livre à la main. A part la pluie, aucun son ne vient perturber ma quiétude et Luna dort paisiblement contre mon flan. D'une main je tourne les pages, et de l'autre je lui gratte le ventre qu'elle m'offre dans une posture improbable.

Alors que l'on est parfaitement installées, elle se redresse d'un coup et fixe la porte en émettant un très léger grognement. Je tourne la tête vivement et regarde la porte puis Luna. Elle ne bouge pas d'un centimètre. Je me lève précipitamment et fonce au premier. J'attrape le fusil de chasse que j'avais trouvé dans la remise et grimpe au grenier. J'ai prévu ce cas de figure. J'ai eu quatre mois pour le prévoir... Je savais que ça arriverait un jour ou l'autre. Le sang tambourine dans mes oreilles et mon adrénaline est montée d'un coup. Je me place face à une meurtrière à laquelle j'ai enlevé la fenêtre. J'épaule mon fusil et observe. Le ciel est sombre et pourtant le soleil est déjà haut dans le ciel. Il y a des ombres partout. Je scrute les environs à la recherche d'un intrus. Luna est restée en bas, je sais que si quelqu'un essaie de rentrer elle donnera l'alerte.

Je scrute chaque arbre, chaque cachette possible, quand je trouve enfin : une femme. Elle est derrière un arbre mais mal dissimulée. Elle a l'air seule et regarde ma maison. Hors de question de la laisser approcher. S'il y a bien une chose que j'ai apprise, c'est de ne se fier à personne. J'ajuste ma ligne de visée. Je suis prête à tirer, sans même essayer de savoir ce qu'elle fait ici. Ça ne m'intéresse pas. J'ai trouvé cet endroit, je l'ai réhabilité, il est à moi. Et je ne suis pas prête à le partager avec qui que ce soit. Je m'apprête à tirer, quand j'entends des griffes dans l'escalier. Luna vient me rejoindre et s'assied entre la fenêtre et moi. Elle me fixe de son

regard doux. Je continue à viser en essayant de l'ignorer quand elle commence à me lécher la joue.

- Luna, stop ! murmure-je.

Mais ça ne l'arrête pas. Je la regarde à mon tour et soupire.

- Putain tu fais chier.

Alors je reprends ma position et vise deux mètres devant les pieds de l'intruse. Je tire.

Elle fait un bond en arrière et se met un peu mieux à couvert de l'arbre. Je l'entends crier.

- Je ne vous veux pas de mal.

Ça c'est ce que tu dis !

- Repars d'où tu viens ! La prochaine ne sera pas un coup de semonce.

- Pitié, je cherche juste un abri pour la nuit.

Nouveau tir. Cette fois j'ai visé l'arbre derrière lequel elle se cache.

- Deuxième coup de semonce.

Alors que la femme n'ose plus bouger de sa planque je vois une ombre sortir de la forêt. Une petite fille. Merde ! Elle crie :

- Ne tuez pas ma maman. S'il vous plaît aidez-nous. J'ai faim.

La femme hurle et se met à courir à découvert dans la direction de sa fille. Elle se jette sur elle et fait barrage de son corps entre sa fille et moi.

- On s'en va, pitié ne tirez pas !

En voilà une bonne idée. Mais ça fait quand même chier. Maintenant quelqu'un sait que j'habite là. Elle n'est peut-être pas seule. Elle pourrait revenir avec du renfort et ils pourraient venir prendre ma maison. Cette perspective ne m'enchant guère. Je refuse d'être sur mes gardes jour et nuit en me demandant quand je vais me faire attaquer. Je dois savoir.

Je redescends en trombe, ouvre la porte d'un coup sec et épaule à nouveau mon fusil.

- Stop !

Luna est sur mes talons, donc je ne crains pas une attaque par derrière. C'est un excellent chien de garde, elle n'a jamais attaqué personne mais a toujours donné l'alerte et montré les crocs pour impressionner. Elle part en courant vers la femme et la fille qui se sont arrêtées net quand je leur en ai intimé l'ordre. Elle les dépasse. Mais elle va où ? Elle s'enfonce un peu dans la forêt et se met à aboyer bruyamment. Il y a quelqu'un là-dedans.

- Sortez de là ou je les abats dans la seconde, crié-je à l'attention de celui ou ceux cachés derrière les arbres.

Personne ne sort

- Très bien.

Je vise le dos de la femme qui tient la petite devant elle quand je vois le cul de Luna émerger d'entre les arbres. Elle continue à aboyer en reculant et fixe quelqu'un. A son tour, un petit garçon sort de la forêt. Il avance très lentement, au même rythme que Luna qui recule. Il a l'air terrifié par la chienne et mets ses mains en l'air. Je peux les voir trembler même de ma position. Luna s'écarte et le garçon court dans la direction de sa mère et se jette dans ses jambes. En les gardant derrière elle, la femme se retourne et me supplie du regard.

- Pitié, il n'y a que nous, je vous le jure. Ne tuez pas mes enfants.

J'observe la petite famille pendant que Luna se rapproche d'eux par l'arrière. Quand elle est assez près et qu'elle commence à renifler les enfants, ils poussent un hurlement et partent direct devant leur mère. La chienne doit être plus menaçante que mon fusil pour leur jeune âge. Je m'approche à mon tour pour les observer de plus près.

Ils sont maigres, très maigres. La femme doit avoir une trentaine d'année, et les enfants entre 7 et 10 ans. Ils sont d'une saleté repoussante et leurs habits sont plus des chiffons qu'autre chose. Ils sont trempés de la tête aux pieds. Comme moi d'ailleurs. La pluie goutte dans mes yeux et me brouille la vision, mais je ne laisse rien paraître. Je leur fais signe de rentrer, en continuant de les braquer.

- Dépêchez-vous !

La petite famille se met en mouvement avec un regard apeuré. La mère tient ses enfants par la main et ne les lâche pas. Luna se met sur le côté, comme pour leur couper toute envie de fuite par le lac. Une fois tout ce petit monde au sec, je referme la porte avec le pied et leur désigne des chaises avec mon fusil. Moi je vais chercher mon pistolet, beaucoup plus maniable dans ce petit espace. Ils regardent l'intérieur comme s'ils étaient dans un château. Leurs yeux expriment de l'émerveillement et de l'incrédulité en même temps. Ils en ont même la bouche ouverte. Je braque maman.

- Debout.

Elle se lève dans la seconde, certainement convaincue par mon air de sauvageonne. Je la fouille minutieusement et lui confisque son sac. Je le fouille aussi. Rien sur elle ni dans le sac. Nom de dieu, comment ont-ils bien pu survivre sans même une arme sur eux ?

- Assieds toi.

Je procède de même pour les deux enfants, qui manquent de se pisser dessus de peur. Je ne suis pas très fière de leur faire une aussi grande frayeur, mais c'est nécessaire pour qu'ils me croient capable de tout.

Je me sens un peu rassurée quand la fouille est finie. Ils n'ont aucune arme sur eux et j'arrive à me détendre un tout petit peu. Je rends son sac à la mère et m'installe en face d'eux, mon pistolet à portée de main.

- Vous faites quoi ici ?

- On cherchait juste un refuge pour s'abriter de l'orage.

- Comment vous êtes arrivée à cette maison ?

- On a vu de la fumée s'échapper de la cheminée depuis la route.

Merde ! Je savais que c'était un risque, mais après quatre mois tranquilles, j'avais baissé ma garde et pris moins de précautions. Quelle conne, je me foutais des baffes. Aussitôt, je pars chercher le seau d'eau que je réserve pour les toilettes et le jette dans le feu. Quand je me rassieds, ils n'ont absolument pas bougé.

- Vous faites partie d'un groupe.

- Non.

- Ne me mens pas putain !

- Je le jure. On est seuls.

- Comment une femme sans arme et deux gosses pourraient survivre seuls dehors !

Je suis hors de moi. Comment peut-elle imaginer que je vais gober ça ? Je la menace de mon flingue. Ce dernier est à cinquante centimètres de son visage. Sa fille commence à pleurer.

- On était avec mon mari. C'est lui qui nous protégeait, mais il est mort il y a trois semaines. Tué par un autre groupe sur la route. Il m'a ordonné de partir et de cacher les enfants. Depuis on erre. Je vous jure sur la tête de mes enfants que c'est la vérité.

Je me tais. Je réfléchis. Et maintenant je fais quoi d'eux. Peut-être que c'est vrai et qu'ils sont seuls. Dans ce cas ils ne sont clairement pas une

menace. Mais si je les fous dehors et qu'ils se joignent à un groupe, alors ils pourraient revenir. Ils pourraient m'attaquer et je perdrai tout.

- Maman j'ai faim.

La petite regarde sa mère plaintive. Elle se tient le ventre.

- Tiens ma puce.

Elle prend son sac et m'interroge du regard. J'acquiesce de la tête. Elle fouille à l'intérieur et en sort une petite boîte de comprimé.

- Tiens prends en un.

Je saisis la gélule au vol.

- C'est quoi cette merde que vous lui donnez.

- Des coupe-faim. C'est la seule chose que j'ai à lui donner pour le moment.

Je la regarde interloquée. Sa gosse a faim et au lieu de lui chercher quelque chose à manger, elle lui donne des gélules miracle.

- C'est n'importe quoi, je m'exclame.

Je me lève et ouvre la porte. D'un sifflement j'envoie Luna dehors. Elle se rue dans la forêt. Je leur fais signe de se lever et de passer devant. Je les amène dans la grange attenante. Il fait froid mais au moins on est à l'abri de la pluie. Tout en gardant mon pistolet à portée de main, j'installe le nécessaire pour un feu de camp. La fumée dégagée monte d'abord vers le toit de la grange puis se dissipe dans toutes les directions. Quand elle atteint finalement l'extérieur, la pluie et le vent se charge de dissiper rapidement la mince couche qu'il reste. Ainsi, nous sommes totalement invisibles. Les braises sont prêtes et Luna réapparaît finalement avec un canard dans la gueule. Les gosses n'en reviennent pas, leur mère non plus d'ailleurs.

Comme d'habitude, elle le dépose à mes pieds et je commence alors ma préparation habituelle, plumage, vidage, cuisson. Quand le volatile est enfin rôti, je coupe une généreuse cuisse et la lance à Luna. Je tends le reste à la petite famille. Ils regardent le volatile avec envie mais ne bouge pas.

- C'est meilleur que des gélules.

Ils se réveillent et maman me prend la pique des mains sans toutefois faire de gestes brusques.

- Merci.

Ils se jettent dessus comme des affamés qu'ils sont. Soudain, la mère lève la tête.

- Et vous.

- Moi j'ai bien mangé hier. Ils en ont plus besoin que moi.

Elle regarde ses enfants avec tout l'amour qu'elle leur porte dans les yeux et se remet à manger.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 24

En moins de dix minutes il ne reste que la carcasse de la bête que je coupe grossièrement et que je lance à Luna. Elle l'a dévorée en quatre coups de mâchoire. Cette chienne est un gouffre sans fin. Elle serait capable de retourner chasser dans la foulée pour faire un deuxième repas.

- Ça faisait combien de temps que vous n'aviez pas fait un vrai repas ?

- Le dernier vrai repas date de quand mon mari était encore là. Depuis on grignote ce que l'on trouve, me dit-elle honteuse.

Visiblement elle n'a jamais appris à se débrouiller seule. Je trouve ça un peu pitoyable. Elle a des gosses à protéger, il faudrait qu'elle se bouge un peu plus le cul.

- Je m'appelle Lucie, ma fille c'est Emma, elle a 8 ans et mon fils Enzo, il en a 11.

Je ne réponds pas. Je ne vois pas l'intérêt étant donné que j'ai déjà décidé de les foutre dehors. Je ne pense pas qu'ils représentent un risque et je ne vais pas m'encombrer d'une femme et de gosses qui ne savent pas se débrouiller.

- Maman, j'ai envie de faire pipi.

C'est Enzo qui a parlé.

- Oui, je vais t'accompagner.

- Parce qu'il n'est pas capable d'y aller seul ?

Je la regarde ahurie. Quand même, à 11 ans, il est capable de se soulager seul.

- C'est dangereux ! me répond-elle agressive.

- Assis !

Je la regarde fermement.

Enzo est à la limite de la grange et je le vois se tortiller.

- Luna va !

Elle se lève d'un bond et le rejoint. Ils sortent ensemble et disparaissent derrière la grange.

- Il doit apprendre à se débrouiller s'il veut survivre. Et toi aussi tu devrais, j'ajoute avec un ton de reproche.

Quand le petit revient avec Luna à ses côtés, la pluie a enfin diminué d'intensité. Le ciel est toujours sombre mais il ne reste qu'une faible averse d'automne. Je les regarde et ils me font vraiment pitié. Par leur manque de notion de survie évidemment, mais aussi par leur allure. Je me dis que je les ai nourris, je peux aussi leur offrir un bain qui ne sera pas du luxe. Je reprends mon pistolet et les laisse dans la grange avec Luna. Je reviens avec un savon de Marseille à la main et leur tend.

- Le lac est une excellente baignoire.

Lucie me regarde, regarde le lac, regarde ses enfants et finalement doit se dire que ce n'est pas une mauvaise idée et que l'occasion ne se représentera peut-être pas de sitôt. Elle saisit mon cadeau, pousse ses gosses et on se dirige tous vers le lac. Hors de question qu'ils restent seuls sur mon terrain.

Tout le monde se déshabille. Ils sont nus comme des vers et se jettent à l'eau. Je vois que ça se frotte dans tous les sens. Les enfants jouent avec Luna, qui évidemment les a rejoints. Celle-là, dès qu'il y a un bain de prévu, elle est toujours la première à l'eau. Elle va encore me déguelasser toute la maison ! Lucie leur crie un peu dessus pour qu'ils arrêtent de se jeter de l'eau et qu'ils continuent de frotter. Quand ils sortent, je leur tends des serviettes et ils s'enroulent dedans. Bien sûr Luna est encore en train de nager après des poissons.

- Luna, viens ici, dis-je dans un soupir.

Elle sort et s'ébroue vigoureusement sous les rires mêlés aux hurlements des gosses.

Toute la famille s'installe dans le salon.

- Je vous interdis de bouger d'ici. Que les choses soit claires, ici c'est chez moi, ce sont mes règles. C'est moi qui décide. Je n'hésiterai pas à vous abattre si je me sens menacée. Et je me sens très vite menacée. C'est clair ?

Lucie fait oui de la tête sans même oser ouvrir la bouche. Je monte à l'étage. Quand j'ai rangé la maison, j'ai trouvé des habits dans les armoires et commodes de la maison. Je fouille partout et dégote des habits d'enfant et de femme. Je choisis un peu au hasard des pantalons, des tee-shirts, des pulls et des chaussettes et leur ramène un assortiment un peu bariolé, je l'avoue.

- Essayez ça.

Lucie regarde la pile et avec un œil averti puis tend des habits à sa fille et à son fils. Tout est dépareillé et trop grand ou trop petit, mais ça fera l'affaire. Le soleil décline déjà. Enfin je crois, avec cette météo pourrie c'est difficile de savoir exactement quelle heure il est.

- Si vous nous laissez rester, on peut vous être utile.
- Non.
- On ne peut pas rester dehors, on ne pourra pas survivre.
- Je sais.
- Alors vous allez nous condamner à mort comme ça !

Elle est en colère. Je peux la comprendre. Pour elle, cet endroit est le paradis. Mais moi j'y gagne quoi à part des ennuis ?

- Ce ne sont que des enfants. Vous n'avez donc aucune conscience ?
- Aucune conscience ? Je vous ai donné un canard entier quand tu voulais donner une gélule à ta fille pour la nourrir. Et je vous ai permis de vous laver. Sans compter que vous êtes encore en vie il me semble.

Mon ton est menaçant et je le sais. Elle me regarde un peu de travers mais n'ajoute rien. Je pense que même si ça lui fait mal, elle me donne raison.

- Est-ce qu'ils peuvent au moins se reposer un peu avant de partir ?

Je réfléchis. Bien sûr il y a des chambres à l'étage avec des lits, mais si je les fais rester ici cette nuit, est-ce qu'ils ne vont pas s'imaginer qu'ils vont pouvoir rester ? Je me demande aussi si ce n'est pas pire pour eux de leur offrir un peu de confort pour une nuit et de le leur enlever le lendemain. D'un certain côté, je trouve ça encore plus cruel que de les mettre directement dehors.

- S'il vous plaît. On partira demain à la première heure et on ne sortira pas de la pièce que vous nous donnerez.

Je soupire. J'en ai un peu marre de l'entendre me dire s'il vous plaît et de me supplier dans toutes les phrases. J'en reviens à ma première interrogation, comment ont-ils pu survivre aussi longtemps ? Et comment peuvent-ils me faire confiance aussi vite ? C'est une énorme faiblesse. Je pourrais très bien décider de les tuer pendant leur sommeil. Elle n'a aucune conscience du danger. La nuit est tombée. Dehors les villages à proximité doivent déjà s'être réveillés et si je les fous dehors maintenant, je suis pratiquement sûre qu'ils ne passeront pas la nuit. Ce n'est pas elle qui me fait pitié, mais les gosses. Ils sont si jeunes. Et ils sont obligés de grandir dans ce monde de merde.

- Une nuit c'est tout.

J'amène les enfants à l'étage dans la chambre la plus éloignée de la mienne. Lucie et Luna nous suivent. Ils entrent dans la chambre et pousse un petit cri de surprise. Deux vrais lits avec des draps. Un deux-places et un autre plus petit. Ils se jettent sur les matelas en riant. Ils se chatouillent et commence à se chamailler pour savoir qui aura le grand. Lucie met rapidement de l'ordre dans le brouhaha ambiant.

- Emma tu prends le grand, Enzo le petit.

- Mais maman, dit Enzo en râlant.

- Il n'y a pas de mais. Moi aussi je dois bien dormir quelque part, et je dormirai avec Emma.

- Non, je ne veux pas dormir avec toi ! En plus tu ronfles !

Ce coup-ci c'est Emma qui râle. Je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire en entendant sa réflexion. Comme je ne veux pas leur paraître sympathique, je l'efface aussitôt de mon visage avant que Lucie n'ait pu le voir.

- Pour ma propre sécurité, je vous enfermerai à l'intérieur et c'est non négociable.

Lucie est tellement soulagée de ne pas passer la nuit dehors qu'elle n'émet aucune objection.

- Allez tout le monde en tee-shirt et au lit !

Alors que je les observe pendant qu'ils se déshabillent, je vois une trace sur la jambe de la petite. Je fronce les sourcils et lui attrape le mollet.

- C'est quoi ça ?

Lucie a l'air affolée.

- C'est rien. Ça a déjà cicatrisé.

- Je te demande comment elle s'est fait ça ?

- Elle s'est griffée en passant sous un grillage.

Je suis devenue un vrai détecteur à mensonge depuis mon enlèvement. Je sais quand on me raconte des salades, et j'ai horreur de ça.

- Ne me mens pas, lui dis-je dans une menace à peine voilée.

Elle est au bord des larmes et tiens sa fille dans ses bras pour la protéger de ma colère.

- Ça date d'il y a un mois. Un dégénéré qu'on n'avait pas vu l'a griffée. C'est tout. Mon mari l'a tué dans la foulée. Mais c'était il y a un mois. Elle

n'a aucun symptôme. Elle n'est pas malade.

- Pas encore du moins, je lui réponds sèchement.

Maintenant elle pleure franchement. Les larmes coulent sur son visage. Je la regarde l'air absent.

- Il est temps qu'ils dorment.

Lucie comprend le message et les met au lit. On sort et je ferme la porte derrière moi.

Assis face à face dans le salon je ne peux m'empêcher de fixer Lucie. Est-ce qu'elle m'a dit la vérité ? Est-ce que c'est vraiment arrivé il y a un mois ? Je dirais qu'elle est sincère, mais ça me semble un peu louche quand même. D'après ce que j'ai lu dans les journaux et surtout d'après ce dont je me souviens, la maladie a une durée d'incubation d'environ quinze jours. Mais je ne peux pas être formelle sur ce point. Peut-être ma mémoire me joue-t-elle des tours, peut être aussi que les scientifiques avaient tort. Après tout, ce n'était que le début de l'épidémie et souvent ils commettent des erreurs face à une maladie inconnue. Et surtout, ils ne savaient pas comment le SyDeC se propageait. Ça pouvait être par le sang, ou pas. Trop d'inconnues dans cette équation. Je ne peux tirer aucune conclusion et il m'est impossible de dire si Emma rejoindra les dégénérés ou restera une petite fille tout à fait normale.

Lucie a compris à quoi je pense.

- Je l'ai beaucoup surveillée au début. En fait je crois que je la surveille encore. J'ai peur qu'elle devienne comme eux, me dit-elle en se frottant les yeux.

- Ça ne sert à rien de se torturer, tu ne peux pas savoir.

- Enzo ne dit rien, mais je sais qu'il est aussi inquiet. Il a toujours été très protecteur avec elle. C'est sa petite sœur. Même quand il meurt de faim, il ne dit rien et lui donne sa part. Il refuse systématiquement les coupe-faim pour les lui laisser.

Elle me gonfle avec ses pilules miracle, c'est n'importe quoi.

- Tu ferais mieux de te concentrer pour leur trouver de la bouffe plutôt que des pharmacies.

- Je sais, mais c'est la seule chose qu'on a trouvé pour la calmer.

Elle me dit ça avec une profonde culpabilité dans la voix. Est-ce que je peux la blâmer ? Eux, ils n'ont pas trouvé une Luna sur leur route. Dieu sait

ce qu'ils ont rencontré sur leur chemin. Après tout, je suis qui pour juger de leur parcours ? Ils sont toujours en vie et c'est déjà bien plus que de nombreuses personnes. Rien que ce constat devrait me rendre un peu indulgente. Alors pourquoi est-ce que je n'arrive pas à être plus sympa avec elle ? Mon manque d'empathie commence à m'effrayer.

On passe la soirée comme ça, assises face à face, chacune avec un livre. Moi car j'ai envie de continuer mon polar et de savoir enfin qui est ce serial killer qui tue ces femmes et les abandonne le long d'une autoroute et elle qui, je pense, profite de cette parenthèse enchantée dans sa longue errance. Quand on va se coucher, je l'enferme avec ses enfants et je pars au lit avec Luna dans un état d'esprit mitigé entre la culpabilité de les mettre dehors et la volonté d'être à nouveau seule dans ma bulle.

J'ai très mal dormi et me lève d'assez mauvaise humeur. Je n'aurais jamais dû les laisser dormir là. Je n'aurais même pas dû les nourrir hier. Maintenant que je leur ai parlé, ma conscience s'est réveillée. Hier, ce n'était que des intrus, des inconnus dont je n'avais rien à foutre. Maintenant ce sont deux enfants et une femme qui seront certainement morts dans moins d'un mois. Ils n'ont aucune chance. Je déverrouille leur porte et sors rapidement pour me laver. Je pousse la barque au large, embarque Luna et pars pêcher. Dans la nuit, je me suis réveillée au moins trois fois. Ça faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Des cauchemars peuplés de gosses me suppliant de ne pas les laisser mourir sont venus me perturber, sans oublier mon préféré, celui où je brûle sur un bûcher. Pour me calmer, j'ai décidé de cacher toutes mes armes, juste au cas où Lucie aurait décidé dans la nuit que cette maison lui appartenait. De toute façon, je sais me défendre à mains nues, alors qu'elle vraisemblablement pas. Je mets donc ma ligne à l'eau et attends que le poisson morde.

Au bout d'une heure, Luna se jette à l'eau et repart en direction de la maison. Quand elle arrive sur la rive, je vois Emma qui sort avec sa mère. Elles regardent un peu partout. Quand elles aperçoivent le chien sortir de l'eau, elles voient aussi ma barque. Elles me font un petit signe de la main, auquel je ne réponds pas. Elles s'enfoncent un peu dans la forêt et reviennent cinq minutes plus tard. Ha ! Le pipi du matin ! Ça me fait penser que je ne leur ai pas montré comment utiliser les toilettes. Je profite d'être

seule au milieu de cette étendue d'eau pour calmer mes nerfs et réfléchir un peu. Depuis hier, tout mon univers a été à nouveau chamboulé et ce remue-ménage m'a stressée. Je n'ai fait que réagir à la situation. Emma demande à manger, on mange. Ils sont sales, je les fais se laver. Ils sont fatigués, je leur donne un lit. A aucun moment je n'ai anticipé. Il est peut-être temps que je pense à la suite.

Je pose mes idées. Deux solutions s'offrent à moi. Je les mets dehors ou bien je les laisse rester. Sur un plan pratique, les deux solutions sont envisageables, il y a de la place dans la maison et trois bouches de plus à nourrir ce n'est pas impossible, bien que plus contraignant. D'un point de vue sécuritaire, il vaut mieux qu'ils restent. Au moins je serai sûre qu'ils ne se joindront pas à un groupe qui serait susceptible de m'attaquer plus tard. Par contre il y a le problème de la griffure d'Emma, mais on pourra aviser si des symptômes se déclarent. De toute manière, on est déjà tous des malades potentiels vu que je ne sais pas comment ça se transmet. Sur un plan personnel, je n'ai pas envie d'avoir de la compagnie. Je suis bien, seule avec Luna. Pas envie de devoir faire la conversation aux repas ni d'avoir à me soucier de la sécurité d'autres personnes. Ce qui nous fait donc, un argument pour, un contre et un neutre. Me voilà bien avancée !

Je reviens à la maison après avoir attrapé cinq poissons. Le lac est particulièrement poissonneux. Sans prédateurs, ils se reproduisent facilement, ce qui fait mon bonheur. Je prépare la braise tandis que la petite famille sort, muni d'un sac à dos. C'est une femme de parole, elle a préparé son départ. Je place une plaque de fer qui me sert de plancha sur le feu et souffle sur la braise pour qu'elle prenne plus vite. Emma louche déjà sur les poissons, je crois même voir un mince filet de salive au coin de ses lèvres. Je me marre intérieurement.

- Vous ne voulez pas manger ?

Emma se tourne aussi sec vers sa mère, l'air suppliant.

- Heu... On peut ?

- Oui vous pouvez.

Alors ils s'installent tous autour du feu à même le sol.

Le poisson grille tranquillement accompagné de trois tomates que j'ai ramassées dans le potager. C'est la fin de la saison mais il en restait encore

quelques-unes sur les pieds. Quand tout est cuit, je dépiaute un poisson pour Luna et entame le mien. Personne ne parle. Le silence est pesant. Je ne sais pas s'ils attendent que je leur fasse la conversation ou s'ils n'osent tout simplement pas me parler. Quand j'ai terminé mon repas, je lève la tête vers eux. Ils ont déjà tout fini. J'avais oublié comment c'était quand on a faim, on engloutit plus qu'on ne mange.

- Notre sac est prêt. On va vous laisser. Merci pour ces deux jours, vraiment.

- Oui merci, j'ai trop bien dormi cette nuit, ajoute Emma.

Je pousse un soupir.

- Si vous voulez vous pouvez rester.

Plus aucun son ne sort de leur bouche et ils font la même tête qu'hier devant le canard ramené par Luna.

- Cependant je suis seule depuis longtemps, alors ne comptez pas sur moi pour vous faire la conversation.

Comme ils ne réagissent toujours pas, je ramasse les carcasses et pars tout jeter un peu plus loin, dans un coin que je réserve pour les ordures organiques.

- C'est vrai ? On peut rester ?

- Oui, vous pouvez. Mais ne me faites pas regretter ma décision. Au fait, moi c'est Cassandra.

## Chapitre 25

Je commence à me faire à l'idée d'avoir de la compagnie. Lucie et les enfants sont dans leurs petits souliers, faisant le maximum pour ne pas me perturber et se rendre utiles, certainement pour éviter que je ne change d'avis et les mette dehors. Lucie s'occupe beaucoup du potager, Emma est collée à ses basques la plupart du temps. Enzo, lui, est assez « pot-de-colle » avec moi mais ne me parle pas beaucoup. Il me suit à la pêche, m'observe, parfois me demande s'il peut essayer. Hier, il a attrapé son premier poisson. Il est aussi devenu très complice avec Luna et la chienne commence à le suivre partout. J'en serais presque jalouse. Ils m'ont un peu raconté leur histoire et leur parcours durant les repas, alors que moi je reste silencieuse. Je pense que Lucie a compris que je ne souhaitais pas partager mon passé et respecte ça. Elle doit me prendre pour une sauvage. Malgré cette distance que je leur impose, ça fait du bien d'avoir un peu de vie dans cette maison. Ça fait à peine six jours qu'ils sont là, mais je dois bien admettre que je me suis habituée à leur présence.

- J'ai planté des courges aujourd'hui. On devrait pouvoir faire de la soupe pour cet hiver, me lance Lucie.

Je ne relève pas. Tant que ça se mange, tout me va, et le jardinage a toujours été une vraie corvée pour moi, alors ça m'arrange qu'elle s'en occupe. Cependant il y a un sujet que je veux aborder avec elle et qui ne va pas l'emballer.

- Demain je voudrais amener Enzo en ville pour aller lui chercher une canne à pêche.

Elle me regarde, l'air affolé.

- C'est trop dangereux. Ce n'est qu'un petit garçon !

- Ce n'est plus un enfant Lucie. Le monde dans lequel il vit ne lui permet plus ce luxe. Et il sera avec moi. Il ne lui arrivera rien, je te le promets.

Elle ne sait pas quoi me dire. S'opposer à moi pour protéger son enfant au risque que je le prenne mal ou céder, la peur au ventre.

- S'il te plaît maman. Je serai prudent et je promets d'obéir à Cassandra tout le temps.

Visiblement il a très envie de venir avec moi. Elle hésite toujours les yeux remplis de panique. Je la laisse un peu digérer l'information et se battre avec les arguments qu'elle doit vouloir m'opposer. Après un petit moment, j'ajoute :

- On ne prendra aucun risque. Je suis déjà allée dans ce magasin et si j'ai la moindre hésitation, on fera demi-tour. Tu me prends probablement pour une folle mais pas au point de sacrifier un gosse de 11 ans.

- Maman... supplie Enzo.

Vaincue, elle jette l'éponge.

- Très bien, mais s'il te plaît fais attention à lui. Enzo, tu fais tout ce que Cassandra te dit, compris ?

- Oui, promis, dit-il dans un large de sourire.

Je lui fais un petit clin d'œil au passage en lui souriant.

J'ai besoin de parler d'un autre sujet sensible à Lucie, mais en tête à tête cette fois-ci. Lui demander de me laisser prendre Enzo en ravitaillement devant lui est une chose, pour ce que je veux faire maintenant, je dois lui parler entre adulte. J'attends donc que les enfants aillent laver la vaisselle dans le lac pour me lancer.

- Je voudrais apprendre à Enzo à tirer avec un fusil.

Quand j'ai fini ma phrase, je crois que sa mâchoire va se décrocher.

- S'il apprend correctement il ne se blessera pas. Et s'il respecte des mesures de sécurité, tout ira bien. Mais il doit apprendre. Je sais que c'est dur à encaisser pour toi, mais c'est nécessaire. Quand vous êtes arrivés ici, vous étiez sans arme et j'ai bien failli t'abattre. A vrai dire, c'est Luna qui vous a sauvé la vie. Mais si elle n'avait pas été là...

Je laisse planer un silence pour qu'elle remplisse les blancs et je reprends :

- Je ne serai peut-être pas toujours là pour vous protéger. On ne sait pas ce qu'il peut se passer et Enzo est un enfant attentif. Il apprend vite.

- Oui mais c'est un enfant justement, me coupe-t-elle.

- Tu préfères que je t'apprenne à toi ?

Ma réplique a fait mouche, elle se tait. J'ai bien vu qu'elle n'était pas à l'aise avec les armes. Elle n'a même pas osé toucher mon pistolet la fois où je lui ai tendu.

- Un ami à moi m'a appris au début de tout ça. C'est comme ça que j'ai pu survivre si longtemps. L'un de vous doit apprendre.

Maintenant son regard est triste.

- Moi je ne serai jamais capable de tirer sur un être vivant, me dit-elle comme déçue par elle-même.

Nous nous taisons car Emma et Enzo reviennent du lac. Tant mieux, ça lui laissera le temps de réfléchir un peu.

- Tiens maman, c'est propre. On peut aller se baigner dans la mer s'il te plaît ?

Je lève la tête en fronçant les sourcils.

- La mer ? il n'y a pas la mer ici Emma.

- Ben si, la mer, me répond-elle en me montrant le lac, comme si c'était une évidence.

- C'est un lac Emma.

- Oui c'est bien ce que je dis.

Je ne comprends rien à ce qu'elle raconte. Je me tourne vers Lucie qui la regarde les larmes aux yeux, mais elle se contient. Dans son regard il y a une infinie tristesse qui n'était pas là dix minutes plus tôt. Comment peut-on passer de la panique au désespoir en si peu de temps. Je mets ces yeux rougis sur le compte du choc de comprendre que son fils de 11 ans ne peut plus être un enfant insouciant. Elle finit par tourner le regard vers moi et me dit :

- Je suis d'accord pour que Enzo apprenne à tirer.

Enzo nous regarde interloqué

- Je vais apprendre à tirer ?

- Oui je vais t'apprendre.

Il saute de joie et hurle de bonheur. Lucie ajoute :

- Vous commencez cet après-midi.

Je n'ai toujours pas compris pourquoi Lucie a changé si radicalement d'avis mais ça me va très bien. Je pars avec Enzo dans la forêt et laisse Luna à l'intérieur pour éviter tout accident.

- La première règle c'est qu'une arme n'est pas un jouet. Une arme ça tue des gens. Alors tu suis les procédures de sécurité, tout le temps.

Il écoute attentivement et répète tout ce que je dis. Je lui montre comment caler l'arme sur son épaule, comment viser. On fait quelques essais sur un arbre. Je lui fais économiser les munitions et avant chaque coup de feu il doit prendre son temps pour faire mouche. C'est un élève

appliqué. Je lui fais répéter les opérations de sécurité encore et encore, jusqu'à ce qu'il les connaisse par cœur. On n'a pas dépensé beaucoup de cartouches, il n'en a tiré que cinq ou six et a touché l'arbre quatre fois, ce qui est très respectable. J'étais loin de ce score la première fois que j'ai tiré. Quand on rentre à la maison juste avant le crépuscule, je le laisse porter le fusil pour qu'il s'habitue à son poids.

Au moment où on passe la porte, Lucie et Emma se taisent en nous voyant. Elles sont installées au salon devant la cheminée, Emma sur le canapé et Lucie à ses pieds. Luna me saute dessus et fait la fête à Enzo, puis elle se précipite dehors pour se dégourdir les pattes. Depuis hier, on a décidé de sauter le dîner. Ça rationne la nourriture et on n'en a pas vraiment besoin. Enzo et Lucie ont repris quelques kilos depuis leur arrivée ici. Emma, quant à elle, est toujours aussi maigre mais comme elle mange pour deux lors des repas, j'en ai déduit que c'était sa morphologie qui voulait ça. Ils se préparent donc à une soirée jeu de société et ce sera un peu de lecture pour moi.

- Demain on partira de bonne heure.

Enzo acquiesce d'un regard sérieux, peut-être pour jouer à l'adulte qui sait ce qu'il fait.

- Je serai prêt.

Le lendemain matin quand je me lève, Enzo est déjà dans le salon, habillé, un sac à dos sur les genoux. Dieu sait depuis quelle heure il attend comme ça, et ça me fait sourire. Lucie fait toujours la même tête qu'hier, entre dépression et infinie tristesse.

- Lucie, tout va bien se passer, lui dis-je pour la rassurer.

Elle me fait un petit oui de la tête, mais ne semble pas convaincue.

- Enzo, on y va. On prend Luna.

Dès qu'elle entend son nom, elle se dresse sur ses pattes et nous emboîte le pas.

Monter sur une moto avec un gosse derrière et un chien devant s'avère rocambolesque. J'ai du mal à trouver mon équilibre pour démarrer. Notre expédition ressemble aux images que j'ai pu voir de l'Afrique ou de l'Asie dans des reportages télé avant l'effondrement. Tant bien que mal, j'arrive à nous diriger vers le petit magasin de pêche que j'ai trouvé dans la

ville voisine du lac. Comme à mon habitude, je laisse la moto en périphérie et explique ma façon de faire à Enzo.

- On laisse la moto ici pour éviter de faire du bruit. Quand on marche, on ne s'éloigne pas l'un de l'autre et on ne parle pas. Ne t'inquiète pas pour Luna, elle sait ce qu'elle a à faire. Tu me suis. Tu fais comme moi tout le temps. Si je me cache, tu me rejoins en courant et tu te caches. Tu ne cries pas, même si tu meurs de peur. Le silence c'est la clé. Tu as compris ?

Il opine du chef. Parfait.

On se met en route, Luna sur le flan, renifle dans tous les sens. Enzo porte le sac, et moi j'ai le fusil. C'est aussi un bon exercice pour savoir s'il a compris les mesures de sécurité. On arrive rapidement et sans encombre à la petite boutique. Je lui choisis une canne à pêche à sa taille et la lui donne. On récupère quelques appâts, un peu de fil de rechange et un filet supplémentaire. En sortant, je fais un crochet par une petite supérette qui a été déjà bien pillée mais dans laquelle j'ai toujours trouvé deux trois conserves qui traînaient. Je charge le sac à dos d'Enzo et on repart. Tout ça sans échanger le moindre mot. Le sac à dos doit peser 10 kilos maintenant, et je ne l'entends jamais se plaindre. Courageux ce petit bonhomme, il force le respect. On rejoint la moto comme on est arrivés, sans croiser âme qui vive.

De retour à la maison, Lucie et Emma se jettent sur Enzo, ravies de le revoir vivant.

- Tout s'est très bien passé. Nous n'avons croisé personne et Enzo a été parfait.

Il me regarde avec un sourire lumineux. Je crois qu'il est sacrément fier de lui et il peut l'être. Le reste de la journée se déroule comme d'habitude, sauf que maintenant, on est deux à pêcher.

Le soir venu, quand les enfants sont couchés et que l'on est installées sur le canapé, d'une voix à peine audible, Lucie me lance :

- Emma est atteinte.

J'arrête net ma lecture. Je la fixe.

- Pardon ?

J'ai besoin qu'elle répète car je ne crois pas ce que je viens d'entendre. Je ne veux pas y croire. D'une voix un peu plus forte elle répète :

- Emma est atteinte.
- Pourquoi tu dis ça ? Elle parle et elle marche normalement.

Ses yeux commencent à rougir mais elle étouffe ses sanglots.

- Hier, j'ai eu des doutes quand elle a appelé le lac la mer. Alors l'après-midi, j'ai fait quelques tests avec elle. Des tests que les media avaient relayés au début de l'épidémie pour que les gens puissent tester leur famille. Elle confond les mots, mais ne se rend pas compte qu'elle se trompe. Quand je lui ai demandé d'identifier des choses simples, elle était incapable de me sortir le bon mot, quand elle arrivait à dire quelque chose. Je vois bien qu'elle sait ce que c'est, mais aucun son ne sort de sa bouche.

Elle pleure franchement.

- Je ne veux pas la voir devenir comme les dégénérés. Je ne veux pas la perdre.

C'était donc ça qui la remuait depuis hier, et pas Enzo. Je réfléchis à toute vitesse. Je n'étais pas là au début de l'épidémie. Je ne connais pas les symptômes initiaux. Moi, je ne connais que la fin, ces gens sans cervelle qui hurlent, se battent et mangent leurs morts. Mais alors on est censé faire quoi d'elle ? Lui tirer une balle dans la tête pour abrégé ses souffrances ? La laisser se transformer petit à petit et risquer de tuer son frère ? Je suis perdue. Je n'aurais pas dû les laisser rester. Maintenant je me suis attachée à eux, je ne peux pas agir comme un automate et les tuer tous pour me protéger.

- Cassandra, qu'est-ce qu'on va faire ? Je ne pourrai jamais lui faire du mal.

Mon esprit rationnel tente de reprendre le dessus. C'est juste une petite fille

- Sais-tu combien de temps ça va prendre pour que son cerveau soit complètement atteint ?

- Ça varie, me dit-elle en se frottant les yeux. On ne peut jamais vraiment savoir.

- Ok. Pour l'instant elle n'est pas dangereuse. Ça nous laissera du temps pour réfléchir à la suite. Cependant, je te préviens, elle ne me fait pas peur à moi avec ses 25 kilos. Mais je ne la laisserai jamais faire du mal à Luna.

- Et je ne veux pas qu'elle blesse Enzo...

Elle se remet à pleurer. Elle est face à un choix impossible à faire, alors je tranche pour elle.

- On va aller les réveiller. Tu vas prendre la chambre avec Enzo et on va mettre Emma dans la chambre seule. On l'enferme la nuit. Ce sera plus prudent pour le moment.

Elle hoche la tête, incapable de réagir.

Les jours qui suivent, la santé de Emma se dégrade rapidement. Après seulement trois jours, elle est incapable de parler et a des accès de colères imprévisibles. La journée, elle ne veut pas sortir et quand elle sort, elle se déplace toujours dans l'ombre des bâtiments. On dirait que le soleil lui fait mal aux yeux. Elle commence à uriner dans le salon à même le sol, la situation devient ingérable.

Durant ces trois jours j'ai eu le temps de réfléchir plus posément. On pourrait la tuer, mais ça détruirait Enzo et Lucie. Je les entends déjà pleurer la nuit quand je me lève pour vérifier si la porte d'Emma est toujours bien fermée, alors la tuer les anéantirait. Maintenant Luna dort avec Enzo, certainement a-t-elle senti sa détresse et lui sert de peluche vivante. J'ai pensé à une autre option que je dois exposer à Lucie. J'envoie Enzo à la pêche seul avec Luna et prends Lucie entre quatre yeux.

- Il faut faire quelque chose pour Emma.

Je laisse un silence pour qu'elle s'habitue à l'idée d'avoir cette désagréable discussion.

- Elle ne peut plus rester ici. Enzo est effondré à chaque fois qu'il la voit et elle est devenue trop violente pour la laisser divaguer dans la maison.

Toujours aucune réaction de Lucie.

- Je pense qu'on devrait la laisser aller avec les siens.

Elle me regarde enfin, horrifiée.

- Tu es folle, ils vont la tuer.

Je lui réponds calmement, pour ne pas l'affoler davantage.

- Je ne pense pas. J'ai pu observer comment ils fonctionnaient. Ils vivent en meute. Si une meute l'accueille, elle fera partie de leur famille et ils s'occuperont d'elle. J'ai regardé comment la maladie évoluait. Je ne pense plus qu'ils soient des monstres à proprement parler. Ils ne sont jamais venus ici. Leur but n'est pas de nous exterminer. Il s'agit tout simplement d'une autre forme d'existence, plus près de Neandertal que de nous. Cette maladie entraîne une régression. Et Emma a régressé. Elle doit aller avec les siens.

Le silence se fait et on dirait qu'elle digère mes paroles.

- Je refuse de la laisser partir avec eux.
- Alors on doit la tuer, lui dis-je pour qu'elle réalise la cruauté de la situation. Mais elle ne peut pas rester dans la maison.

Elle recommence à pleurer et je le comprends. Comment une mère peut-elle prendre une telle décision ? Ma mère ne m'aurait jamais abandonnée.

- Je vais être dure, mais ta fille est partie. Tu dois maintenant penser à ton fils.

Elle est maintenant prostrée et ne dit plus rien. Je la laisse seule pour qu'elle assimile mes paroles et qu'elle puisse réfléchir à la meilleure issue pour Emma.

Lucie n'a pas ouvert la bouche de la journée. Je comprends son désespoir et donc je ne la brusque pas, mais il va falloir prendre une décision. La situation s'est encore dégradée dans la soirée et j'ai décidé d'enfermer Emma constamment dans sa chambre pour la sécurité de tous. Il fait nuit et je n'entends que les coups de poings et de pieds qu'Emma donne dans la porte pour essayer de sortir. Ce bruit va me rendre folle. Je ferme les yeux et essaye de dormir un peu.

Je suis réveillée par des hurlements et les aboiements de Luna. Je saute de mon lit et cours en direction du raffut. Emma est assise sur son frère et le frappe avec toute la force qu'elle peut y mettre. Enzo est au sol et tente de parer les coups comme il le peut. Lucie, à l'entrée de la chambre pleure et hurle à sa fille d'arrêter. Je pousse violemment Lucie et enserme les bras d'Emma entre les miens. Je la soulève pour dégager Enzo qui roule sur le côté, le visage en sang. La petite se débat comme une diablesse. Elle donne des coups de pieds dans le vide, crie et essaie de se dégager les bras.

- Sortez de la pièce.
- Ne la tue pas, me supplie Lucie.
- Dehors !

Elle ramasse son fils qui est encore un peu sonné. Ils sortent et attendent sur le pas de la porte. Je jette Emma sur son lit et opère un demi-tour en courant et claque la porte derrière moi. Je vais pour prendre la clé sur le clou, là où je la laisse toujours mais elle n'y est plus. Je jette un regard furieux sur Lucie et c'est finalement Enzo qui me la tend.

- Je suis désolé, me dit-il en pleurant. Je voulais juste essayer de lui parler pour la faire revenir.

Je saisis brusquement la clé et ferme à double tour. Quand je me retourne vers eux, Enzo est dans les bras de sa mère et tous les deux pleurent en silence. Je suis désolée pour eux mais ce n'est pas en niant la réalité qu'ils réussiront à la modifier.

- Demain matin, je partirai pour la ville. Je la laisserai là-bas pour qu'elle parte avec les siens.

Sans un mot de plus je repars me coucher en emportant la clé avec moi.

L'ambiance est lourde au réveil. Personne n'échange un mot. Enzo a encore le visage tuméfié par la raclée que sa sœur lui a mise hier soir. Il a l'arcade ouverte et le nez un peu tordu. Il est certainement cassé. Je me prépare, remplis un sac de provisions, récupère toutes mes armes et des liens pour attacher la petite.

- Qu'est-ce qu'il va lui arriver ? me demande Lucie d'une voix éteinte.

Je sais qu'elle ne peut pas prendre cette décision, c'est pour ça qu'hier, je l'ai fait à sa place. Comme ça, elle se dit que de toute façon elle n'a pas le choix, ce sera un peu plus léger à porter sur sa conscience.

- Je ne sais pas, mais je resterai là-bas cette nuit pour observer.

Cinq minutes plus tard, je suis prête et pars chercher Emma. Je lui attache les pieds et les mains, lui mets un bâillon ainsi qu'un linge sur les yeux. Quand j'ouvre la porte d'entrée, je me retourne une dernière fois.

- Je suis désolée Lucie.

Je pars à pied en direction des terres avec Emma sur l'épaule. Elle se débat mais avec les liens que j'ai faits, elle n'a pas assez d'amplitude pour me déséquilibrer. On marche comme ça, cinq heures. Je ne veux pas la laisser dans le premier village, pour éviter que Enzo ne parte à sa recherche dans un moment de désespoir. Donc je m'éloigne le plus possible. J'arrive enfin dans un bourg moyen. Je ne m'enfonce pas trop en ville, Emma fait quand même un peu de bruit, malgré le bâillon que je lui ai mis. Je trouve rapidement un lieu parfait. Un terrain de construction avec une grande grue de chantier. Ce sera parfait pour moi pour cette nuit. Je la dépose au pied de la grue et attends la tombée de la nuit.

Le soleil décline et il va être temps de la libérer. J'entends déjà quelques hurlements provenir de l'intérieur de la ville. Je commence par enlever ses liens à ses jambes, puis le cache de ses yeux, ensuite le bâillon

et elle se met à hurler aussitôt. Quand je lui ôte ses liens aux mains, je la pousse assez fort en avant pour me laisser un peu d'avance et cours vers la grue. Je me mets rapidement hors de sa portée et commence mon ascension vers la cabine. Quand je suis enfin en haut, des dégénérés approchent déjà de l'entrée du chantier. Les hurlements d'Emma les auront guidés jusqu'ici. J'entre dans la cabine vitrée et regarde la scène qui se joue en bas. Un groupe d'une dizaine d'individus s'approche avec leur démarche saccadée et mal assurée. Une femme se détache du groupe et s'approche d'Emma. Celle-ci va vers elle et essaie de la frapper, mais la femme lui décoche une baffe qui la renverse au sol. Elle se recroqueville sur elle et n'ose plus bouger. Alors la femme s'approche à nouveau, la renifle, la touche, lui tire les cheveux et repart. Emma ne bouge toujours pas. La femme s'arrête et se retourne en lui adressant des sons rauques. Emma la regarde, se relève et rejoint le groupe. Cette scène a quelque chose d'émouvant. La vie d'Emma en tant qu'individu doté d'une conscience s'est arrêtée, mais en même temps une vie nouvelle est née, plus sauvage, plus impitoyable mais qui conserve tout de même des règles et des lois. Je me sens un peu rassurée de la voir ainsi s'éloigner. C'était le mieux qu'on pouvait lui offrir. Au moins, elle ne sera pas enfermée dans une chambre toute sa vie.

Je souffle un peu quant au loin un autre groupe s'approche. De ma position j'assiste à la scène impuissante, mais je sais déjà ce qu'il va arriver. Ils vont se rencontrer au croisement de la rue. Et je sais déjà qu'ils vont se battre. Je ne peux rien faire hélas pour protéger Emma. Dans des hurlements de rage, ma prédiction se réalise. Une violente bagarre éclate. Emma se jette dans la mêlée avec les autres. Je ne vois qu'elle. Quand un homme la saisit par la taille et la jette au sol, je ferme les yeux. Quand je les ré-ouvre, je vois son petit corps inerte baignant dans son propre sang. Son groupe a perdu. Elle n'aura même pas survécu une nuit dehors.

Je regagne la maison le lendemain matin la mine défaite. Quand je rentre et vois Lucie et Enzo assis sur le canapé m'interrogeant du regard, je leur dis la seule chose qui me vient à l'esprit :

- Un groupe l'a recueillie en début de soirée et ensuite ils se sont enfoncés dans la ville.

Je ne peux leur révéler la fin de l'histoire. Ils ne le supporteraient pas. Moi je peux vivre avec. Depuis que ce monde est parti en vrille, j'ai vu

tellement d'horreurs que mon esprit s'est verrouillé. Eux ne sont pas prêts.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 26

Deux semaines ont passé depuis que j'ai amené Emma en ville. Lucie et Enzo sont toujours dévastés, Lucie dort encore dans la chambre avec son fils. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas la force pour prendre l'autre chambre et pleure toutes les nuits. Elle s'inquiète pour sa fille, elle se pose un million de questions auxquelles je ne peux pas répondre. Je me suis enfermée dans un mensonge qui me bouffe petit à petit. J'ai toujours peur de dire quelque chose, d'avoir une réaction qui trahirait mon secret.

En parallèle, la vie reprend doucement son cours. Lucie s'occupe beaucoup du potager et de la maison. Enzo, quant à lui, adore aller à la pêche. Il nous ramène presque tout le temps du poisson frais. Luna et lui vont aussi beaucoup chasser, ils sont tout le temps fourrés ensemble et je pense que ça fait du bien à Enzo. Il ne parle presque jamais de sa sœur, il préfère certainement oublier ou du moins la ranger dans un coin obscur de sa mémoire. Au tir, il commence à vraiment bien se débrouiller, il touche la cible presque à chaque fois. J'ai aussi commencé à le prendre plus souvent avec moi en ravitaillement, même si sa mère s'y oppose à chaque fois par principe pour finir par céder. Peut-être qu'inconsciemment, elle espère qu'il apercevra Emma pour lui donner des nouvelles. Mais ça, moi, je sais que c'est impossible.

Comme toutes les nuits depuis quinze jours, je me tourne et retourne dans mon lit. Je n'arrive plus à trouver le sommeil et quand je m'endors enfin, c'est pour voir le corps d'Emma sans vie. Si je continue comme ça, je vais devenir folle. Je dois trouver une échappatoire, une issue à ce problème sans fin. Je n'arrive plus à les regarder dans les yeux en continuant de leur raconter des bobards sur le sort d'Emma. Au petit matin, j'ai enfin trouvé la solution et pris une décision. J'attends que tout le monde soit levé et réuni au salon pour leur annoncer :

- Je vais partir.

Les yeux de Lucie s'agrandissent brusquement.

- Quoi ?

- Je vais partir.
- Mais, nous ?
- Vous restez là. La maison est à vous.

Elle s'affole.

- Mais si des gens viennent ici ? Et si c'est des dégénérés ? Comment on va se défendre ?

- Calme toi Lucie. Tu t'occupes très bien du potager. Enzo est un excellent pêcheur. Maintenant il sait tirer. Je lui laisserai le fusil. Je l'ai aussi amené à mes principaux points de ravitaillement, je l'ai vu agir en ville, il est très prudent et tout à fait capable de faire des sorties en cas de besoin. Tout va bien se passer. Tu prendras ma chambre et vous passerez l'hiver au chaud. Mais moi, il est temps que je m'en aille.

Comme d'habitude avec Lucie, il faut lui laisser le temps de digérer l'information. Je jette un coup d'œil à Enzo qui n'a pas ouvert la bouche et ne bouge pas d'un centimètre.

- Enzo, tu t'en sens capable ?

Il réfléchit une minute et lève la tête avec un regard déterminé que je lui connais bien

- Oui.

Ce garçon a grandi trop vite.

- Lucie, tout se passera bien. Au début, ce sera peut-être un peu difficile, mais tu vas vite t'y faire.

Elle ne répond rien mais de toute façon, elle n'a pas le choix.

La journée passe rapidement avec les préparatifs de mon départ. Je leur donne toutes les consignes auxquelles je pense et je rassemble mes affaires, pas grand-chose, juste le nécessaire, ce avec quoi je suis arrivée ici cinq mois auparavant. Comme une vieille habitude je reprends ma carte et commence à étudier mon itinéraire du lendemain. Luna a assisté à la journée en spectatrice. Elle est nerveuse et comprend que quelque chose se prépare, mais elle n' imagine certainement pas que l'on va reprendre la route demain.

Au petit matin, je charge la moto sous l'œil attentif de Luna. Je pars prendre un dernier bain, après tout je ne sais pas quand je pourrai en reprendre un, donc même si la température est bien descendue en ce début octobre, je me jette dans l'eau et ressors frigorifiée mais propre. Après être

restée au coin du feu un moment pour me réchauffer et donner mes derniers conseils à ceux qui ressemblent le plus à des amis pour moi, je sors et monte sur ma moto.

- Luna, en selle.

Luna me regarde puis regarde Enzo et retourne la tête vers moi. Elle hésite, ne sait pas quoi faire. Alors comme à mon habitude c'est moi qui décide pour quelqu'un d'autre. Je redescends de mon engin, m'accroupis et l'appelle. Elle court vers moi et se jette dans mes bras.

- Oui t'es un bon chien, calme-toi, lui dis-je en la grattant partout.

Elle s'assied face à moi.

- Tu veux rester avec Enzo, c'est ça ?

Elle me fixe.

- Tu vas rester ici avec lui. Tu vas bien t'en occuper hein ?

Elle me lèche le visage et j'explose de rire.

- Tu vas me manquer ma Luna, mais tu leur seras plus utile qu'à moi. Je ne t'oublierai pas.

Je lui fais un énorme câlin d'adieu et remonte sur ma moto. Luna court et se cale aux pieds d'Enzo qui affiche un sourire jusqu'aux oreilles. Un dernier regard vers eux et je reprends la route.

Je roule vers le sud et l'A81. En effet, je suis restée sur mon idée de départ d'aller vers le sud, ce qui pour l'instant ne m'a pas trop mal réussi. Je n'ai pas de raison particulière mais passer l'hiver en bord de mer me semble attrayant. A mesure que je roule et que je mets de la distance entre moi et Lucie, je me sens de mieux en mieux. Ma culpabilité s'envole avec le vent qui fouette mon visage. L'image d'Emma est toujours présente, son corps de petite fille sans vie à mes pieds, mais elle est moins douloureuse. Je reprends aussi ma routine : arrêt avant de traverser un village, puis exploration des lieux, ensuite je prends ce que je trouve et qui pourrait m'être utile, puis je repars chercher ma moto et traverse. En milieu d'après-midi, je commence à me mettre à la recherche d'un coin pour la nuit et trouve une vieille grange décrépie. Le toit n'est plus hermétique et le sol est jonché de détritrus en tout genre mais ça fera l'affaire. Durant la nuit, je regrette cette décision. Un violent orage s'est abattu sur la région et la pluie n'a pas cessé. Résultat : je suis trempée et je n'ai pas dormi. J'ai passé la nuit à essayer de m'abriter dans un coin puis dans un autre de la bâtisse. Je suis exténuée.

Au matin, je suis frigorifiée et j'ai un mal de crâne carabiné. La pluie continue de tambouriner sur les murs et je ne me sens pas capable de tracer la route. Par contre je dois absolument me trouver un autre abri. Je pars rapidement et roule à la recherche d'une maison, étanche cette fois-ci. Après une vingtaine de minutes sous une pluie battante et une chaussée plus que glissante je trouve enfin une petite ferme isolée. J'ai commencé à tousser et à cracher mes poumons. Je pénètre à l'intérieur sans grande discrétion et vérifie que je suis bien seule. La ferme est vétuste mais au moins elle est étanche. Ça sent le renfermé et la poussière ce qui n'arrange pas ma toux. Des bouffées de chaleur m'envahissent et pourtant je frissonne. J'ai de la fièvre et pas un médicament pour la faire baisser. Depuis que le monde s'est effondré, je ne suis jamais vraiment tombée malade et je n'ai pas été très prudente en ne récupérant pas quelques comprimés d'ibuprofène ou d'aspirine ; maintenant j'en paie le prix. Je vais déguster. Ce n'était peut-être pas le meilleur moment pour quitter la maison.

Mon état s'aggrave de jour en jour. J'ai mal à la gorge, je tousse et je passe mes journées à dormir. Je ne mange presque plus et j'ai déjà perdu beaucoup de poids. Je me traîne entre mon lit et le coin que j'utilise comme toilettes. Je dois absolument avaler quelque chose ou je ne n'aurai jamais assez de force pour me remettre. Je regarde ce qu'il me reste dans mon sac et ne trouve qu'un reste de poisson séché. Je pars dans la cuisine et la retourne pour finalement tomber sur une boîte de petit pois toute cabossée. Je me force à l'avalier, sans même la faire chauffer. Ma gorge me fait un mal de chien à chaque bouchée et c'est un supplice de la finir. Quand j'ai enfin terminé, je retourne dans mon lit puant et m'enroule sous les couvertures et duvets que j'ai pu dénicher dans cette bicoque.

Au matin du sixième jour, quand je me réveille, je me sens enfin un peu mieux. Ma fièvre a un peu diminué, ma gorge est moins enflammée et je peux enfin avaler ma salive sans trop grimacer. Je me lève pour essayer de me remettre les idées en place et mon estomac crie famine. Je cherche dans toutes les pièces, mais ne trouve plus rien à me mettre sous la dent. Je jette un coup d'œil à la carte et vois que je suis à proximité d'une ville. Je vais devoir sortir, je n'ai plus le choix. Je rassemble mon paquetage et me mets en route. La faim et la soif me donnent mal à la tête, le reste des

microbes se charge d'user le peu de force qu'il me reste mais je continue de rouler malgré tout.

Dire que j'avance doucement serait un euphémisme, je dois rouler à 10 ou 20 km/h, mais j'ai du mal à me concentrer sur ma trajectoire, alors c'est le mieux que je puisse faire. Je m'approche d'un embranchement quand un violent vertige me saisit. Je mets un pied à terre. Alors que le poids de la moto me pousse d'un côté, je n'ai plus la force de la soutenir et m'écroule. Quand je ré-ouvre un œil, je suis coincée sous ma moto et j'entends des voix. Je tourne doucement la tête vers les bruits et aperçois trois hommes qui se dirigent vers moi en courant. La dernière chose à laquelle je pense est que quitter la maison a été la pire erreur de mon périple, ce sera aussi certainement la dernière.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 27

Je me réveille dans un lit plutôt douillet avec des draps et des couvertures propres qui sentent la lavande et le savon de Marseille. Je suis complètement déphasée. Je n'ai aucune idée de l'endroit où je me trouve ni de comment j'y suis arrivée. Je fouille dans mes souvenirs, la maison pourrie, la maladie, la moto puis les trois hommes. Je me relève d'un bond. Mon sac est sur une chaise à côté de mon lit, mais aucune trace de mes armes. Et merde ! Je sors de mon lit en trombe et me rapproche de la fenêtre. Elle donne sur une grande cour arborée, avec de l'herbe et des fleurs parfaitement alignées. Le bâtiment englobe complètement la cour et en face de moi se trouve l'entrée formée de hautes portes en bois. Sur les côtés, des arches en pierre bordent l'immense espace central. Et, sur l'herbe, des dizaines de personnes, des femmes, des hommes et des enfants, tous affairés à diverses tâches.

Je suis si obnubilée par ce spectacle déroutant que je n'entends même pas la personne qui s'approche de moi.

- Bonjour mon amie.

Je me retourne vivement et tombe sur une femme d'une trentaine d'année. Par réflexe, je recule et la dévisage, prête à lui sauter dessus.

- Je ne te veux pas de mal. Je vais aller prévenir Gabriel que tu es réveillée, mais si tu te sens suffisamment en forme, tu peux m'accompagner.

J'hésite à la suivre. Je me sens encore un peu courbaturée et j'ai toujours très faim, mais au moins ça me fera sortir de cette chambre et je pourrai peut-être aussi trouver comment sortir d'ici.

- Ok

Je la suis dans le couloir. L'endroit est austère. Le couloir est dallé en pierre grise et il ne s'agit que d'une enfilade de portes en bois, toutes menant certainement à des chambres identiques à la mienne.

- C'est quoi ici ?

- C'est une ancienne abbaye que Gabriel a réhabilité après la chute. Depuis il accueille les voyageurs égarés à la recherche d'un refuge où vivre en paix, en communion avec la nature et les autres.

La première chose qui me frappe est son ton calme et posé. Elle semble tellement heureuse et paisible que ça me paraît immédiatement suspect.

- C'est qui ce Gabriel ?

- C'est notre guide. Il a su nous unir et nous montrer la voie d'une vie plus en accord avec notre énergie primaire.

Un guide ? Et c'est quoi leur énergie primaire ? Je ne comprends rien à ce charabia de charlatan. On descend un petit escalier en colimaçon et on tombe sur la cour centrale. Je dois bien admettre que l'endroit est magnifique et il y règne une atmosphère paisible. Elle me conduit près d'une table où est assis un homme en grande discussion avec un groupe de cinq personnes.

- Gabriel, notre invitée est réveillée.

Quand il m'aperçoit, il se lève avec un grand sourire aux lèvres et me prend dans ses bras pour me saluer.

- Bienvenue à toi, mon amie.

Je me raidis et ne lui rends par son accolade. Il sent bien que je n'apprécie pas ce contact et pourtant il continue à m'étreindre comme si nous étions les meilleurs amis du monde. Quand il me lâche enfin, je recule de deux pas pour éviter un autre contact forcé.

- Où sont mes armes ?

Il sourit.

- Tu n'en as plus besoin ici. Nous vivons en paix avec nous-mêmes et les autres. A quoi te serviraient des armes sans ennemis.

- Je ne reste pas.

- Pourquoi vouloir partir si vite ? A l'extérieur, il n'y a que mort et désespoir.

- Merci mais je me débrouille très bien toute seule.

- Pas si bien que ça apparemment. Tu étais très mal en point quand nous t'avons trouvée.

- Et maintenant je me sens mieux et je veux partir.

Pourquoi ce vieux fou ne veut-il pas me laisser partir ? S'il y a bien une chose que je déteste, c'est quand on essaie de décider à ma place. Et cet endroit ne me plaît pas. Les gens sont trop bienveillants et souriants, ce n'est pas naturel. Il règne ici une ambiance dérangeante.

- Que dirais-tu de rester au moins ce soir ? Tu partiras demain. Et en attendant, tu pourras visiter, manger, boire et discuter avec nos frères et sœurs. Peut-être changeras-tu d'avis.

La perspective d'un repas et d'une bonne nuit de sommeil est tentante. Je suis méfiante mais réaliste. Me reposer cette nuit ne me fera pas de mal et évitera de le braquer. De toute façon je sais que demain, je n'aurai pas changé d'avis.

- Juste une nuit. Demain je m'en vais.
- Comme bon te semblera mon amie. Quel est ton nom ?
- Cassandra.
- Laura va te faire faire un tour afin de te montrer nos installations.

Je suis donc la prénommée Laura. Elle me sourit, comme tout le monde ici. Elle est habillée d'un pantalon et d'un haut large rose pastel. Tous les adultes et adolescents portent le même genre de vêtement, des pantalons amples type sarouel et des tee-shirts amples sans forme. Tous dans des tons pastel de vert, rose ou bleu. On se croirait au cirque. Tous sauf Gabriel et les enfants. Eux sont habillés en blanc de la tête aux pieds. Il est évident que cet endroit s'approche plus de la secte que d'une communauté de survivants et c'est pour ça que je ne resterai pas plus que nécessaire.

- Ici c'est la cour où nous passons nos journées, à méditer et à discuter.
- A méditer ?
- Oui, sur pourquoi tout ceci est arrivé, pourquoi les puissances supérieures nous ont envoyé ce fléau. Gabriel nous explique comment trouver le chemin de la lumière intérieure qui nous mènera au salut de l'espèce humaine.

Ce qu'elle me raconte n'a aucun sens mais visiblement elle n'en a même pas conscience. Elle m'amène près d'une grande table et me sert une tasse de thé bien chaud.

- Tiens, bois, il faut te réhydrater.

Je renifle le breuvage mais ne sens rien de suspect. Un basique thé à la menthe.

- Merci.

Je tiens ma tasse à la main tandis qu'elle me montre la cour, me présente des «amis» et «amies», elle me montre les chambres, l'école où est

enseignée aux enfants de la communauté la «vision du guide». Tu parles d'un bourrage de crâne. Ces petits me font pitié, à apprendre ces inepties car leurs parents sont des idiots et sont trop lâches pour affronter le monde extérieur. Ensuite elle me conduit à la cuisine et à la buanderie.

- La cuisine est faite par les cuisiniers de la communauté. Nous avons aussi l'électricité grâce à des panneaux solaires et une installation « maison ».

- C'est quoi cette installation maison ?

- Viens.

Elle m'amène dans une cour arrière où se trouvent des vélos, des tapis de courses et autres appareils cardio.

- On a relié tout ça à un générateur. Nos frères et sœurs doivent tous faire une heure de gym par jour. C'est obligatoire. Et ainsi, ça nous fournit l'électricité dont l'abbaye a besoin.

Je dois bien avouer que le système est ingénieux. Ça leur permet de rester en forme tout en générant de l'électricité pour leur usage quotidien.

Quand la visite est enfin terminée, on va s'asseoir avec une famille dans l'herbe.

- Je te présente Emmanuelle, son mari Antoine et leur fille Sacha.

Emmanuelle et Antoine sont souriants et détendus. Sacha l'est aussi, mais dans un autre genre, que je ne saurais définir. Je m'assieds avec eux.

- Tu veux un peu plus de thé ? me propose Emmanuelle.

- Oui, avec plaisir. Je dois bien admettre qu'il est très bon.

- Un de nos frères est tunisien et fait un excellent thé à la menthe. En plus la menthe est facile à faire pousser.

- D'où est-ce que vous venez ?

C'est Antoine qui me répond

- On vient de Limoges. On a beaucoup voyagé avant de trouver ce havre de paix. Notre fils, le frère de Sacha, n'a pas survécu à ce périple.

Une ombre passe dans le regard de Sacha mais ses parents, eux, m'annoncent ça comme s'ils m'annonçaient qu'ils partaient faire les courses.

- Et toi, d'où viens-tu ?

- De Paris. J'ai aussi beaucoup voyagé.

- Nous adorerions que tu nous racontes ton voyage !

- Il n'y a pas grand-chose à dire. Je roule à moto de ville en ville pour rallier le sud pour y passer l'hiver. Je n'ai pas vraiment de but. Je rencontre des communautés sur mon trajet. Parfois je m'installe pour quelque temps à un endroit quand je m'y sens bien.

Je deviens de plus en plus volubile au fur et à mesure que je discute avec eux. Ils sont vraiment gentils et savent me mettre à l'aise, ils me posent des questions sur ma vie, mes envies et je dois bien reconnaître que je me sens bien avec eux.

Gabriel revient me voir en fin d'après-midi. Le bonhomme a une soixantaine d'années, mais reste athlétique pour son âge. Ses cheveux blancs et ses ridules aux coins de ses yeux lui donnent un certain charme. Ce qui explique certainement aussi pourquoi il a trouvé tous ces adeptes.

- Alors que penses-tu de notre petite communauté.
- Les gens sont gentils et ont l'air d'avoir trouvé la paix.
- Tu pourrais toi aussi trouver la paix ici.
- Et quelle serait la contrepartie ?

Il rigole, d'un rire franc et bruyant.

- Mais il n'y a pas de contrepartie, à part si être heureuse te semble un prix trop élevé à payer. Tu devras juste participer aux tâches quotidiennes, comme l'heure de sport obligatoire.

- Désolée, mais je pars toujours demain.
- Très bien, on verra ça demain. Viens, ça va être l'heure du repas.

Le repas se passe dans la cour, des tables immenses ont été installées et tout le monde converge en discutant gaiement. Le groupe se compose d'une cinquantaine de personnes, de tous âges et de toutes origines. Les enfants, toujours vêtus de blanc, ont leur propre table. Il y a même quelques bébés, qui eux sont installés avec leurs mères. La nourriture est simple mais bonne et je me laisse prendre au jeu des discussions. Je suis un peu l'attraction de mon coin de table. L'attrait de la nouveauté me rend intéressante. Les gens sont prévenants, me servant et re-servant des assiettes toujours un peu plus garnies que les leurs. Le gourou est en bout de table et préside la petite assemblée. Un peu avant l'heure du coucher, je rejoins Emmanuelle, Antoine et Sacha et prends une infusion avec eux. Je pars me coucher quelques minutes après, épuisée.

Le lendemain matin, je me réveille reposée comme je ne l'ai pas été depuis ce qui me semble une éternité. Je n'ai pas fait de cauchemar, je ne me suis pas réveillée au milieu de la nuit et je me sens bien. Depuis que je suis arrivée ici, mon moral n'a eu de cesse de s'améliorer. Au début j'étais méfiante, mais maintenant je me sens en confiance parmi ces gens. Quand je les rejoins pour le petit déjeuner, j'avoue ne plus être très sûre de vouloir absolument partir aujourd'hui. Après tout, pourquoi ne pas profiter un peu du confort du lieu ? Je serai bien bête de ne pas me réjouir d'avoir trouvé des gens qui ne veulent pas me tuer ou me piller. Mes craintes se sont presque envolées et je n'ai même plus envie de récupérer mes armes.

Je décide d'aller faire un peu de sport, après tout, je leur dois bien ça et ça me permettra de réfléchir. Je choisis le tapis de course. Ça fait longtemps que je n'ai pas fait un footing et mes jambes autant que mon souffle me le rappellent rapidement. Je m'acharne et vais au maximum de mes capacités, mais je suis quand même loin de mes performances au gymnase. Antoine est sur le vélo à côté.

- Tu as une bonne foulée !

- Tu rigoles, je suis pitoyable, lui dis-je avec le souffle court. Il va falloir que je m'y remette.

En disant ça, je n'y crois pas moi-même. Je sens une feignantise monter en moi que je n'avais pas ressentie depuis plus d'un an, quand j'étais chez ma mère et qu'elle me demandait de faire une corvée, comme vider le lave-vaisselle.

- Si tu t'y remets, ça veut dire que tu vas rester ici ?

- J'étudie encore cette possibilité, lui dis-je dans un sourire, en reprenant mon souffle.

- C'est une merveilleuse nouvelle. Gabriel sera ravi !

- Pour l'instant, je vais surtout aller prendre une douche.

A la mi-journée, je suis encore en train de bavasser avec des gens, riant et plaisantant avec des personnes que je ne considère plus comme des inconnus. Cette ambiance me plaît. Depuis que je suis arrivée, je m'ouvre à nouveau, je prends plaisir à débattre et j'écoute aussi la doctrine de Gabriel, qui n'est finalement pas si farfelue que ça quand on l'écoute du début à la fin. Il pense que cette maladie résulte de choix que l'être humain a faits. Ces choix ont entraîné de profonds changements sur notre planète, comme le

réchauffement climatique ou l'appauvrissement des ressources naturelles telles que le poisson, et la diminution de la qualité des sols. Afin de réguler ces changements, la nature a créé un virus permettant de rééquilibrer les forces en présence et de rendre l'homme moins nocif pour l'humanité. C'est une explication qui se tient, après tout, il est vrai que l'être humain n'a eu de cesse de détruire la terre qui l'a créé. Il est donc normal que la nature se rebelle. Si l'être humain veut survivre, alors il doit changer, il doit trouver cette lumière intérieure qui lui est propre et s'inspirer de cette puissance pour s'adapter et s'élever. J'ai essayé quelques exercices pour trouver cette lumière intérieure, sans effet pour le moment. Mais Gabriel m'a dit que cela nécessitait du temps et de la patience.

Après le repas, je rejoins Sacha qui est assise sur un banc, seule.

- Bonjour Sacha.

- Bonjour.

Elle n'a pas l'air de très bonne humeur. C'est étrange, c'est la première fois que je vois quelqu'un de maussade ici.

- Tu as un problème ?

- Non.

- Je peux peut-être t'aider. Tu veux que j'appelle tes parents.

Un instant, elle a l'air de s'affoler, puis se reprend comme si de rien n'était et me fait un énorme sourire.

- Non je t'assure tout va bien. Je suis juste un peu fatiguée. Comment trouves-tu notre abbaye ?

- L'endroit est merveilleux. Je n'avais pas ressenti cette paix depuis très longtemps.

- Tu vas rester ?

Je la regarde du coin de l'œil avec un sourire complice.

- Je crois bien, oui. Mais ne le dis à personne, hein ? Ce sera notre secret !

- Super. Je suis drôlement contente !

Elle a vraiment l'air ravi et ça me fait chaud au cœur.

- Tu voyageais à moto, c'est ça ?

- Oui, j'ai une moto. D'ailleurs je ne sais pas ce qu'ils en ont fait.

Elle hésite.

- Si je te dis un secret, ça restera entre nous ?

- Bien sûr, un secret d'une sœur à une autre. Si je reste, je deviens ta sœur non ?

- Oui c'est vrai, dit-elle en pouffant. Je sais où ils ont mis ta moto, et même tes armes.

- Mais ne serais-tu pas une petite fouineuse ?

- Ne le dis pas à mes parents, c'est interdit d'aller dans ces endroits, surtout pour les purs.

- Promis je ne dirai rien à tes parents.

Après un léger silence je lui demande :

- C'est quoi les purs ?

- C'est comme ça qu'ils nous appellent et c'est pour ça qu'on est habillés en blanc. Puis à un moment, quand il est temps, on va avec les adultes.

Ça doit être un rite de passage de l'enfance à l'âge adulte. C'est étrange mais je ne pense pas que ce soit bien méchant.

- Quel âge as-tu ?

- J'ai 13 ans.

- Et tu sais quand le moment viendra pour toi de rejoindre les adultes ?

- On ne peut jamais savoir.

Sur ce, elle se lève et court rejoindre d'autres jeunes, d'autres purs donc, devrais-je dire.

Quand j'annonce mon désir de rester à Gabriel, il me serre à nouveau dans ses bras, mais cette fois-ci je ne résiste pas. Cet homme est foncièrement bon. S'il se donne des allures de gourou, c'est juste pour mieux souder sa communauté. Les jours suivants se passent incroyablement bien. Mes journées sont rythmées par les méditations, les repas et le sport. Je fais plus que mon heure obligatoire, mais ça ne me dérange pas et cela me permet de me remettre en forme. Le petit bonus est que cela permet de générer plus d'électricité pour la communauté. Le soir je m'endors profondément pour une nuit sans rêves ni cauchemars.

Je me suis aussi beaucoup rapprochée de Sacha. Enfin, c'est surtout elle qui se rapproche de moi. On joue aux échecs ensemble, elle vient sur le vélo quand je cours et ensuite on échange. C'est une chic fille, mais je crois voir en elle une part d'ombre. Je pense qu'elle ne mesure pas la chance qu'elle et sa famille ont eu de trouver Gabriel sur leur route. Il leur a certainement sauvé la vie.

Un matin, alors que je quitte la table du petit déjeuner en direction de la salle de sport, elle me rattrape en courant et me serre dans ses bras. Je lui

rends volontiers cette marque de tendresse quand soudain elle approche sa bouche de mon oreille et me murmure :

- Tu dois arrêter de boire du thé et l'infusion du soir.

Puis elle repart en courant vers sa salle de classe sans se retourner.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 28

Je reste figée dans la cour en la regardant s'éloigner en courant. Je ne comprends pas ce que Sacha vient de me dire. Pourquoi arrêter le thé et l'infusion. Pourquoi me dire ça maintenant ? Et pourquoi me l'a-t-elle murmuré à l'oreille comme s'il s'agissait du plus grand secret de tous les temps ? Pendant une seconde, je pense aller voir ses parents pour leur demander une explication mais je me ravise. J'ai développé avec cette ado une vraie relation de confiance. Elle me plaît et j'éprouve une infinie tendresse pour elle. Je ne voudrais pas qu'elle ait des problèmes à cause de moi. J'essaie de réfléchir mais mon cerveau est embrumé. Je me dis que mes idées seront plus claires après une heure de course, je pars donc me défouler.

Après avoir parcouru une distance que j'estime honorable, je reprends mon souffle assise sur un banc à l'écart de la communauté et commence à réfléchir. Depuis que je suis arrivée ici, c'est la première fois que j'essaie de rassembler mes idées, mais à chaque fois que j'essaie de me concentrer, un oiseau ou un écureuil me distrait en passant dans mon champ de vision. C'est étrange comme sentiment. C'est comme si mon cerveau n'était pas capable de se focaliser sur mes pensées, comme si ma réflexion ne pouvait excéder deux minutes. Je connais ce sentiment, cette sensation. Je ne suis pas effrayée car c'est une sensation que j'ai déjà eue dans le passé, mais quand ? J'essaie alors de me concentrer sur mes souvenirs et je les laisse affluer, les bons comme les mauvais. Je m'aide des leçons de méditation de Gabriel. Micka me revient, le gymnase, Roméo sur son bûcher, Roméo dans la cave, mon kidnapping, le lycée, la fête et l'herbe que j'étais allée chercher dans ce quartier pourri. L'herbe ! Cette sensation de bien-être, de se foutre de tout, d'être spectateur de sa vie, de juste être heureux. Nom de Dieu ! Ces enfoirés me droguent ! Cet enfoiré de Gabriel donne de la came à tout le monde ici.

Alors que je prends ma douche, je n'y crois toujours pas. Comment a-t-il pu me droguer sans même que je m'en aperçoive. Je ne suis tout de

même pas si stupide. Je me souviens vaguement d'avoir reniflé le thé la première fois qu'on m'en a proposé et je n'ai rien senti, pas même une vague odeur de marijuana. Pour me déculpabiliser un peu, je me dis que la menthe a une odeur particulièrement puissante, mais quand même, j'aurais dû être plus méfiante, plus prudente. Je me mettrais des baffes. Je redescends dans la cour et dès qu'ils me voient, Emmanuelle et Antoine me servent une grande tasse de thé. Je l'attrape pour ne pas paraître suspecte mais n'en bois pas. Quand personne ne me regarde, j'en verse une partie dans l'herbe, et une autre partie contre un arbre. En jetant un rapide coup d'œil, je vois une seule personne qui me fixe. C'est Sacha et elle sourit.

La nuit a été horrible. Mes cauchemars sont revenus et je me suis sentie constamment au bord du malaise. J'ai eu froid, puis chaud, j'ai transpiré à grosses gouttes et en même temps j'ai grelotté. Je n'ai pas bu leur putain d'infusion et voilà le résultat. Dieu sait ce qu'ils mettent là-dedans aussi. Au petit matin, je commence à retrouver mes esprits, à sortir de ce rêve éveillé que je vivais depuis quinze jours. Les sourires et la bienveillance de la communauté m'apparaissent enfin pour ce que c'est : juste une bande de drogués qui se complaît dans une illusion de sécurité. Ce sont des malades, je dois partir. Évidemment, inutile de demander ma moto et mes armes, on ne me les donnera jamais. Ils veulent juste garder le plus de monde possible, de gré ou de force. Alors je commence à observer les environs. Je me fonde dans le décor, une tasse de thé que je ne toucherai pas à la main et je fais le tour, l'air de rien. Je discute avec tout le monde mais les banalités fusent et je n'arrive pas à extraire la moindre information valable.

Je suis en train de réfléchir à l'écart quand Sacha me rejoint.

- Ça va ?
- Évidemment que non ça ne va pas !
- Alors tu es retombée sur terre. C'est bien.
- Nom de Dieu ! Tu aurais dû me prévenir avant.
- Je ne savais pas comment tu allais le prendre.
- Mal, je le prends très mal. On m'a droguée pour me faire devenir débile et rester ici. Putain ! J'ai même avalé ces conneries de lumière intérieure. Quelle conne !
- Tu risques d'être un peu patraque pendant un ou deux jours.

- T'inquiète pas pour ça. Pourquoi m'avoir mise au courant ?  
Elle me regarde fixement, sans sourire, sans tristesse.
- Tu vas partir ?
- Évidemment que je vais partir, même si je dois tous les tuer pour ça.  
Je regrette aussitôt mes paroles. Ses parents sont des adeptes.
- Alors je veux partir avec toi.

Ma surprise se lit sur mon visage. Alors c'est pour ça, elle veut s'enfuir aussi. Mais elle est bien trop jeune pour rester dehors. Elle ne survivrait pas une nuit. J'essaie de lui faire entendre raison.

- Tu es trop jeune et ici tu es en sécurité, droguée, mais vivante.
- Je ne bois plus de thé depuis deux mois, bien avant que tu arrives. Et si tu veux sortir d'ici tu auras besoin de moi. Je sais où est ta moto, tes armes et par où on peut sortir. Mais je ne te le montrerai que si tu me jures de m'emmener avec toi.

Fais chier ! Elle a tout prévu, jusque dans les moindre détails.

- Qu'est ce qui te fait croire que tu seras en sécurité dehors avec moi ?
- J'étais là le jour où ils t'ont ramenée. J'ai vu tes poignards, tes pistolets, ta moto équipée avec des sacs partout, tout le nécessaire de survie. Je ne sais pas d'où tu viens, mais je suis sûre d'une chose, tu sais te débrouiller dehors.

On se tait car un groupe d'adeptes passe devant nous. Nous lui faisons de larges sourires ponctués de « Quelle belle journée nous allons avoir », quand ils finissent enfin par s'éloigner. Une question me perturbe.

- Partir avec moi signifie laisser tes parents derrière toi. C'est ça que tu veux ? Les abandonner ?

- Eux, ça fait longtemps qu'ils m'ont abandonnée.
- Explique.

Elle fait une courte pause puis commence :

- On est arrivé ici il y a un an. Mon frère était mort d'une grippe et ils étaient désespérés. On est tombé sur Gabriel qui nous a accueillis les bras ouverts. On était bien, trop bien. Il y a deux mois, j'ai eu une violente gastro, je ne pouvais rien garder. C'est comme ça que je me suis sevrée et quand on m'a proposé mon premier thé après ma convalescence, je n'ai plus voulu en prendre, trop consciente de ce que c'était. Ils ont failli me le faire boire de force, puis comprenant que je ne pourrai pas gagner, j'ai pris les

tasses qu'on me servait et j'ai fait semblant de les boire. Un soir j'en ai parlé à mes parents qui m'ont hurlé dessus. Ils m'ont fait une scène, comme quoi on avait enfin trouvé la paix, trouvé un toit et des gens biens, que je n'étais qu'une petite ingrate. Ils m'ont même traitée de garce. Alors j'ai abandonné.

La pauvre ! Elle avait tout compris, et on l'a traitée comme une folle.

- Ok, mais tu pourrais continuer à faire semblant et rester en sécurité entre quatre murs, alors pourquoi préférer les monstres de l'extérieur ?

- Parce que bientôt, dans deux jours en fait, je vais subir l'initiation.

- C'est quoi ça encore ?

Elle a les larmes aux yeux mais se contient pour faire bonne figure.

- Tu étais certainement trop shootée pour te demander pourquoi on nous habille en blanc.

Je réfléchis un instant, mais en effet, c'est un fait que j'ai considéré comme acquis sans vraiment chercher de raison à cette règle.

- Ça permet aux jeunes filles non réglées de ne pas pouvoir cacher quand elles ont leurs premières règles.

J'ai envie de vomir et je la regarde horrifiée. Elle me reprend aussitôt

- Attention on nous regarde.

Je retourne la tête aussitôt et trempe les lèvres dans le thé comme si de rien n'était.

- Continue.

- Quand les jeunes filles ont leurs premières menstruations, la règle veut que Gabriel nous dépucelle en personne en présence d'un jeune pur masculin. Il regarde l'acte pour le reproduire dès que Gabriel a fini. Ensuite, les deux jeunes sont officiellement des adultes et se marient exactement neuf mois plus tard, de telle manière que si un enfant naît, personne ne peut savoir avec exactitude qui est le père.

Ben la voilà la vraie secte bien déguelasse. Sous des airs de colonie de vacances pour baba-cool, il s'agit d'un centre de viol organisé et de mariage forcé où le violeur en chef est un pervers de soixante ans. Je suis écœurée.

- C'est pour ça que je ne peux pas rester. J'ai eu mes règles il y a trois jours.

Pauvre gosse. Et ses parents ne se bougent même pas pour l'aider.

- Fais tes valises, on part cette nuit.

Pour éviter d'éveiller trop de soupçons, on part se mêler à la foule des adeptes. Je profite de la séance de méditation pour réfléchir à mon plan.

Apparemment Sacha sait où on doit aller. Il s'agit maintenant d'y arriver sans encombre. Je ne suis jamais sortie de nuit dans les couloirs. Je suppose qu'ils ajoutent des somnifères à l'infusion, je ne vois que ça qui ait pu autant m'assommer pour que je ne me réveille plus en plein milieu de la nuit. Je n'ai donc aucune idée de la résistance que je vais pouvoir trouver sur le chemin. Et je n'ai aucune arme. Ma priorité est de trouver quelque chose pour riposter si nécessaire. Un couteau volé au repas du soir fera l'affaire. Ensuite je dois pouvoir retrouver Sacha dans ce dédale de couloir. Et les portes des cellules, est-ce qu'elles sont ouvertes la nuit ? Je ne pense pas. Qui serait assez fou pour laisser aux gens la capacité de déambuler librement dans les couloirs la nuit ? J'espère qu'ils n'ont pas trouvé mon équipement pour crocheter les serrures dans mon sac. Sans ça, mon évasion va s'avérer plus compliquée. Mon plan est donc très simple, je localise la cellule de Sacha, on part chercher mes armes, puis la moto, et on s'en va. On n'aura droit qu'à une seule tentative, à nous de ne pas la laisser passer.

Après la séance de méditation, je rejoins la famille de Sacha.

- Sacha, tu m'avais parlé d'un livre que tu as dans ta cellule et que tu as beaucoup aimé. Tu pourrais me le montrer.

Elle me regarde et enchaîne aussitôt.

- Bien sûr ! Papa, maman, je peux l'amener dans notre cellule ?

- Bien sur ma chérie. Mais Cassandra, ne fais pas attention au désordre.

Je ris en les regardant.

- Ne vous inquiétez pas, vous n'avez pas vu la mienne.

Je suis Sacha en mémorisant tout le trajet. A gauche, monter les marches jusqu'au premier, puis à droite. C'est la troisième porte sur la gauche. Pour en être sûre, je prends un petit caillou qui traîne et fait une marque en haut à droite de la porte. La cellule est aussi petite que la mienne et est encombrée de trois matelas au sol. Je regarde la serrure de la porte et il s'agit d'un barillet simple, un jeu d'enfant à ouvrir. On entre et je lui demande des détails sur la localisation de mes armes et de ma moto, ainsi que tous les détails qu'elle connaît sur la sortie et les gens qui pourraient patrouiller.

- Il y a des gardes la nuit qui font des rondes, juste pour s'assurer que personne ne sort de sa cellule. Les portes ne sont pas verrouillées mais personne ne sort. De toute façon tout le monde s'endort avec les somnifères.

Je suis déjà sortie la nuit c'est assez simple. L'armurerie se trouve au bout du couloir au rez-de-chaussée. Par contre elle est fermée. Quand à ta moto, elle devrait être dans ce qui leur sert de garage, une dépendance de l'abbaye à l'extérieur de l'enceinte.

- Elle devrait ?

- En tant que pure, je n'ai pas le droit de sortir de l'enceinte.

- Alors comment tu peux savoir ça ?

- Un des hommes qui t'a ramenée ici a à peine 15 ans. Il y a une semaine, je l'ai fait boire un peu plus de thé que préconisé. Après ça il a jacassé comme une pie.

Maline la petite. Je souris.

- Ok et la sortie ?

- Ça, c'est un peu plus compliqué.

- C'est à dire ?

- La nuit, les grandes portes sont fermées, on ne pourra jamais les ouvrir sans réveiller tout le monde, mais il y a un endroit, disons une fenêtre sans carreaux.

- Ce n'est pas très compliqué ça.

Je la regarde et attend la suite

- Ce qui est compliqué c'est qu'elle est à trois mètres du sol.

Ah, oui là ça devient compliqué, en effet. Mais j'ai bien réussi à sortir du gymnase, alors je ne me pose pas plus de questions que nécessaire et reprends.

- Ok. Ce soir, tu prépares un sac. Un seul. Il faudra que tu le portes tout du long, alors ne t'encombre pas, on trouvera bien de quoi s'équiper dehors. Tu prends le strict nécessaire, un pantalon, un tee-shirt et basta. Je viens te chercher cette nuit et on se fait la belle. Ne t'endors pas. Tu dois être prête quand j'ouvrirai ta porte. C'est compris ?

Elle hoche la tête, l'air décidé.

- Tu n'en parles à personne, tu ne fais pas tes adieux à tes parents pour ne pas éveiller leurs soupçons. Tu fais tout comme d'habitude.

Je la laisse là et rejoins ma cellule pour mémoriser le trajet que je devrai faire cette nuit.

Une bonne heure plus tard, je rejoins la table du repas du soir et m'assoie près de Sacha pour être sûre qu'elle ne fait pas de bourde, mais elle semble tellement naturelle qu'elle m'effraie un peu. En même temps, vu ce

qui l'attend dans deux jours, c'est un peu normal qu'elle soit prête à tout pour partir. En partant, je n'oublie pas de glisser un couteau dans la seule cachette à ma disposition, mon soutien-gorge.

Quand je rejoins ma cellule, mon infusion intacte dans ma main, une voix m'interpelle.

- Cassandra, comment vas-tu ce soir ?

- Gabriel ! Très bien et toi ?

- Ce fut une magnifique journée. Tu restes beaucoup avec Sacha en ce moment.

Je lui fais mon plus grand sourire.

- Oui j'aime beaucoup cette gosse. Intelligente, douce et serviable. Un vrai bonheur. Ses parents doivent être tellement fiers.

- En effet, c'est une fille formidable. D'ailleurs ce sera bientôt une femme formidable.

Je fais celle qui ne comprend pas.

- Comment ça ? Elle est encore jeune.

- Oui mais tu sais, les jeunes de ce monde doivent grandir plus vite qu'avant. Ils n'ont plus le loisir de prendre leur temps.

- C'est vrai hélas, le monde qui nous entoure est devenu bien trop dur pour les enfants.

- Tu n'as pas bu ton infusion ?

Et merde.

- J'attends qu'elle refroidisse un peu avant. Je la préfère tiède. Mais bien sûr que je l'aime. Et que dire du thé. C'est une vraie merveille. Je voulais te dire Gabriel, je te remercie du fond du cœur de m'avoir accueillie ici et d'avoir insisté pour que je reste. Cet endroit est le paradis perdu, et c'est à toi qu'on le doit.

- Merci Cassandra pour ces chaudes paroles. Tu fais partie de la famille maintenant.

J'ai envie de lui arracher les yeux à ce vieux pervers mais je puise au fond de moi pour lui faire un grand sourire.

Au milieu de la nuit, quand je suis sûre de ne plus entendre le moindre bruit, je me lève en silence et ouvre ma porte. Sacha avait raison, elles ne sont pas verrouillées. C'est beau l'arrogance. Je fais le trajet vers la cellule de Sacha et trouve facilement la porte avec la petite marque en haut.

Je l'ouvre avec une infinie précaution et la vois assise sur son matelas, son sac contre son ventre. Elle se lève d'un bond, jette un dernier regard à ses parents et me suis. A l'oreille, je lui murmure

- Tu restes bien derrière moi et si tu veux me parler, tu me tapes sur l'épaule.

On emprunte l'escalier qui descend à l'armurerie sans rencontrer de résistance. Dans le couloir qui mène à la salle, j'entends des voix qui se dirigent vers nous. Je me mets en alerte mais Sacha me tire en arrière et me fait entrer dans une salle. Un grand matelas est posé à même le carrelage avec des drapages qui vont du plafond au sol et qui entourent le matelas

- C'est quoi ça ?

- La salle de l'initiation.

J'ai à nouveau la nausée. Les voix s'éloignent et nous ressortons pour arriver devant la salle fermée à clé. Il s'agit aussi d'un simple barillet. Je sors mon attirail et ouvre en moins d'une minute, sous le regard éberlué de Sacha.

- Tu m'apprendras ?

- On verra ça plus tard.

On entre et je me retrouve dans la caverne d'Ali Baba. Pour une communauté pacifique, il y a ici de quoi mener une guerre. Des pistolets, des fusils, des poignards et même des grenades. Je referme la porte et me mets en quête de mes armes. Hors de questions que je parte sans elles. Je trouve rapidement mes deux poignards, mon holster et mes cuissardes. Mes pistolets s'avèrent plus compliqués à dénicher. En effet, rien ne ressemble plus à un pistolet qu'un autre pistolet. Dans un soupir de soulagement, je les trouve enfin posés avec les fusils. Ensuite j'en prends deux autres que je fourre dans mon sac, ainsi que des munitions et un cran d'arrêt.

Ainsi équipée, je me sens à nouveau complète. J'ai remis mes vieux habits et laissé ma tenue d'adepte dans ma cellule. Quand on ressort, je marque un temps d'arrêt devant la salle de l'initiation.

- Je reviens. Si quelqu'un arrive, rentre te cacher à l'intérieur.

Je rentre dans la salle et regarde les voilages qui pendent. J'en attrape un et tire dessus de toutes mes forces. Le crochet le maintenant au plafond cède rapidement et l'étoffe légèrement déchirée retombe dans une douceur

qui contraste avec l'emploi du lieu. Je fais pareil pour le second et roule tout ça en boule. Quand je ressors, Sacha n'a pas bougé et vois mon chargement.

- Il va falloir que tu le portes. J'ai besoin de mes mains pour nous défendre au cas où.

Elle n'hésite pas une minute et se saisit des voilages.

Elle me suit en me guidant à travers les couloirs. On monte dans une espèce de tour et je vois enfin la fenêtre en question. Elle n'est pas grande mais on devrait pouvoir passer. Je jette un coup d'œil en bas, Sacha m'a dit trois mètres, mais je dirais plutôt quatre. J'attache les deux voilages ensemble et cherche un point d'ancrage. Une vieille statue de la vierge dans son alcôve fera l'affaire.

- Tu descends en premier et je te suis. Quand tu es en bas, trouve-toi une cachette. Ne m'attends pas à découvert.

Elle enjambe la fenêtre et se tient aux rideaux. Quand elle est à mi-chemin, je la sens qui dérape sur la paroi et se laisse tomber de tout son poids contre le mur. Elle se cramponne et sans un bruit reprend sa descente. Une fois en bas, elle me fait un petit signe puis part se cacher. A mon tour, j'enjambe la fenêtre et prie pour que la vierge tienne le coup. Si la statue venait à céder, le raffut réveillerait tout le monde, somnifère ou pas, et on aurait les gardes sur le dos en moins de dix minutes. Je descends le plus rapidement possible et quand je suis à un mètre cinquante du sol saute directement pour relâcher la pression exercée sur la vierge Marie. Je ne me réceptionne pas trop mal, du moins je ne me casse rien quand j'atterris d'une façon pas très gracieuse sur les fesses. Sacha sort de sa cachette et me rejoint :

- C'est par là.

Elle me montre du doigt une dépendance. Les portes sont fermées. On fait le tour de la bâtisse pour essayer de trouver un accès quand je vois un soupirail. Je me glisse dedans, Sacha m'emboîte le pas. A l'intérieur, un garde armé dort d'un sommeil profond. Quand on sortira, il nous entendra forcément. Je regarde Sacha l'air désolée, et je m'en veux déjà de ce qu'elle va voir.

- Surtout ne crie pas. Reste ici.

J'attrape un de mes poignard et avance à pas de loup vers le garde. Il n'a même pas le temps de se réveiller qu'il gît dans son sang au pied de sa

chaise. Je me retourne vers Sacha. Elle n'a pas crié ni même détourné le regard.

J'embrasse la salle du regard quand je la vois, enfin. Ma moto. Belle, effilée, brillante. Je la caresse.

- Mon Dieu que tu m'as manquée.

Je repars chercher les clefs à côté du cadavre du garde, déverrouille la porte de l'intérieur, enfourche mon engin, installe Sacha derrière moi et mets le contact. Le bruit du moteur me réchauffe le cœur. On démarre en trombe et on file le plus loin possible de ces fous.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 29

Je n'ai pas pour habitude de rouler la nuit, mais cette fois, je n'ai pas le choix. On doit s'éloigner le plus possible avant le petit matin, avant qu'ils ne se rendent compte de notre absence. Ils ne vont certainement pas apprécier que j'ai tué l'un des leurs et que je sois partie avec la prochaine pucelle sur la liste du gourou. Je roule droit devant nous et pour l'instant, nous avons eu de la chance, nous n'avons dû traverser aucun village. Mais je sais que ça ne va pas durer. Je me rends compte que rouler toujours tout droit n'est pas la meilleure idée pour éviter qu'ils ne nous retrouvent. Je décide donc de tourner à droite à une intersection, puis à gauche à la suivante. S'ils nous cherchent, ils ne pourront pas deviner ces changements de direction.

La dernière bifurcation n'était pas la meilleure idée, un village est en vue. Je m'arrête quelques secondes un peu avant pour écouter et des rugissements s'élèvent du petit hameau. Je pourrais faire demi-tour et choisir un autre chemin, mais finalement traverser un ou deux villages n'est pas une si mauvaise idée pour éviter que les adeptes ne nous pourchassent.

- Accroche-toi.

Je sens les mains de Sacha se resserrer autour de ma taille.

J'attrape le guidon et démarre en trombe. Je prends le maximum de vitesse avant l'entrée du village et fonce à toute blinde sur la rue principale. Des dégénérés déambulent un peu partout en ville. Quand ils voient ma moto, ils hurlent de colère devant ces intrus sur leur territoire, mais avant qu'ils n'aient le temps de se rassembler, je les ai déjà dépassés. On a de la chance, le village est construit le long d'un axe principal avec quelques chicanes par-ci par-là, et un rond-point à la sortie de la ville, ce qui me permet de ne presque pas ralentir. Quand on sort enfin de la cité, les cris sont désormais derrière nous et je sens Sacha se détendre un peu. La nuit est sombre, les nuages couvrent la lune et sans mon phare je n'y verrai pas à deux mètres. Mais je ne m'arrête pas, je veux mettre au moins deux villages entre eux et nous.

Ce n'est pas que les adeptes du gourou me fassent vraiment peur, avec leur tenue pastel et leur cocktail de drogues dans les veines, mais j'ai appris à ne pas me fier aux apparences. De plus, s'ils venaient en nombre, ils pourraient prendre le dessus. Sacha ne sait vraisemblablement pas se défendre et seule contre dix hommes, je n'ai aucune chance, surtout après quelques semaines passées shootée nuit et jour. De plus, vu le nombre d'armes qu'il y a dans leur armurerie, il est certain qu'ils ne sont pas tous pacifiques.

Quand un deuxième village se présente devant moi, je réitère l'opération. Je m'arrête quelques secondes et écoute. Sans avoir besoin de parler, Sacha resserre son étau sur ma taille. Excellent, cette petite est vraiment intelligente. Je remets les gaz, et par chance, cette fois-ci la route longe le village sur la gauche au lieu de passer en son centre. Le suivant a la même configuration et on le dépasse sans problème.

J'ai à peine fait cinq kilomètres de plus que je m'arrête net. Une trouée dans les nuages a permis à la lune de sortir des ténèbres et elle illumine la nuit tel un soleil blafard. La vision que cette clarté soudaine autorise sur le paysage environnant me glace le sang. En face de moi, des habitations à perte de vue sur l'horizon. Là on ne parle plus de village mais d'une ville à traverser. Ce serait du suicide pur et simple. Je ne pourrai jamais éviter les dégénérés qui ont élu domicile ici. Je réfléchis quand soudain me vient une idée un peu folle. Et si on se cachait parmi eux pour passer la fin de la nuit. C'est le meilleur moyen pour que les sbires de Gabriel ne nous retrouvent pas, ils seront incapables de rentrer dans la ville. On pourrait se cacher là quelques jours, le temps pour moi d'évacuer complètement les drogues qui ont dû faire des ravages invisibles dans mon organisme et le temps qu'ils arrêtent les recherches, si recherches ils font évidemment.

- On va se mettre à couvert ici pour quelques jours.

- Quoi ?

Sa voix trahit sa panique.

- Tu fais ce que je te dis et ça se passera bien. Fais-moi confiance.

Elle n'ose pas répondre mais ses yeux parlent pour elle, elle me croit folle. C'est pas grave, de toute façon c'est moi ou le gourou, alors je sais qu'elle me suivra.

J'éteins le moteur de ma moto et commence à la pousser vers la ville. A l'entrée de celle-ci, je vois des fermes avec des hangars, des machines agricoles et divers bâtiments. Tout a l'air calme alors je pars cacher mon engin au fond d'un hangar derrière des meules de foin. J'attrape mon sac et on part vers la ville en passant par les champs. Sacha me suit dans un silence religieux. La ville est bruyante, pleine de vie mais une vie sauvage avec des règles qui nous sont inconnues. Après une bonne heure de marche, je m'accroupis regardant en direction du centre et Sacha me rejoint.

- On va entrer un peu en ville et essayer de se trouver un bâtiment vide. Le plan est simple, tu me suis, tu ne fais pas de bruit et tu fais ce que je te dis. Tiens, prends ça, au cas où.

Je lui tends un cran d'arrêt qu'elle saisit sans trop savoir quoi en faire.

- Si tu es en danger tu le plantes n'importe où pourvu que ça lui fasse mal, compris ?

Elle hoche la tête et on se remet en route.

Nous partons en direction de la ville, traversons un fossé et nous nous retrouvons dans un lotissement bourgeois fait de petites maisons individuelles. On le traverse sans voir âme qui vive. A la sortie, un groupe de dégénérés est assis au milieu de la route et mange je ne sais quoi. Je saisis Sacha aussitôt et la pousse vers le petit muret à notre droite. Elle regarde la scène incrédule et je me rends compte à ce moment-là qu'elle n'a jamais dû voir de dégénérés d'aussi près. Je la laisse les observer pendant que je cherche une échappatoire. De l'autre côté de la rue, il y a un mur avec une ouverture. La clôture qui fermait l'accès au site a cédé il y a bien longtemps et gît sur le trottoir. Je secoue légèrement Sacha et lui montre l'ouverture. Elle me fait non de la tête. Je mets un doigt sur ma bouche pour lui intimer le silence et la tire sans lui laisser le choix. On ne peut pas rester trop longtemps à découvert, même si la lune a de nouveau disparu derrière les nuages et que l'absence de luminosité joue en notre faveur.

Je lui serre le bras afin qu'elle ne puisse pas m'échapper et cours en silence vers l'ouverture. Les dégénérés sont obnubilés par leur repas de fortune et ne prêtent pas vraiment attention à nous. J'évite de marcher sur les barreaux de la clôture pour ne pas faire de bruit, Sacha m'imites avec une grâce qui m'étonne. Quand on passe le muret de l'enceinte, je la vois aussitôt. Une petite fille d'environ cinq ou six ans. Elle est sale et a un

regard vide et hargneux. Elle est à portée de main alors je plaque ma main contre sa bouche avant qu'elle n'ait pu émettre le moindre son et plante mon poignard dans sa gorge. Elle s'écroule dans mes bras. Alors que je la dépose au sol délicatement, je vois Sacha, l'air horrifié, les yeux écarquillés, prête à hurler. Je me précipite sur elle et place ma main sur sa bouche. Elle tremble de partout, elle est sous le choc. Je la plaque contre le muret et la regarde dans les yeux.

- On ne peut plus rien faire pour elle maintenant. On doit partir.

Je lui murmure ces paroles dans un souffle directement à l'oreille. Je relâche doucement la pression sur sa bouche et la jauge pour voir si elle va tenir le coup. Comme je vois qu'elle ne dit pas un mot, je jette un œil autour de moi. Nous sommes dans un cimetière. Parfait. Un espace ouvert avec des issues partout. Tout en tirant Sacha, je pars en direction du mur opposé. La traversée est facile, il n'y a personne ici. En même temps, qui viendrait errer dans un cimetière ? Il n'y a rien à voler, ni même de nourriture. D'un coup dans mon dos, j'entends des hurlements de rage. J'entraîne Sacha à couvert d'une tombe et jette un œil. De l'autre côté, le groupe a trouvé la petite que je viens de tuer, cela les met dans une colère noire. D'autres hurlements font écho dans toute la ville. Je sens que la situation va vite dégénérer et je préférerais être à l'abri entre quatre murs avant que cela ne se produise.

Face à moi, une autre issue du cimetière est dégagée. Elle donne sur une petite rue où il y a un immense bâtiment entouré d'un grillage rigide. On n'a plus trop le choix, ce sera notre cachette. Je reste accroupie et cours jusqu'au muret. Un coup d'œil à droite, à gauche, et je m'élance vers le grillage. Je fais de grands signes à Sacha qui n'a pas suivi. Elle est restée prostrée derrière la tombe qui nous a servi à se dissimuler. J'hésite deux secondes, mais je ne peux pas me résoudre à l'abandonner ici. Par contre il va falloir qu'elle apprenne à prendre sur elle si elle veut survivre et surtout me suivre. Je repars la chercher au pas de course et lui saisis le poignet.

- Bouge, Nom de Dieu !

Elle se met enfin en mouvement et me suit jusqu'au muret. Dans la précipitation, j'oublie de regarder avant de m'engager et m'en rends compte quand j'entends un homme hurler. Je me retourne et le vois. Petit, trapu, avec une longue barbe et des dents pourries. Je lâche Sacha et me jette sur lui. Il tombe à la renverse mais m'agrippe fermement. Je lui décoche un coup de genou dans l'entrejambe, ce qui a pour résultat de lui couper le

souffle et de le faire lâcher prise. Je saisis mes deux poignards et les plante dans son torse. Il hurle de douleur mais respire encore. Je me relève prestement et entraîne Sacha vers le grillage. Je la soulève avec l'énergie du désespoir et la fais basculer à l'intérieur. Ensuite je me hisse tant bien que mal et réussis à enjamber cette haute barrière.

Je me mets à courir à la recherche d'un accès au bâtiment quand le reste de sa meute rejoint l'homme à terre. Sacha est sur mes talons et parvient à suivre le rythme que je lui impose. Les dégénérés nous ont vues et se ruent sur le grillage. Ils le secouent dans tous les sens mais je ne suis pas inquiète, il a l'air solide et doit être là depuis des dizaines d'années, il tiendra. Quand je vois enfin une porte, je tourne la poignée et elle s'ouvre immédiatement. Nous nous précipitons à l'intérieur et pour plus de sécurité, je déplace une étagère qui était à côté de la porte pour bloquer l'accès.

Le bâtiment est calme. Je n'entends aucun bruit venant de l'intérieur. On monte rapidement au dernier étage pour avoir une vision générale du quartier. Il n'y a aucun accès au toit alors je rentre dans la première salle qui se présente. Des dizaines de bureau sont positionnés dans la salle, avec un bureau sur une estrade et un tableau blanc. Une école. On est dans une école. Je me dirige vers l'immense fenêtre et regarde aux alentours. Celle-ci donne sur la rue et je vois la meute toujours en train d'essayer de défoncer l'enceinte, mais comme je le pensais, celle-ci n'est même pas déformée. Je pars dans la salle de cours en face et jette un coup d'œil à la cour intérieure. Aucune meute de dégénérés ne s'est regroupée ici mais je peux voir que le portail d'entrée est défoncé. Il faudra faire un repérage plus approfondi demain. Mais pour cette nuit, ça fera l'affaire. Il y a beaucoup trop de salles pour que les dégénérés trouvent notre cachette.

- Sacha, viens ici.

Elle est restée dans le couloir tout le temps où je faisais mon repérage. Elle me rejoint mais a un regard triste.

- On va rester ici cette nuit et demain j'aviserais.

Elle reste muette.

- Ça va ?

- Je ne sais pas.

- Tu n'en avais jamais vu, pas vrai ?

- De loin juste. De près, ils sont si... Elle cherche son mot

- Effrayants ?
- Sauvages plutôt.
- Ça fait un petit moment que je voyage et crois-moi, les plus sauvages ne sont pas les dégénérés.

Je me tais et je pense qu'elle comprend ce que je veux dire.

- On va camper dans l'autre salle et je vais monter la garde pour être sûre que la meute s'éloigne. Demain on avisera.

On repart dans la première salle de cours que j'ai visitée et Sacha s'installe dans un coin pour passer la nuit. Quant à moi, je me trouve un poste d'observation et attends patiemment que la meute se lasse, que leur souvenir de cette nuit s'effacent et qu'ils reprennent leur errance dans la ville. Ça ne prend pas plus de vingt minutes pour que la rue soit à nouveau calme. Vingt minutes de mémoire immédiate, voilà ce qu'il leur reste.

La nuit fut courte, mon sommeil agité. Évidemment sans cachet pour m'assommer, mes cauchemars sont revenus et mes nuits sont à nouveau hachées. J'attends que Sacha se réveille pour partir en reconnaissance dans le bâtiment. Je veux m'assurer que toutes les salles sont vides et qu'on ne risque pas de tomber sur une meute au détour d'un couloir. Méthodiquement j'ouvre toutes les salles de cours, toutes les réserves et toilettes, mais rien à signaler. Je suis un peu rassurée, même si le complexe est immense. Qu'il n'y ait personne dans ce bâtiment, cela ne veut pas dire qu'il n'y a personne dans les autres. Je sors faire un tour dans la cour. Il y règne un silence de mort. Je fais un tour à la recherche d'un endroit particulier quand enfin je le trouve : la cantine. Je pénètre dans la salle puis me glisse dans les cuisines. L'odeur est insoutenable. Une puanteur se reprend partout. Certainement de la viande et des légumes pourris qui stagnent ici depuis la chute de la civilisation. Je me couvre le nez d'un tissu et essaie de trouver des provisions encore comestibles. En fouillant les étagères, je tombe sur un stock de bocaux et conserve. Des fruits au sirop, des boîtes de légumes et même de la pâte à tartiner. J'entasse un maximum de choses dans le sac à dos que j'avais pris, je prends deux cuillères et des bouteilles d'eau qui sont encore scellées et repars dans mon bâtiment.

Quand je m'apprête à franchir la porte de mon bâtiment, j'entends des bruits. Ils viennent d'un autre bâtiment. La porte est grande ouverte et

diverses voix me parviennent. Je m'engouffre à l'intérieur de mon aile mais laisse la porte entr'ouverte pour savoir à quoi m'attendre. Les voix sont fortes mais je ne comprends aucun mot. Je referme doucement la porte et la verrouille de l'intérieur. Quand je rejoins Sacha dans la salle, elle est assise dans le coin, un livre dans les mains.

- J'ai trouvé un bouquin d'un certain Freud.
- Bon courage, lui dis-je dans un sourire.
- Oui c'est un peu bizarre, je ne comprends rien.
- Tu sais personne ne le comprend vraiment celui-là. J'ai trouvé le petit déj'.

Elle se lève d'un bond. J'ouvre une boîte de poires au sirop et lui tends une cuillère. On mange en silence.

- Dans l'autre bâtiment, je pense qu'il y a des dégénérés.

Elle reste bouche bée et sa main recommence à trembler.

- Calme-toi. Ils ne savent pas qu'on est là. Et il n'y a aucune raison pour que ça change. On va rester ici trois ou quatre jours, le temps de se reposer et on partira. J'ai verrouillé la porte d'entrée à ce bâtiment.

Je la vois qui essaie de se calmer et recommence à manger sans trop d'appétit.

- Où est-ce que tu as appris à te battre ?

- Un ami m'a appris au début de tout ça.

- Il est où ton ami maintenant.

- Il est mort.

Elle marque un silence.

- Les dégénérés l'ont tué ?

- Non, des gens qui voulaient nous voler.

- Comment tu t'en es sortie ?

- Je les ai tués.

J'ai prononcé ces mots sans émotion, sans hargne, en continuant de manger mes fruits au sirop, comme si tout ça était normal. Car maintenant c'est ça la normalité. Il faut tuer pour survivre.

## Chapitre 30

Nous campons dans cette salle de classe depuis trois jours, mangeant ce que j'avais trouvé le premier jour et nous faisant les plus discrètes possible. Les dégénérés sont restés dans leur secteur du lycée, sans jamais franchir la porte que j'avais verrouillée. Toutes les nuits, on les entend qui sortent, déambulent dans la cour, se battent dans la rue. Ils suivent une routine très bien établie qui me rassure, l'absence de surprise dans notre situation est une bénédiction. Je passe mes journées à scruter la ville à la recherche d'un signe de vie, mais personne ne s'est encore approché de notre cachette. Le deuxième jour, j'ai cru reconnaître au loin des bruits de moteurs, puis ils se sont perdus dans la campagne environnante. Sacha continue de s'acharner à lire son livre de philosophie. Parfois elle me pose des questions mais je pense que je comprends encore moins qu'elle.

Dans l'après-midi, je m'assieds avec elle.

- On part demain.

Elle relève la tête de sa lecture en faisant une mine interrogative. Je crois qu'elle n'y croyait plus.

- On va où ?

- Depuis le début, je vais vers le sud pour passer l'hiver au bord de la mer. Ça n'a pas trop de sens, mais cette direction ou une autre...

- Tant qu'on sort de la ville, ça me va.

- On repartira chercher ma moto à l'entrée de la ville, par contre cette fois, on fait ça de jour. Ce sera plus simple qu'à l'aller, tu verras.

Je déplie ma carte et l'étudie. Je suis complètement paumée. Je n'ai aucune idée de l'endroit où nous sommes. Je ne sais pas exactement où se situait l'abbaye et je ne connais même pas le nom de la ville dans laquelle nous avons échoué. Étant donné que nous sommes arrivées de nuit, je n'ai pas fait attention aux panneaux et j'ai besoin de cette information pour définir un itinéraire. Je replie donc consciencieusement la carte en me disant que je verrai ça demain en récupérant la moto.

Le lendemain matin de bonne heure, nous plions notre campement et reprenons nos sacs à dos. Avec une extrême prudence et en évitant de faire le moindre bruit, nous sortons du lycée. La veille au soir, j'ai expliqué à Sacha l'importance d'être silencieuse pour ne pas attirer l'attention des meutes de dégénérés et elle respecte mes conseils à la lettre. On arpente les rues en faisant exactement le chemin inverse de celui de l'aller. On commence par traverser le cimetière, puis le lotissement, et enfin on débouche sur les champs bordant la ville. Il n'y a pas de chemin mais le seul fait de pouvoir voir où l'on met les pieds nous facilite grandement la tâche. De jour, il ne nous faut que trente minutes pour rejoindre la ferme où j'avais laissé ma moto en arrivant. Juste après la ferme, au loin, je discerne un panneau rectangulaire typique. Je m'avance en trotinant et je peux enfin lire « Chaumont » barré d'un gros trait noir oblique. En retournant dans la grange, je suis soulagée de retrouver ma moto exactement au même endroit, cachée derrière les meules de foin. Je ne suis jamais sereine quand je la laisse dans la nature car j'ai peur que l'on me la vole, mais j'ai eu de la chance encore une fois. Alors que je me détends enfin et que Sacha s'assied pour reprendre son souffle, je reprends la carte et essaie de me repérer.

Je trouve rapidement une voie qui contourne la ville et qui nous mène sur la nationale en direction du sud.

- Reste ici.
- Tu vas où ? me demande Sacha inquiète.
- Voir si je peux trouver de la nourriture dans la ferme.

Je me lève et saisis mes poignards. Je m'approche de l'habitation principale de la ferme. La porte est ouverte mais l'endroit semble désert. Tout en restant sur mes gardes, je franchis le palier, tous mes sens en éveil à l'affût du moindre bruit, de la moindre trace qui trahirait un danger. A pas de loup, je me dirige vers la cuisine mais comme je m'y attendais tout est sens dessus dessous. La maison a déjà été fouillée et il ne reste rien dans les placards, je le sais déjà et je ne prends même pas la peine de vérifier. Je ressors sans m'attarder et rejoins Sacha.

- Alors ?
- Quelqu'un a déjà fouillé à l'intérieur, il n'y a plus rien.  
Sacha a l'air déçu.
- Ne t'inquiète pas, on en trouvera plus tard.

Je monte sur ma moto, Sacha se place derrière moi et on repart.

Ma routine revient comme si je ne m'étais jamais arrêtée. J'arrive dans un village, je descends de ma moto, je pars repérer les lieux à pied, je fouille un peu les magasins et quand je suis sûre qu'il n'y a aucun danger je traverse. La première fois que l'on s'arrête, Sacha ne comprend pas trop ce que je trafique. Elle me suit sans poser de question et m'observe. Quand on retourne à la moto, elle me regarde pour me questionner mais finalement, aucun son ne sort de sa bouche. De mon côté je ne lui donne aucune explication. Je suis un peu dure avec elle, mais pour ma défense je n'avais pas vraiment prévu de tracer la route en compagnie d'une ado.

Pendant qu'on roule jusqu'au prochain village, je réfléchis à notre situation. J'aime bien Sacha mais elle est si jeune et sans défense. Comment vais-je pouvoir la protéger de tous les dangers qui vont se présenter ? Si on croise un autre groupe, je devrais me défendre et la défendre, et ça, ça devient tout de suite plus compliqué. Le fil de mes pensées me ramène à moi, au début, quand Micka m'a sortie de ma cave. S'il n'avait pas été là, je serai morte à l'heure qu'il est. J'étais comme Sacha, perdue et sans défense et c'est Micka qui m'a appris comment survivre. Alors je comprends quelle sera la prochaine étape de notre voyage. En hommage à cet homme qui m'a sauvée de toutes les façons possibles, je me promets de lui apprendre à se débrouiller dans ce monde merdique.

Au village suivant, je répète ma routine mais j'en profite pour commencer la formation de Sacha.

- A chaque village, je fais toujours les mêmes opérations. J'arrête la moto bien avant l'entrée du village afin de ne pas faire de bruit et je la cache dans un bosquet.

Elle m'écoute attentivement, à l'affût de chaque détail que je veux bien lui donner, alors je continue.

- Ensuite je vais à pied au village et je fais une rapide reconnaissance pour voir s'il y a des dégénérés ou pire, un autre groupe.

- Pourquoi ce serait pire que des dégénérés ?

- Car les hommes tuent pour te prendre ce que tu as. Les dégénérés ne veulent que défendre leur territoire. Si tu n'empiètes pas sur leur territoire ou que tu fuis, tu n'as pas grand-chose à craindre. Les hommes, eux, te suivront jusqu'à t'abattre. Tu dois toujours te méfier de tout le monde, tu comprends ?

Elle me fait oui de la tête. Je reprends :

- Puis je cherche des choses qui pourraient me servir. Des armes, de la nourriture, de l'eau, de l'essence, n'importe quoi qui peut s'avérer utile. Je prends ce dont j'ai besoin et si la voie est libre, je pars chercher ma moto et traverse. Je fais toujours tout dans cet ordre. S'il y a un autre groupe ou une meute, alors j'avise.

- C'est clair.

- Parfait. On va aller dans ce village et faire ce que je viens de te dire. On va aussi essayer de te trouver des habits un peu plus... en adéquation avec notre situation si je puis dire.

En effet, elle porte toujours son habit de pure et il est temps de laisser ces souvenirs derrière elle. Elle sourit.

Quand on arrive au village, Sacha ne parle pas. Elle a compris la manœuvre et tourne la tête dans tous les sens à la recherche d'un bruit ou d'un mouvement qui donnerait l'alerte. Mais le village semble désert, ce qui est une bonne chose pour sa première reconnaissance. On arrive rapidement au centre-ville et on tombe sur une station-service. J'essaie une pompe, mais elle est vide, tout comme la deuxième. Ce n'est pas ici que je pourrai faire le plein. On continue l'allée principale et on se rend vite compte que le village est assez rustique. Juste une vieille boulangerie, une poste et une boucherie que je préfère laisser fermée au vue de la devanture de viande pourrie. En avançant encore un peu, on trouve des hangars qui ressemblent à une usine. Je me dirige vers l'intérieur de la cour. Sacha a les yeux qui s'illuminent quand elle comprend ce que je cherche. Une pompe à essence professionnelle est installée à côté du hangar du fond. Je presse le pistolet et le liquide se répand immédiatement au sol.

- On repart à la moto et on vient se ravitailler ici. Par contre il va falloir la pousser pour ne pas faire de bruit.

Quand on est enfin de retour avec la moto, je transpire à grosses gouttes. L'usine est à la sortie de la ville et l'effort de pousser cet engin à travers toute la ville m'a épuisée. Je laisse faire le plein à Sacha pendant que je reprends mon souffle et que je regarde la carte. Je lève les yeux vers le soleil qui commence déjà à descendre tranquillement. Il ne va pas tarder à faire nuit.

- J'ai faim.

- Je sais, moi aussi. Mais je n'ai vu aucune supérette. En plus il faut qu'on trouve de l'eau.

Je réfléchis. Si on tente le village suivant, pas sûr d'arriver avant la nuit, surtout que les journées raccourcissent. Et ici on n'a rien à manger. A moins de trouver quelque chose dans les maisons aux alentours. Mais là on pourrait tomber sur des dégénérés. Aucune des solutions n'est idéale.

- On va camper dans ce village pour la nuit, mais on doit trouver des maisons un peu plus à l'écart de l'axe principal pour être tranquille.

J'attrape le guidon de ma moto et la pousse vers une petite rue perpendiculaire. Je vois une petite maison un peu isolée des autres et me dirige dessus.

- C'est comme une reconnaissance de ville mais en plus petit. On entre, on est sur nos gardes, on écoute et on fait le tour de toutes les pièces. Au moindre doute, on fait marche arrière en silence.

La porte est fermée à clé, ce qui est plutôt bon signe. Je la déverrouille en crochétant la serrure et on entre. L'intérieur est étonnamment propre. Évidemment, il y a de la poussière qui s'est accumulée, mais les meubles sont en place et la maison est rangée. Je me détends et fais passer Sacha devant. Je suis sûre que c'est vide, mais c'est un bon exercice pour elle. Elle sort son petit cran d'arrêt et fouille minutieusement toutes les pièces. Quand on revient dans l'entrée, elle me dit fièrement :

- C'est bon, c'est vide.

Elle me fait rire avec son air de guerrière, mais je ne veux pas la vexer alors je m'abstiens de tout commentaire.

- Il faut rentrer la moto et chercher de la nourriture.

- Occupe-toi de la moto, je prends la cuisine, me dit-elle sûre d'elle.

J'essaie de faire passer la moto par la porte d'entrée, mais rien n'y fait, elle est trop petite. Je vais au salon et ouvre les volets de la baie vitrée. Ils grincent dans un son caverneux et Sacha rapplique en courant.

- Désolée, il faudrait mettre de l'huile.

- Pas grave, mais préviens la prochaine fois, j'ai eu une trouille d'enfer.

Je finis enfin par réussir à faire rentrer la moto au milieu du salon et referme soigneusement toutes les ouvertures.

Quand je me pose enfin sur le canapé, Sacha revient les bras chargés de victuailles. De l'eau, des chips, des gâteaux secs et deux pâtés en bocaux.

- Il reste plein de bouffe dans les placards et la cave est remplie de bocaux !

- Combien il reste d'eau ?

- Il en reste encore sept bouteilles, plus celle-là.

- Parfait. On va voir comment se passe la nuit, mais je pense qu'on va rester un peu ici.

- Tu ne veux plus aller vers le sud ?

- Si, mais pour l'instant il y a d'autres priorités. Je t'expliquerai demain. Mange, il faut que tu prennes des forces et que tu te reposes.

La nuit a été relativement calme, mais ce constat n'est pas du goût de Sacha.

- Comment peux-tu dire que c'était calme. Des dégénérés ont déambulé à côté de la maison toute la nuit.

- C'est vrai mais personne n'est entré, lui réponds-je avec un calme olympien.

- Ils auraient pu défoncer la porte à tout moment !

- Ils ne faisaient que passer. On doit être sur leur route entre leur habitat et la ville où ils vont se ravitailler. C'est normal.

- Hors de question que je reste ici une nuit de plus.

- Si tu veux partir, tu es libre. Je t'en prie, lui dis-je en lui montrant la porte.

Ma phrase a le mérite de lui clouer le bec. Elle n'est pas prête à sortir seule, et elle le sait.

- Pourquoi tu veux rester ici ?

- On a une maison qui ferme, en bon état et on a de la nourriture et de l'eau. C'est parfait pour passer quelques jours.

- Et on va faire quoi pendant ces quelques jours ?

- Je vais t'apprendre à te défendre et les rudiments de la survie.

Elle reste muette de surprise.

- Et j'espère que tu en forme car les leçons commencent aujourd'hui.

Le petit déjeuner avalé, on sort dans le jardin arrière et je débute en lui montrant les rudiments de self-défense. Je n'ai pas le temps de faire le même entraînement que celui que j'ai suivi avec Micka. Nous, on avait un

gymnase à disposition, de la place et surtout du temps, beaucoup de temps. Là, je veux juste qu'elle soit capable de se défendre et de se servir de son cran d'arrêt si nécessaire, bien que j'espère au fond de moi que cela arrivera le plus tard possible. Ce n'est encore qu'une enfant et tuer un autre être humain anéantirait aussitôt le peu d'innocence qu'il lui reste. Je lui montre donc comment faire rouler un homme au sol, comment se servir de son poids et toutes les petites choses que Micka m'avait montrées. A la fin de la journée, elle est épuisée et courbaturée mais elle m'a fait tomber deux fois, ce qui la rend déjà assez fière, même si je sais que c'est bien insuffisant.

En fouillant un peu plus la maison, j'ai pu trouver des habits pour Sacha. Rien de fabuleux, un jean, un tee-shirt et des pulls pour toutes les deux, de manière à ce que l'on ne meure pas de froid. On s'est installées à l'étage dans une des chambres disponibles. Les lits ont le mérite d'être propres et en bon état, par contre ils ne sont pas très confortables. Les matelas sont vieux et en laine mais avec les édredons que l'on a trouvés, au moins on est au chaud. On a aussi récupéré des lampes de poches et un sac de couchage pour Sacha.

Le lendemain, je lui montre comment se servir de son cran d'arrêt et surtout où le planter pour tuer à coup sûr. Je la sens réticente, mais c'est normal. Apprendre à tuer à son âge est contre-nature et je m'en veux un peu de devoir lui imposer ça. Puis je repense à Lucie, incapable de protéger ses enfants et, même si Sacha n'est pas ma fille, c'est ma responsabilité de la protéger et la protéger signifie lui apprendre à se défendre. Je lui fais répéter encore et toujours les mêmes gestes sur un bonhomme que j'ai confectionné avec des oreillers et des draps. En fin de journée, on révise le self défense de la veille, mais elle n'est pas très efficace dans ses attaques, trop épuisée de sa journée.

Au bout de six jours, Sacha est enfin un peu plus aguerrie. Elle me repousse avec plus d'aisance et frappe son adversaire en plumes de façon plus précise. C'est loin d'être une guerrière mais elle sera capable de riposter si on l'agresse. Durant ces soirées, je lui ai aussi expliqué un peu de stratégie, quoi faire si on rencontre des groupes ou des meutes, quand aller à la confrontation ou quand battre en retraite, le genre de chose que j'ai apprises sur le tas, au fil de mes voyages. Je lui ai aussi montré comment se

servir d'une arme. En partant de l'abbaye, j'avais pris deux pistolets en plus en pensant qu'il lui faudrait bien des armes. Elle n'a pas encore tiré de balles, nous ne sommes pas assez isolées pour pouvoir nous le permettre, mais elle a au moins appris à les prendre en main et à viser.

- Maintenant que tu as les bases, on va reprendre la route.

- Ha ? En fin de compte, je commençais à m'habituer à cette maison.

- On ne peut pas rester, de toute façon, les placards sont presque vides et il ne reste qu'une bouteille d'eau. Alors demain, on décolle.

Au petit matin, j'ouvre les volets, reprends mon sac à dos et sors la moto. J'y harnache tout mon équipement, Sacha s'installe derrière moi et nous reprenons la direction du sud.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 31

Les kilomètres se succèdent ainsi que les villages. Le temps est gris et une épaisse couche de nuages cache le soleil. Un vent glacial fouette mon visage. Sacha se camoufle autant qu'elle le peut derrière mon dos afin d'éviter les effluves gelés des bourrasques. On pourrait s'arrêter pour se mettre à l'abri le temps que la météo s'améliore mais je préfère avancer encore un peu. L'hiver approche et les températures vont encore descendre. Si on trouve un endroit à l'abri pour passer les grands froids, alors on s'arrêtera un moment, mais tant qu'on est sur la route, il vaut mieux avancer tant qu'on le peut encore.

La prochaine ville sur la carte est Langres. Elle semble assez grande, mais par chance, la route la longe nous permettant ainsi de ne pas pénétrer à l'intérieur. Avant même d'être au centre-ville, la nationale est bordée de beaucoup de maisons et commerces, ce qui n'était pas vraiment prévu. Certaines sont sûrement occupées et il vaut mieux ne pas trop traîner dans les parages. Alors que je termine un virage serré juste à l'entrée de la ville, ma roue arrière dérape sur les marques blanches et la moto glisse sur le sol, nous amenant avec elle. Je me relève groggy et cours voir si Sacha va bien. Son jean est brûlé, et sa main gauche saigne. Heureusement que je n'allais pas trop vite, ça aurait pu être bien plus grave.

J'ai à peine le temps de la relever que devant moi se dessine une meute d'une dizaine de personnes. Je saisis mon pistolet. Ils sont à une centaine de mètres et j'ai le temps d'en abattre certains avant qu'ils ne rejoignent notre position. Je tire et réussis à en toucher quatre avant qu'ils ne soient sur nous. Un coup de feu et un corps qui chute me signalent que Sacha a fait de même. Quand ils arrivent sur nous, je jette mon arme au sol et attrape mes poignards. J'en plante un dans le ventre de celui qui me saisit le bras et me rue sur l'autre à ma droite. Je me jette de tout mon poids sur lui, le faisant tomber au sol et lui plante le poignard dans la joue. Je me retourne et vois Sacha au sol avec une femme sur elle. Je m'apprête à aller la secourir quand la femme tombe sans vie sur le petit corps de Sacha. Elle

la repousse et récupère son cran d'arrêt qui est inséré dans sa gorge. Il n'en reste plus qu'un, quand je me retourne et vois une nouvelle meute de six personnes qui arrive sur nous, certainement attirée par les cris des autres. Quand la dernière femme me saisit le bras, j'entends une détonation et son crâne explose.

Je cherche dans toutes les directions pour savoir d'où est parti le coup de feu. Je ne vois personne quand soudain je lève la tête. Devant moi se dresse un rempart haut d'au moins dix mètres, avec une tour de garde et trois hommes armés à son sommet. Deux d'entre eux se tournent vers la meute qui s'approche et fait feu pendant que le troisième me montre une direction du doigt. Une route plus petite part de notre position et longe le long rempart de cette forteresse. Je ramasse mon pistolet, relève ma moto en urgence et la démarre.

- Sacha, viens !

Elle court pour me rejoindre et saute derrière moi. On file le plus vite possible sur cette route. Je longe le rempart et vois plusieurs tours semblables à la première, avec à chaque fois des gardes armés. La route se termine en cul-de-sac sur une porte qui marque l'entrée de la ville fortifiée.

Alors que l'on se rapproche à toute allure, la porte s'ouvre pour nous laisser passer. A peine l'a-t-on franchie qu'ils la referment aussitôt. J'arrête le moteur et tente de reprendre mes esprits. L'adrénaline me fait battre le cœur beaucoup trop vite et le sang cogne dans mes tempes. Mes mains tremblent, j'ai le souffle court. Je me calme enfin et quand je lève la tête, cinq hommes se dressent devant nous, armes à la main. Ils ont des pistolets et... un gourdin. C'est un étrange mélange entre Moyen Âge et modernité. Nous nous trouvons dans une cour entourée par les remparts. Un escalier mène au-dessus de la porte d'accès. Sur un autre pan de mur, une arche donne dans la vieille ville. Il n'y a pas de porte à cette arche mais deux autres gardes armés la protègent.

Un homme s'approche alors qu'on descend de la moto.

- Bonjour, je m'appelle Nicolas et je suis le chef de la sécurité. Je vais vous demander de nous laisser vos armes.

Je le regarde fixement avant de lui répondre.

- Je préfère les garder.

- Je ne peux pas vous laisser entrer avec des armes. Question de sécurité.
- Et moi je ne peux pas vous les laisser, pour notre sécurité.

Nicolas n'a pas l'allure d'un chef de guerre. Il est de taille moyenne et de corpulence assez fine. Je ne peux pas m'empêcher de me demander comment il a obtenu ce titre. Il ressemble plus à un homme politique qu'à un redoutable guerrier.

- Nous sommes deux, dont une adolescente, vous êtes armés et vous avez l'avantage du nombre. Un pistolet et deux poignards ne devraient pas vous effrayer.

- Bon disons que vous pouvez garder vos poignards mais vous laissez le pistolet sur la moto. Ça vous convient ?

Le deal me semble bon, surtout que ce qu'il ne sait pas, c'est qu'il me reste deux revolvers et des munitions dans mon sac à dos.

- Ça me semble acceptable.

Je laisse donc mon pistolet avec la moto et nous le suivons dans la ville.

- Bienvenue à Langres. Nous occupons la vieille ville. Celle-ci est entièrement entourée de remparts et de tours de garde. Ce qui nous permet de pouvoir la défendre aisément. Je vais vous amener voir le maire.

- Est-ce que vous avez un médecin ?

Il se retourne et voit la main de Sacha en sang. Elle l'a enveloppée d'un bout de tissu de son ancienne tunique qui a viré au rouge.

- En effet, cela me semble nécessaire. On va commencer par l'infirmerie.

Nous empruntons un dédale de vieilles rues, toutes bordées de petites maisons en hauteur. Il y a foule dans les rues et les gens nous observent d'un air méfiant. Les nouveaux venus ne doivent pas être légion par les temps qui courent. J'écarquille les yeux quand nous arrivons devant un hôpital.

- Vous avez un vrai hôpital ?

- Et les médecins qui vont avec. Ils vont soigner ta main, ne t'inquiète pas, dit-il à Sacha.

Quand on passe la porte d'entrée, j'ai l'impression d'être revenue dans le passé, avant que la civilisation ne s'effondre. Il y a des gens qui patientent tranquillement dans la salle d'attente pour leur tour, des médecins pressés qui viennent chercher les patients et même une hôtesse d'accueil.

- Bonjour Rose, quelqu'un peut-il prendre...

Il se retourne vers moi en m'interrogeant du regard.

- Sacha.

Il se retourne vers Rose et reprend :

- Quelqu'un peut-il prendre Sacha en urgence s'il te plaît ? Une chute à moto.

- Bien sûr, je vais appeler le docteur Gérando

Elle revient moins de deux minutes plus tard avec un docteur à ses côtés.

- Bonjour. Je suis le docteur Gérando et je vais m'occuper de toi. Suis-moi.

Je me lève en même temps que Sacha.

- Je viens avec elle.

Le docteur interroge Nicolas des yeux, qui lui répond d'un hochement de tête.

Pendant qu'il ausculte la main de Sacha et qu'il la nettoie, Nicolas me fait la conversation.

- Et vous c'est comment ?

- Cassandra.

- Vous venez de loin ?

- De Paris. J'ai rencontré Sacha en chemin.

- Vous n'êtes que toutes les deux ?

Je deviens méfiante.

- Vous avez peur qu'on prenne d'assaut votre ville ?

Il rigole d'un air gêné.

- Désolé, c'est juste que je préfère savoir à quoi m'attendre.

- On n'est pas là pour déclencher une guerre, mais croyez-moi, je saurai nous défendre si nécessaire. De toute façon, on ne vous dérangera pas longtemps. Dès que Sacha se sentira mieux on repartira.

- Inutile de vous précipiter. Allons d'abord voir le maire et voir ce qu'il peut vous proposer.

Une fois qu'il a fait le pansement de Sacha, le médecin commence à l'ausculter entièrement. Quand il termine, il me regarde et me lance

- A vous maintenant

Mon air étonné l'amuse.

- Vous étiez aussi sur la moto non ?

- Heu oui.

- Alors il vaut mieux que je regarde si tout va bien. Allez dépêchez-vous, il y a d'autres patients qui attendent.

Dis comme ça, je n'ai rien à répondre. Je prends la place de Sacha et il me fait bouger dans tous les sens. Quand il prend mon bras et qu'il le lève, je pousse une plainte en gémissant. Il me tâte l'épaule, le coude, le poignet pour conclure

- Vous vous êtes sans doute foulé l'épaule. Il faudrait éviter de trop forcer pendant au moins cinq jours.

Merde, ce n'était pas vraiment prévu. Après rien ne m'oblige à lui obéir.

- Merci, je verrai ce que je peux faire.

Une foule dense s'est massée aux portes de l'hôpital. La nouvelle de notre arrivée s'est vite répandue. Par réflexe je pose mes mains sur mes cuisses au niveau de mes poignards. Nicolas note le mouvement mais ne bronche pas. Sacha, elle, semble réjouie de cet attroupement. Quand on sort, Nicolas commence un petit discours.

- Mesdames et messieurs, vous êtes là car vous avez certainement entendu des histoires par le bouche-à-oreille. La rumeur est vraie. Deux personnes sont arrivées en fin de matinée. La situation est sous notre contrôle. Nous les avons soignées et maintenant nous allons aller voir le maire. S'il vous plaît, retournez à vos occupations, vous pourrez les rencontrer plus tard.

- Vous dites que la situation est sous votre contrôle et pourtant la fille porte des armes !

- En effet, nous les lui avons laissées en guise de bonne foi. Mais nous gérons la situation. Laissez-nous passer je vous prie.

Nicolas s'avance à travers la foule qui s'écarte naturellement pour nous laisser passer. Je ne sais pas d'où lui vient cette autorité mais c'est étrange.

Toute la ville est construite selon la même architecture, des ruelles étroites et des maisons à étage de part et d'autre. J'avoue que l'endroit est charmant et, à voir le regard de Sacha, elle est sous le charme elle aussi. La ville est immense. Évidemment cela n'a rien à voir avec la taille de Paris, mais c'est la première fois en un an que je vois une ville sans dégénérés aussi étendue. On passe de rue en rue et partout du monde déambule ou est affairé à tenir de petits commerces. Les fenêtres sont fleuries de bacs contenant des fleurs d'automne qui commencent à faner. On arrive enfin à

une petite place où trône la mairie de la ville. Le bâtiment est caractéristique d'un temps révolu, avec son grand escalier central et les drapeaux toujours présents sur sa façade. L'intérieur est tout aussi beau, avec son large hall d'entrée et ses grandes fenêtres.

On nous mène directement devant le maire, un homme bedonnant dans la soixantaine. Vu son allure, il est certain qu'il n'a pas beaucoup vécu à l'extérieur, son costume n'aurait jamais pu survivre.

- Bonjour Mademoiselle, bonjour jeune fille. Bienvenue à Langres.

Deux hommes de la sécurité l'encadrent avec des fusils mitrailleurs, mais comme j'ai pu garder mes poignards, ça ne me dérange pas plus que ça. C'est de bonne guerre.

- Je suis Claude Mercanit, maire de Langres.

- Bonjour. Moi c'est Cassandra et voici Sacha. Merci pour votre aide.

- Je vous en prie. De nos jours, l'entraide entre survivants est primordiale.

- Je suis impressionnée par votre ville. Combien de personnes vivent dans l'enceinte des remparts ?

- Nous avons actuellement plus de 10 000 habitants. On a dû se serrer un peu et partager des maisons pour faire rentrer le plus de monde possible. En fait lors de la grande épidémie, la plupart des habitants se sont naturellement retranchés à l'abri des remparts. Puis certains sont tombés malades. Au début il y a eu beaucoup de morts. Mais dans le même temps, d'autres personnes des campagnes avoisinantes nous rejoignaient. Les derniers arrivants sont arrivés il y a deux mois. Vous êtes les premières personnes que l'on voit de l'extérieur depuis. C'est pourquoi nous sommes ravis d'avoir pu vous aider. Vous êtes la preuve que la vie continue et est toujours possible à l'extérieur. Nous n'avons pas de contact en dehors de cette ville. Les gens qui arrivent ici sont tellement soulagés de trouver un abri sûr, qu'ils ne sortent plus d'ici. Moi le premier. Avant la grande épidémie, j'étais maire d'un petit hameau un peu plus à l'est. Je suis arrivé ici seulement une semaine après le début de tout ça, et je ne suis plus jamais sorti.

- Si les gens se sentent en sécurité ici, ça peut se comprendre. Mais ce ne sera pas notre cas.

- Vous voulez rejoindre Lyon ?

- Pourquoi est-ce qu'on voudrait rejoindre Lyon ?

- Je pensais... Comme vous étiez sur cette route... Dans ce cas, où allez-vous ?

Pourquoi évite-t-il la question. Je n'aime pas les gens pas francs. Je n'oublie pas que c'est un politicien, qui a l'art de manier les débats alors j'insiste.

- Il y a quoi à Lyon ?

- Disons qu'il y a eu des rumeurs au début. Beaucoup des gens qui sont arrivés ici partaient pour Lyon à la base et finalement, ayant trouvé ce qu'ils cherchaient, ils ont décidé de s'arrêter ici.

- Ça ne me dit toujours pas ce qu'il y aurait de si intéressant à Lyon.

- Les rumeurs disent qu'une partie de la ville est toujours habitable. Un peu comme ici mais sans les remparts. Une zone non infectée.

Incroyable ! Une partie de Lyon serait toujours aux mains de la civilisation. Ma curiosité est éveillée mais je suis consciente qu'il ne m'en apprendra pas beaucoup plus, étant donné qu'il m'a déjà avoué que personne ne sortait de l'enceinte fortifiée.

- Et donc, si je peux revenir à ma question, vous allez où ?

- On descend vers le sud, c'est tout.

- Sans objectif particulier ?

- La mer.

- C'est très vague comme objectif. Mais soit. Vous savez, nous avons encore de la place. Vous pourriez rester ici, mais seulement après débriefing par notre service de sécurité et seulement si vous acceptez de déposer vos armes. On m'a dit que vous étiez réticente à ce sujet.

- En effet, mes poignards restent avec moi.

- Vous ne craigniez rien ici.

- On m'a déjà dit ça...

- Je vois. Dans ce cas, je vous autorise à les garder jusqu'à ce que vous vous sentiez plus à l'aise et si, et seulement si, vous nous racontez votre histoire de manière à pouvoir juger si vous représentez une menace. Vous comprenez, j'en suis sûr.

- Vous voulez savoir quoi ?

- Tout ce qui vous est arrivé depuis la grande épidémie.

Je n'ai pas trop envie de m'épancher sur mon voyage, mais si je veux que Sacha se remette et si je veux garder mes armes je n'ai pas trop le choix.

Je commence donc mon récit en zappant quelques évènements comme mon kidnapping ou le fait d'avoir brûlé vif mon ancien tortionnaire. Inutile qu'il sache de quoi je suis capable. Je commence donc par ma rencontre avec Micka. Je lui raconte une jolie fable comme quoi il m'aurait trouvée cachée dans ma maison alors que le monde s'écroulait, puis le gymnase, mon entraînement, mon départ alors qu'il s'est fait tuer par des pillards. Je lui dis que je suis restée un moment dans une villa au bord d'un lac, ma rencontre avec Lucie et son fils. Je zappe aussi l'épisode avec Emma, il ne manquerait plus qu'ils me croient infectée. Puis mon arrivée dans la secte et notre évasion avec Sacha, pour enfin arriver aux abords de Langres. Sacha n'a pas perdu une miette de mon histoire. Je ne lui avais jamais vraiment parlé de tout ça, et je vois son intérêt pour mon récit dans ses yeux. Ensuite, Sacha raconte son histoire, sauf que contrairement à moi, je la soupçonne de ne rien cacher. La fuite avec son frère et ses parents, la mort de son frère de la grippe puis l'arrivée dans la secte.

Quand elle parle de la grippe, Nicolas et le maire se jettent un coup d'œil qui ne m'échappe pas et que je n'aime pas du tout. Il faudra que je lui parle après en tête à tête pour lui expliquer d'éviter de raconter ce genre de chose. Façon de faire passer un message j'ajoute :

- J'ai recueilli Sacha et depuis je la protège. Je n'hésiterai pas à attaquer quiconque s'en prendra à elle.

Nicolas me fixe et je sais qu'on se comprend. Le maire est un peu gêné.

- Tu es sûre qu'il est mort de la grippe ?

- Oui, un matin il était mort dans son lit.

- C'est juste qu'on ne peut pas laisser entrer l'épidémie dans notre enceinte.

- Si vous avez des doutes, on peut partir sur le champ, ce n'est pas un problème.

- Mais je vous jure qu'il est mort de la grippe, s'énervé Sacha. Et c'était il y a plus de trois mois. Si j'étais malade, j'aurais régressé depuis longtemps.

- Régressé ?

La mine interrogative du maire me surprend. Ils ne sont vraiment jamais sortis. Ils ne savent même pas ce qu'est cette maladie. Je suis sidérée.

- Oui, comme les dégénérés. Vous savez comment la maladie évolue non ?

- En fait, pour se protéger, si quelqu'un est malade, on le tue, ajoute Nicolas.

- Hein ?

Je n'en crois pas mes oreilles. Ils tuent tous les gens qui présentent le moindre symptôme. Je me sens obligée de leur expliquer.

- La maladie leur ronge le cerveau et ils régressent. Ils n'ont plus conscience de ce qu'ils font, il leur reste à peine 20 minutes de mémoire immédiate et leurs comportements sont primitifs. Mais si on leur laisse leur territoire, le plus souvent ils n'attaquent pas.

- Je vous rappelle que si on ne les avait pas tués devant les remparts, à l'heure actuelle, c'est vous qui seriez morte.

- Oui car j'ai traversé leur territoire et ils l'ont défendu. Je les tue pour me défendre, pas pour les exterminer.

- Nos points de vue diffèrent sur ce point. Nous préférons éviter toute contamination dans l'enceinte. Les gens vivent en paix car l'ordre règne en ville. Avec des contaminés à l'intérieur, l'ordre ne serait plus assuré.

- De mon expérience, les hommes sont bien plus dangereux que les dégénérés.

- Nous avons des lois strictes qui nous permettent de nous prémunir des contaminés et des hommes.

- Des lois strictes ?

- Oui. Toute infraction à l'ordre public est punie de la peine de mort.

Je reste muette devant cet aveu. Ils ont rétabli la peine de mort. C'est quoi encore cet endroit de malheur. Je comprends mieux l'autorité de Nicolas sur la population. Les gens ont juste peur de faire un mouvement de travers et de finir sur la potence. Sacha est aussi choquée que moi. Elle se crispe sur sa chaise et n'ose plus faire un geste. Elle est tétanisée. Il faut que je désamorce la situation ou ça va encore partir en vrille.

- Ok. Je comprends. Nous ne vous causerons pas de problème. Je voudrais juste rester un jour ou deux le temps que la main de Sacha se remette. Ensuite on partira et vous n'entendrez plus parler de nous.

Le maire a aussi senti la situation se tendre et tente lui aussi d'apaiser les relations.

- Je comprends que vous soyez choquées, mais je vous assure que nous ne sommes pas une ville autoritariste. Nous avons quelques règles et peu de considération pour les voleurs ou les pillards. Mais notre communauté est

pacifique. Vous pouvez rester aussi longtemps que nécessaire. Quand vous aurez appris à nous connaître, peut-être changerez-vous d'avis et voudrez vous rester.

- Peut être en effet.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 32

Nicolas nous a installées dans une maison vide. J'ai récupéré toutes nos affaires sur la moto, mais elle est restée dans la cour à l'entrée des remparts avec mon pistolet. La maison est coquette, il y a deux chambres, une cuisine, un salon et des sanitaires en état de fonctionnement. J'ai toujours du mal à lever mon bras complètement, mais ça n'a pas d'importance. Le plus important est la main de Sacha.

- Je n'en reviens pas que tu lui aies dit qu'on allait peut-être rester. Il est hors de question que je m'installe ici avec la menace d'être exécutée si je fais un pas de travers.

- Calme-toi Sacha, on ne restera pas. Mais les braquer n'aurait servi à rien si ce n'est à nous attirer des ennuis.

Elle s'assied sur le canapé en relâchant un soupir de soulagement.

- J'ai eu peur quand je t'ai entendue dire ça.

- Au fait, si on te redemande de raconter ton histoire, évite de parler de ton frère

- Oui, désolée. Je l'ai compris mais après coup.

- C'est pas grave, c'est passé pour cette fois.

Je ne rajoute rien. Je n'ai aucune confiance dans leur système et je ne peux m'empêcher de me demander s'il n'y a pas des micros dans cette maison.

- Pour l'instant, on va profiter de l'hospitalité qu'ils nous offrent pour nous reposer et pour te soigner. Demain on retournera voir le médecin pour qu'il change ton bandage et voir l'aspect de ta main. Tu as encore mal ?

- Ça me lance un peu, mais on peut partir quand tu veux.

- J'ai envie de visiter un peu les lieux d'abord.

Le lendemain, on part faire un tour dans la ville. Les gens ont l'air heureux, ils sont polis et nous abordent en nous saluant. Afin de ne pas créer de tension, j'ai laissé mes poignards à la maison, mais j'ai caché le petit cran d'arrêt de Sacha dans une de mes bottines, juste au cas où. Hier, le maire nous avait invitées chez lui pour le repas, mais aujourd'hui, j'aimerais trouver quelque chose pour manger entre nous. Au détour d'une rue, on

tombe sur un petit marché où les gens vendent le fruit de leur potager. Quand je m'approche, je vois des prix notés en euro.

- Vous payez en euro ?

Le marchand devant lequel je me suis arrêtés sourit.

- Oui jeune fille. On a gardé la monnaie unique !

- Mais comment les gens font-ils pour avoir du liquide.

- Oh certains sont arrivés avec leurs économies dans les valises. Et le maire a pu créer une économie locale en faisant ouvrir les coffres de la banque. Ça nous permet de garder un rapport au prix des objets, mais plus personne ne fait d'économie. Je vous sers quelque chose.

- Désolée mais moi je ne suis pas venue avec ma valise d'euros ! lui dis-je dans un sourire.

Il regarde à droite et à gauche, prend un sac et y met quatre pommes de terre.

- Tenez, un cadeau de bienvenue. Mais ne le dites à personne, sinon tout le monde va me demander des légumes gratuits.

Il tend le sachet à Sacha qui lui fait un grand sourire en retour. La même situation se répète quand on passe devant un boucher et une épicerie, si bien que sans rien avoir payé, on repart avec des patates, un peu de jambon blanc et des yaourts frais.

Les gens sont particulièrement bienveillants, pourtant personne ne m'a droguée pour m'amener à cette conclusion. Bien sûr cette ville a ses travers avec cette sécurité omniprésente et hyper répressive, mais peut-être le monde a-t-il besoin de ça pour continuer à fonctionner. Notre promenade nous a fait parcourir la ville et je dois bien reconnaître qu'elle est réellement charmante, mais elle n'est pas pour moi. Une fois rentrées à la maison, je demande à Sacha :

- Alors tu penses quoi de cette ville finalement ?

- C'est mignon. Les gens sont sympas mais je ne veux toujours pas rester. Donc on est sur la même longueur d'onde.

- Comment va ta main ?

- Ça va, ça me lance un peu moins. Et ton épaule ?

- J'ai connu pire. Tu dois revoir le médecin dans deux jours, dès qu'il t'enlève le bandage, on part.

Elle me fait un grand sourire.

Nous avons passé ces deux jours à continuer l'entraînement de Sacha. Dès le petit matin, on se poste sur une des tours de garde et nous enchaînons les mouvements sous le regard amusé des gardes. Ils souriraient moins si je leur mettais une bonne raclée, mais je continue à faire profil bas. S'ils nous jugent trop dangereuses, ils pourraient nous enfermer ou pire, nous condamner à mort. J'entraîne donc Sacha sur des mouvements simples mais efficaces. Elle s'améliore mais avec sa main blessée, elle peut difficilement attaquer. Pour discuter tranquillement, le plus souvent je l'emmène dans un coin isolé sur les remparts. Je reste persuadée qu'il y a des micros dans notre maison et donc nos conversations entre quatre murs ne se résument qu'à des banalités sur la ville et ses habitants.

Aujourd'hui, on repart chez le médecin, et j'espère vraiment qu'il va lui libérer la main pour qu'enfin on puisse reprendre la route. La bonne nouvelle arrive enfin.

- Bon, la peau commence à cicatriser. Évidemment c'est encore enflammé, mais l'air va accélérer la cicatrisation. Il faut maintenant la laisser à l'air libre. Je vais vous donner une pommade à appliquer tous les jours jusqu'à pénétration complète.

- Très bien, merci.

- Vous pourrez la retirer à la pharmacie de l'hôpital. Je crois qu'elle est assez chère, mais le tube devrait suffire jusqu'à la guérison.

Je suis sans voix. Je n'avais pas pensé qu'il faudrait la payer. A l'hôpital on ne nous demande jamais rien. Le docteur Gérando note ma réaction.

- Oui les soins à l'hôpital sont gratuits. Ce système a été fait pour permettre aux familles sans trop de revenus de pouvoir se faire soigner et surtout afin que personne n'hésite à aller consulter. De cette manière, nous pouvons détecter précocement si des signes d'infection se déclarent. Mais quand vous sortez des soins de l'hôpital, là, il faut payer.

- Combien elle coûte ?

- Dans les 100 euros.

Putain, 100 euros ! Comment je fais pour trouver cette somme moi. Tout d'un coup Sacha prend la parole.

- Oui je comprends, c'est bien normal. Vous continuez à faire des prescriptions ou c'est sur notre dossier ?

Le docteur sourit à Sacha.

- Les ordinateurs font partie d'un passé révolu. Le papier, c'est une ressource simple et facile à trouver. Tiens, tu peux aller la chercher.

Nous sortons de la salle et, alors que je cherche où se trouve la pharmacie pour essayer de m'arranger avec le pharmacien, Sacha me retient par le bras et me chuchote à l'oreille :

- Laisse tomber, on se casse et on en trouvera sur la route dans une pharmacie gratuite.

Je la regarde, éberluée et explose de rire. Depuis le début, je la trouve intelligente, mais je viens de me rendre compte qu'elle est aussi drôlement futée.

En sortant de l'hôpital on se trouve un coin à l'écart sur les remparts et on commence à échafauder notre plan.

- Il va falloir que j'aille voir Nicolas pour qu'il nous laisse sortir d'ici. Je vais aussi en parler au maire, il a l'air de bonne composition et, avec son appui, ce sera plus simple. Ensuite on fait nos bagages et on repart. Je trouverai un itinéraire ce soir. J'ai envie d'aller voir ce qu'il se passe à Lyon.

- Ok. Mais si Lyon est envahie ?

- Alors c'est très simple, on continue notre route.

Je la vois qui fouille sous son tee-shirt et en ressort... la carte de France.

- Au cas où les nouvelles seraient bonnes, je me suis dit que ça pouvait te servir.

Je souris et lui prends la carte des mains pour la déplier à même le sol.

- Très bien, on est à Langres. C'est ici, lui dis-je en lui montrant le point sur la carte. Lyon est là. Ça fait une sacrée distance. En plus je n'ai pas de carte détaillée de cette région. Il va falloir en trouver une pour passer par les axes secondaires. Il faut aussi trouver ta pommade. Et le temps va se refroidir encore, avec la pluie qui va être de plus en plus fréquente. Si on veut avancer, il va falloir être efficace.

- Pas de problème, je t'aiderai pour les reconnaissances. A deux, on peut aller plus vite.

- Tu veux vraiment partir d'ici toi !

- Oui, je ne me sens pas bien. J'ai toujours peur de faire ou dire un truc de travers. Et je ne me sens pas bien dans la maison non plus. Je préférerais encore le lycée avec ses dégénérés.

- On ne restera pas plus que nécessaire. Langres est trop grande et on a vu que la route passait au milieu de la ville, donc on va plutôt la contourner par

les petits chemins alentour. Ensuite on rejoint la route principale et on descend. Ça semble assez dégagé. Au premier village que l'on croise on cherche ta pommade et des cartes.

Pendant que je replie la carte et la tend à Sacha pour qu'elle la cache à nouveau j'ajoute :

- On ne prend ni eau, ni nourriture. Ils me gonflent avec leurs euros et leur fonctionnement hérité de l'ancien monde. Ce genre de chose n'a plus de sens maintenant. On trouvera ce dont on a besoin au village suivant.

- Il faudrait quand même partir le ventre plein.

- Je vais voir ça avec monsieur le maire, lui dis-je en insistant sur le titre.

Elle rigole.

- On part demain à la première heure.

Pendant que Sacha traîne encore un peu dans les rues, je pars voir où est ma moto et dans quel état elle est après notre chute. Je ne me suis pas occupée de ça plus tôt et je vais vite savoir si c'était une erreur ou pas. Quand je la vois, une envie de liberté s'empare aussitôt de moi, comme d'habitude. Le côté qui est tombé sur la chaussée présente de nombreuses rayures qui lui donnent de suite un aspect plus rustique. Je glisse la clé dans le contact et elle démarre au quart de tour. Le moteur ronronne comme si elle était aussi heureuse que moi de la revoir.

- J'ai fait changer une attache de sac ainsi qu'un retro qui s'était cassé dans votre chute.

Nicolas est arrivé sans que je l'entende.

- Ha merci.

- Si vous venez inspecter votre engin, j'en déduis que vous souhaitez nous quitter.

- En effet, je comptais aller voir monsieur le maire après mon inspection.

- C'est plutôt moi qui suis censé vous donner mon accord.

- Vous étiez le suivant sur la liste, mais je me devais aussi de le remercier.

Nous échangeons des politesses, mais je ne suis pas dupe, quelque chose cloche.

- Donc notre mode de vie ne vous a pas convaincues de rester parmi nous.

- Disons que je suis habituée à me débrouiller seule.

- Peut-être pourrions-nous en discuter en allant à la mairie ?

- Bien sûr.

J'éteins le moteur de mon engin et garde précieusement les clés avec moi.

- Quel âge avez-vous Cassandra ?

Je ne sais pas pourquoi mais je n'aime pas cette question, alors je préfère mentir.

- j'ai fêté mes 19 ans il y a quelques mois je pense. J'ai du mal à savoir avec exactitude quel mois on est.

- Nous sommes le 21 Novembre.

Je le regarde hébétée.

- Vous continuez à compter les jours ?

- Évidemment, sinon comment mesurer le temps qui passe, comment connaître les saisons et comment fêter les anniversaires. Vous paraissez très jeune, plus jeune que 19 ans.

- J'ai toujours fait plus jeune que mon âge.

- Je vous en aurais donné 16, 17 maximum, ce qui aurait compliqué votre départ.

Nous y voilà.

- Pourquoi donc ?

- Car dans ce cas vous auriez été mineure et nous ne pouvons pas décemment laisser deux mineures déambuler seules à l'extérieur.

Ben voyons, encore un reste de l'ancien monde, ce paternalisme qui veut que la veille de ses 18 ans on est un enfant et le lendemain on est assez responsable pour aller voter.

- N'ayant pris aucun papier d'identité lors de la chute, vous allez devoir me croire sur parole quant à mon âge.

Cette conversation est la plus longue de ma vie. J'évite ses questions pièges pendant tout le trajet et on arrive enfin devant la mairie.

- Je ne sais pas si le maire pourra nous recevoir aujourd'hui.

- Dites-lui juste que je souhaiterais le remercier pour son hospitalité.

Il revient cinq minutes plus tard l'air contrarié.

- Suivez-moi, il va vous recevoir.

Le maire est derrière son bureau à moitié caché par une montagne de dossiers. Je me demande ce qu'il peut bien avoir à gérer avec la chute du monde civilisé, mais m'abstiens de toutes remarques.

- Cassandra ! Bonjour ma chère. Comment allez-vous ?

- Très bien monsieur le maire. Et vous ?

J'en rajoute un peu mais je vois bien qu'il adore ça. Et mon unique but aujourd'hui est de me le mettre dans la poche et de nous faire inviter à dîner.

- Ça va, ça va. Mais j'ai toujours plus de dossiers à gérer et de paperasse à lire. C'est encore pire qu'avant la chute.

Il rigole de sa petite phrase et je l'imite.

- Nicolas m'a annoncé que vous souhaitiez nous quitter.

- En effet, je pense partir demain avec Sacha.

- Ha... l'aventure vous manque à ce point ?

- Disons que nous aimerions vraiment voir la mer.

- Je comprends moi aussi j'ai été jeune.

Nicolas le coupe.

- Oui, mais admettons que vous m'ayez dit la vérité sur votre âge, Sacha, elle, est mineure.

- En effet, mais je suis ce que vous appelleriez sa tutrice depuis que je l'ai recueillie. Ce qui me donne le droit de l'avoir avec moi.

- Ce n'est pas responsable de l'amener sur les routes avec les dangers que cela comporte et, à ce titre, nous pourrions vous enlever sa tutelle.

- Je ne laisserai jamais Sacha derrière moi, lui réponds-je d'un ton sec. A part si elle souhaitait rester quelque part, ce qui n'est pas le cas ici.

- Pourquoi ça ? Elle pourrait retourner à l'école et n'aurait plus besoin d'apprendre à se battre. De plus vous pourriez aussi nous être très utile, vous et votre moto.

- Allons Nicolas, le coupe le maire, calmez-vous. Nous nous targuons d'être l'un des derniers bastions de la république et Cassandra a raison. Elle est majeure et a la tutelle de Sacha. A ce titre elle peut décider ce qui est bon pour elle ou pas.

Le maire se retourne vers moi pendant que Nicolas me jette un regard glacial.

- Si vous souhaitez partir, nous ne vous retiendrons pas. Mais sachez que vous pouvez rester avec nous autant que vous voudrez.

- Merci monsieur le maire, mais nous partirons demain matin de bonne heure. Je pense passer par Lyon. Vous avez éveillé ma curiosité au sujet de cette ville. Si un jour je repasse dans les environs de votre cité, je passerai vous dire ce qu'il s'y passe exactement.

- Oh ! Ce serait formidable en effet. Nos explorateurs ne vont jamais aussi loin. Nous nous cantonnons aux villes voisines.

Je note l'information.

- Pour vous souhaiter bon voyage, venez donc dîner chez ma femme et moi ce soir !

- Avec grand plaisir !

- Nicolas, vous serez des nôtres avec votre famille ?

- Hélas, j'ai déjà des engagements pour ce soir.

- Tant pis, nous ferons ça en comité restreint.

Je ne dis rien, mais ça m'arrange bien. Cet homme m'est de plus en plus antipathique.

- Dans ce cas je vais aller prévenir Sacha et commencer nos bagages.

Je sors sans demander mon reste pour retrouver Sacha.

Je la retrouve à la maison. Comme d'habitude, elle a trouvé un livre qui traînait et est absorbée par sa lecture.

- Je sors de chez monsieur le maire, il nous a invitées chez lui ce soir à dîner afin de fêter notre départ demain.

J'ai capte son intérêt avec la dernière partie de ma phrase. Elle connaît mes doutes sur la maison et enchaîne donc avec un :

- Comme c'est gentil de sa part.

Je prends un bout de papier et lui écris « très important : j'ai 19 ans ». Elle prend le papier, le lit puis le froisse, le met dans la cheminée et le brûle. On part faire nos sacs en n'emportant que le nécessaire. Puis nous partons dîner chez le maire.

Le repas fut copieux et la compagnie du maire et de sa femme agréable. On se couche le ventre plein, prêtes à déguerpir d'ici aux premières lueurs du jour. Quand on arrive pour charger la moto, le mot est bien passé et personne ne nous fait d'ennui avant notre départ. Nicolas est là et nous regarde sangler le dernier sac.

- Vous n'avez pas changé d'avis pendant la nuit ?

- Non, toujours pas.

- Étrange de vouloir à ce point partir d'un endroit aussi sûr. D'autant plus que je suppose que la situation doit vraiment être horrible à l'extérieur, avec tous les cauchemars que vous faites la nuit.

- Ne vous inquiétez pas, tout se passera bien, lui dis-je en montant sur ma moto.

En franchissant l'enceinte des remparts, je lui souris en me retournant une dernière fois. J'avais raison : il nous espionnait.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 33

Éviter la route qui traverse la ville nous fait passer par des chemins de campagne plus ou moins carrossables. Ce détour a énormément rallongé notre itinéraire, mais au moins nous n'avons croisé personne. Quand nous arrivons enfin au sud de la ville, nous rejoignons la départementale et fonçons en direction de Dijon. Le premier village que l'on croise est assez tranquille mais toutes les échoppes sont vides. Les hommes de Langres ont déjà dû passer par ici. Le maire m'a dit qu'ils s'approvisionnaient dans les villages voisins et celui-là est le premier sur la route. Ce qui est étrange est que la ville est assez étendue en longueur et pourtant quand nous la traversons à moto, aucun dégénéré ne sort d'un coin sombre. C'est comme si la ville était complètement déserte. Nous continuons de descendre le long de cet axe. Le deuxième patelin sur notre route a aussi été vidé de toutes choses ayant une valeur marchande. Là encore, personne ne se lance à notre poursuite ou n'essaie de nous intercepter. C'est un sentiment étrange, comme si nous étions les derniers hommes sur Terre. A la sortie de la ville règne une puanteur infernale. Je m'arrête et regarde Sacha qui est écœurée elle aussi. Elle porte sa main valide au visage pour se couvrir le nez. Il règne une odeur de brûlé qui me retourne l'estomac. On fait à peine deux cents mètres pour comprendre d'où cela provient. Sur le côté de la route, un tas carbonisé est encore fumant. Quand je discerne une jambe parmi les morceaux brûlés informes je démarre en trombe pour éviter que Sacha ne voie la même chose que moi.

On roule un bon moment dans la campagne sans croiser le moindre village. Quand enfin un panneau nous indique l'approche d'une agglomération, je prie pour que celle-ci ait été épargnée par Langres. A l'entrée du village se trouve une station-service. Sacha part tester une pompe et un liquide fluide s'échappe du pistolet. Enfin ! Sacha fait le plein pendant que je jette un œil à la boutique. Il y a des chips, de l'eau et surtout des cartes de la région. J'embarque tout ce que je peux et la rejoins.

- J'ai le repas !

- Super, je commençais à avoir la dalle. Le plein est fait.

- On va pique-niquer ici, ça a l'air assez calme.

On s'installe devant nos chips et je regarde la carte de la région pendant que Sacha regarde les autres.

- J'ai Dijon ici.

- Et moi Lyon et ses environs.

- Comment va ta main ?

- Ça va.

- Je suis sérieuse Sacha, est-ce que tu as mal ?

- Parfois ça me démange un peu, et la sensation est désagréable, mais ça va je t'assure.

- Ok.

On n'a pas encore trouvé de pharmacie, ou du moins, on n'en a pas trouvée avec des médicaments à l'intérieur. Elle avait entièrement été vidée de son contenu. Ça me tue, ils pillent les magasins et ensuite font payer les médicaments à de pauvres gens.

- On va traverser le village rapidement mais si on voit une pharmacie, on s'arrête.

Hélas nous n'en trouvons aucune.

La suite de la route est monotone et sans surprise. La route, bordée de champs, contourne les villes ce qui nous permet d'avancer vite. Un peu avant Dijon je fais une pause et reprends la carte. Plus tôt dans la journée, j'avais noté que la route passait à travers Dijon, ce qui serait une folie. Je reprends donc mes cartes pour trouver un itinéraire de contournement. La carte détaillée de la ville et ses environs montre de nombreux sentiers possibles à travers les champs.

- Si on passe par l'est, on devrait pouvoir éviter le centre-ville.

- Oui mais l'après-midi est déjà bien avancé. On ne devrait pas essayer de trouver un coin pour la nuit plutôt ?

- Tu n'as pas tort.

Je rejette un œil sur la carte.

- Le problème c'est que, par ici, les agglomérations semblent assez importantes et trouver un coin isolé risque de s'avérer compliqué. Écoute, on avance encore un peu par la campagne. Avec un peu de chance, on trouvera une ferme pour passer la nuit.

Les chemins de traverse se révèlent chaotiques : chaussée déformée, trous dans le bitume, voire pas de bitume tout court. On évite tous les hameaux mais nous roulons très lentement. Je sens Sacha se crispier derrière moi et avec sa main, il est difficile pour elle de bien se cramponner. Au détour d'un chemin, j'aperçois une grande ferme, perdue au milieu de nulle part. Je fais une halte et la montre à Sacha qui a l'air ravi. On part donc s'abriter là-bas pour la nuit.

Quand on arrive sur place, la maison a l'air entretenu et la porte est fermée. Deux voitures sont garées sous un hangar. Alors que je m'approche de la porte, une balle vient ricocher à mes pieds. J'attrape Sacha par le bras et cours me réfugier derrière une des voitures. Une voix s'élève alors :

- Partez ! vous n'êtes pas les bienvenues.
- On cherche juste un abri pour la nuit.
- Dans ce cas, cherchez une autre ferme.
- La route est difficile et le soleil commence à se coucher.
- Ça c'est pas mon problème.

En même temps, je ne peux pas lui en vouloir, je ferai la même chose. A vrai dire je l'ai déjà fait avec Lucie et ses enfants. Je réfléchis donc à une solution que j'aurais pu accepter si ça avait été ma maison.

- Ok, vous ne voulez pas de nous à l'intérieur. Est-ce que l'on peut camper dans le hangar ?

Un silence. Sacha essaie de trouver son poste de tir du coin de l'œil mais me fait signe qu'elle ne voit rien. De toute façon mon but n'est pas de les attaquer. Ils se sont installés ici, la maison leur appartient. Nous ne sommes que de passage.

- Pas dans le hangar. De l'autre côté de la route, il y a un abri pour les bêtes. Vous pouvez vous installer là si vous voulez pour la nuit. Mais demain matin à la première heure, vous dégagez.

Un abri à vache, ce n'est pas terrible mais c'est mieux que rien.

- Très bien. Pas de problème. On va sortir de derrière les voitures.

Je me lève doucement en gardant les mains en vue. Je ne sais toujours pas où est le tireur, je cale donc Sacha derrière moi pour la protéger au maximum. On recule sans faire de gestes brusques et rejoignons la moto. Je la pousse jusque de l'autre côté de la route et trouve l'abri en question. C'est assez grand. Il n'y a pas de porte d'entrée, on va donc se geler, mais c'est

mieux que de dormir dans un champ. On se cale au fond de la grange et j'allume un feu.

A la faible lueur des flammes, je cherche un itinéraire pour éviter Dijon. Sacha s'est déjà endormie le ventre vide. On n'est pas très loin de l'autoroute et j'ai bien envie de tenter ma chance. Elle risque d'être fortement embouteillée, mais ça nous permettrait d'avancer vite et d'éviter la ville. On pourra toujours sortir plus au sud. Notre position est proche d'une ville qui débouche sur une entrée d'autoroute. Ma décision est prise. Demain matin en partant, on passera par la ville, même si c'est risqué, pour trouver la crème de Sacha, puis on file sur l'autoroute et on dépasse Dijon avant le coucher du soleil.

Au petit matin, j'explique l'objectif de la journée à Sacha.

- On fait comme ça ?

- Ça me va. Et ma main recommence à me lancer. Je crois que j'ai vraiment besoin de cette crème.

- T'inquiète, on va la trouver. Mais en ville il faudra être très prudentes.

On s'équipe rapidement et nous partons en vitesse. Une fois arrivées à l'entrée de la ville, je laisse la moto dans une aire de covoiturage et nous commençons notre périple à pied.

- Tu as pris l'ordonnance ?

- Oui mais de toute façon, j'ai retenu le nom.

- Ok. On trouve ça et de quoi à manger, et ensuite on traverse à fond.

- Dans ce cas évite de glisser s'il te plaît...

Elle me décoche un sourire.

- Haha, très drôle. Silence maintenant.

On entre dans la ville sans un bruit. La rue principale semble sans fin et notre marche est interminable. J'ai saisi mes poignards dès le début de notre randonnée improvisée mais mes mains commencent à s'engourdir. On bifurque vers le centre-ville quand, enfin, je vois une pharmacie. Je fais signe à Sacha qui soupire de soulagement. On arrive devant l'entrée et le premier problème se présente. Il s'agit de portes-fenêtres automatiques et je n'ai aucun moyen d'entrer par là sans défoncer la vitre. On part donc à l'arrière du bâtiment en priant pour qu'il y ait une porte de service. Il y a bien une porte mais celle-ci est grande ouverte, ce qui est synonyme

d'ennui. Sacha attrape son cran d'arrêt et on entre à pas de loup. On tombe sur la réserve qui est sens dessus dessous. Quelqu'un est déjà passé par là, mais je garde espoir. Les gens normaux prennent des aspirines, des antibiotiques et du doliprane, pas une pommade contre les brûlures. Dans une petite pièce, je tombe sur le cadavre d'un homme qui n'est pas là depuis longtemps au vu de l'absence de décomposition et d'odeur. Sacha me suit mais ne montre aucune émotion en découvrant le mort. On arrive ensuite dans l'arrière-boutique. Ici, beaucoup de tiroirs sont ouverts et vides, mais je fais signe à Sacha de chercher le nom sur les tiroirs. Ils sont classés par ordre alphabétique et elle arrive rapidement au bon nom. Trois tubes de la fameuse crème sont là. Je lui fais signe de prendre les trois, on ne se sait jamais. Pendant qu'elle cherchait son médicament, je suis allée dans la boutique pour voir ce qui était disponible. Le rayon coupe-faim a été dévalisé ainsi que le doliprane et autres médicaments courants. J'ai pris quelques tubes de dentifrice et des brosses à dents. Dans l'arrière boutique, Je cherche des médicaments qui feraient l'effet du doliprane mais en plus fort, et donc sur ordonnance. Je cherche à CO pour trouver des médicaments à base de codéine, et bingo, du Codoliprane. Je prends toutes les boîtes disponibles.

On ressort de la pharmacie satisfaites de notre butin, mais il nous manque toujours des réserves de nourriture. Avant de reprendre la route, je laisse Sacha se mettre de la crème sur la main, et à voir sa tête, c'était plus que nécessaire.

- Ça va ? je lui murmure dans un souffle.  
Elle me fait oui de la tête.
- Tu peux repartir ?
- Pas de problème.

On se remet donc en route à la recherche d'une supérette. La rue principale continue sur plusieurs centaines de mètres, à croire qu'elle ne se termine jamais. Près de la place du village où se trouve la mairie, Sacha me montre une petite rue perpendiculaire et un peu plus loin un casino. Étant donné qu'il est à l'écart, il semble un peu plus épargné que la pharmacie mais la porte est déjà défoncée. On trouve quand même quelques provisions et de l'eau. On embarque le tout dans nos sacs à dos et repartons rapidement à l'entrée du village.

Quand on se remet en selle après avoir rangé correctement nos différents sacs, je me tourne vers Sacha et lui demande :

- T'es prête ?
- Oui.
- La route est assez droite, alors je vais essayer de faire vite.
- Ok.

Malgré sa réponse, elle ne semble pas rassurée, certainement à cause de la dernière chute. Je démarre en trombe et passe le village à toute allure. Sacha se cramponne de toutes ses forces et elle m'empêche presque de respirer. J'espère qu'après cette traversée, elle reprendra un peu confiance en ma conduite. On sort du village à peine dix minutes plus tard. Derrière nous, la ville se réveille et les sons familiers des dégénérés arrivent jusqu'à nous, mais on est déjà loin. L'entrée de l'autoroute est à peine à trois kilomètres. Nous les parcourons rapidement et nous engageons sur la voie rapide. Bien que je n'ai rien dit à Sacha, je ne suis pas très rassurée.

En se rapprochant de Dijon, je remarque que la route est complètement dégagée. Par contre l'autre côté de l'autoroute est complètement bouché. On avance sans encombre mais au fur et à mesure que l'on dépasse la ville, des voitures apparaissent, d'abord éparses, puis de plus en plus de véhicules obstruent la voie. A l'est de Dijon, c'est un véritable amoncellement de véhicules abandonnés qui nous attend. Je roule sur la bande d'arrêt d'urgence pour les éviter pendant environ un kilomètre, jusqu'à ce que la concentration de voitures, camions et caravanes m'empêchent totalement d'avancer. Je m'arrête et regarde Sacha :

- Voilà pourquoi j'évite les autoroutes.
- Elle fait une mine déconfite.
- On fait quoi maintenant ?
- On se libère un passage en poussant et on prend la première sortie.

On s'attelle donc à la tâche. Ça va quand même plus vite que la première fois où j'ai dû faire ça seule. On pousse les voitures dans un sens puis dans l'autre de manière à dégager un petit passage pour la moto. Heureusement que je n'ai pas un camping-car ! Ça fait trois heures que l'on essaie de se frayer un chemin. Sacha est épuisée et je vois que sa main lui fait mal. On fait une pause sur un pont au-dessus d'un canal. Pendant qu'elle reprend son souffle, j'essaie de me repérer et déplie toutes les cartes à ma disposition. Je suis en train d'en regarder une que je n'avais jamais ouverte quand une idée

germe dans ma tête. Je me lève et regarde par-dessus la rambarde. Je n'en crois pas mes yeux. Je laisse Sacha où elle est et cours jusqu'à la sortie du pont. Sur la droite, une clôture ferme un accès de service à l'autoroute. Ça ne peut pas être si simple. Je vais dans la première voiture que je vois et me mets côté conducteur. Je n'ai jamais conduit de ma vie, mais ce ne doit pas être bien compliqué. Les clés sont sur le contact. Je tourne le démarreur, la voiture fait un bond en avant et cale. Je dois faire un truc qu'il ne faut pas. Je n'ai aucune idée de quelle pédale sert à quoi. Sacha passe sa tête par la fenêtre.

- Besoin d'aide ?
- Il faut que je démarre cette voiture.
- Je sais conduire.

Je la regarde étonnée.

- Mes parents m'ont appris quand on errait dehors avec mon frère. Pousse-toi.

Je me décale côté passager et elle démarre la voiture du premier coup. Je suis un peu vexée qu'elle sache conduire à 13 ans, alors que je suis totalement ignorante à 17.

- Je vais où ?
- Il faut défoncer cette clôture, lui dis-je en lui montrant du doigt la sortie de l'autoroute.
- Tu veux que je fonce en voiture dans ce truc ?
- Exactement. Et mets-y tout ton cœur.
- Si tu veux, me répond-elle pas très convaincue.

Elle fonce droit devant et percute la barrière en plein milieu. La force de l'impact nous projette en avant mais nous sommes retenues par nos ceintures de sécurité. La barrière, elle, cède dans un fracas assourdissant.

Quand on retourne à la moto, Sacha me pose enfin la question qui lui brûle les lèvres.

- Tu m'expliques maintenant.
  - Viens voir.
- Je l'amène au bord du pont.
- Tu vois le canal ?
  - Oui.
  - Et tu vois le chemin qui longe le canal ?

Elle ouvre de grands yeux et se retourne vers moi.

- Tu comprends maintenant ? La piste cyclable longe le canal sur presque toute sa longueur. Regarde la carte. La zone est fortement urbanisée. Il y a des villages partout et les traverser va nous prendre un temps fou. Sans compter les risques que ça nous fait courir. Regarde cette carte, ce sont les itinéraires cyclables de la région. Il y a un itinéraire qui longe la Saône et qui va jusqu'à Lyon. Donc le nouveau plan, c'est de suivre ces pistes en moto pour arriver à Lyon en évitant le centre des agglomérations. Elle sourit de toutes ses dents.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 34

On longe le canal depuis une heure et on ne croise pas âme qui vive. Je ne m'arrête même plus pour traverser les villes. La voie est très correcte, même si elle n'est pas goudronnée. Pour passer la nuit, on s'arrête le long du canal dans une propriété isolée, dans laquelle cette fois-ci personne ne nous accueille à coup de fusil. On trouve un peu de nourriture à l'intérieur, assez pour faire un petit dîner.

Le lendemain matin, nous repartons et rejoignons l'itinéraire cyclable qui mène à Lyon. Il faut passer par une petite ville mais cela nous permet de récupérer un peu d'eau au passage. Le trajet pour rejoindre la Saône nous fait passer par un autre village, plus important et nous fait perdre pas mal de temps. Mais je préfère être prudente et arriver sur les quais de Saône vivante. Dès que l'on a rejoint les bords de la Saône, le trajet est très bucolique. La piste est goudronnée et très agréable à suivre. Cet itinéraire nous autorise à rouler à une bonne allure et la journée d'effort de la veille est vite oubliée. Nous croisons le premier village après une dizaine de kilomètres, mais comme on passe un peu à l'écart du centre-ville, je décide de ne pas m'arrêter. Cette solution s'avère payante et nous continuons notre route sans encombre. Juste avant le village suivant, nous nous arrêtons pour une halte repas au bord de l'eau. La journée est ensoleillée, même si la température est fraîche. Je remarque que notre itinéraire nous fait couper à travers plusieurs villages pour rejoindre le bord de Saône un peu plus loin. Je préviens Sacha qui profite de cette halte pour se badigeonner abondamment de crème et nous convenons de rouler le plus possible avant de trouver un abri pour la nuit.

En fin de journée nous avons traversé sept villages, avec plus ou moins de rapidité et nous avons trouvé une ferme inhabitée à la sortie de Saunières. Notre stock d'eau est encore bon et il nous reste pas mal de nourriture. En plus, à notre arrivée, j'ai entendu du bruit derrière la ferme. Je suis allée voir et à ma grande surprise, une multitude de poules caquetaient gaiement. En effet, en l'absence d'être humain pour les tuer, elles ont

proliféré. Après une course poursuite, j'arrive à en attraper une, sous les encouragements et les rires de Sacha. Quand elle est vidée et embrochée, je jurerais avoir vu de la salive couler aux coins des lèvres de Sacha. Ces dernières journées ont été calmes sur la route, j'espère que cela va continuer jusqu'à Lyon, mais au fond de moi je n'y crois pas vraiment.

La situation est particulièrement calme au bord de cette rivière, si bien que dès le lendemain, on arrive à Chalon- sur-Saône. La ville est immense et l'itinéraire nous la fait traverser.

- Tu as vu l'itinéraire passe par Chalon. Tu veux vraiment traverser la ville et tous les villages autour ? me demande Sacha inquiète.

- Non, c'est trop dangereux. Par contre il y a une nationale qui coupe. Je n'aime pas ça non plus, mais on peut toujours essayer. Ce ne sera pas pire que l'itinéraire cyclable de toute façon.

- Moi, je vote pour la nationale. Au pire, tu fonces dans le tas.

- On va faire ça.

On rejoint donc la nationale et roulons en direction du sud. Les voies sont praticables, c'est déjà ça. Par contre, comme d'habitude, il y a de voitures partout qui pourrissent sur place. D'ici quelques années, tout sera rouillé. Quand on traverse à nouveau la rivière, je m'arrête et regarde si je vois un chemin pour longer la Saône.

- Ici, dis-je en montrant du doigt la petite route. Maintenant, il n'y a plus qu'à trouver un accès.

- Si tu veux que je prenne une voiture pour foncer dans une clôture, n'hésite pas.

- Je m'en souviendrai.

Quelques centaines de mètres plus loin, on trouve une route qui nous permet d'accéder aux bords de rivière. On roule tranquillement un kilomètre puis on déchanse vite. La route s'arrête net pour être remplacée par un chemin de terre et d'herbe.

- La moto ne passera jamais.

- On fait quoi ?

- Trop d'agglomérations dans le coin pour faire marche arrière.

- Tu as une autre idée ?

- On pousse...

Ce n'était pas l'idée du siècle. La point positif est que l'on n'a pas froid et que le coin est complètement désert. Par contre pousser la moto dans ce chemin est un enfer. On transpire à grosses gouttes sous l'effort. Les roues n'arrêtent pas de se coincer dans des trous. On n'avance pratiquement pas et la nuit va bientôt tomber. On n'a vu aucune maison ni ferme. Il faut que je me rende à l'évidence, ce soir on va dormir à la belle étoile. Je ne suis pas inquiète pour des dégénérés ou un autre groupe, personne ne serait assez fou pour venir ici. Mais il va faire froid. J'espère juste que la pluie ne va pas s'inviter cette nuit.

Mon espoir était vain. Au milieu de la nuit, alors que l'on dormait toutes les deux profondément, des gouttes ont commencé à tomber, puis une trombe d'eau. On s'est réfugiées sous un arbre pour s'abriter comme on le pouvait, mais rien n'y a fait, nous sommes trempées. Au petit matin Sacha est épuisée et moi frigorifiée.

- Je crois que j'aurais encore préféré des dégénérés...
- On va avancer et essayer de se trouver un abri en attendant que la pluie s'arrête.

Après une heure et demie d'effort la piste redevient praticable et Sacha grimpe derrière moi. On avance à un bon rythme à la recherche d'une habitation quand, au milieu de nulle part, se dresse une maison en bord de rivière. Je m'arrête et n'en crois pas mes yeux. Cet endroit est parfait et je serai étonnée qu'il soit vide. Mais la chance nous sourit enfin. Les propriétaires sont peut-être morts dans l'épidémie, ou ont trouvé un groupe pour survivre, toujours est-il que la maison est inhabitée. Nous nous installons au sec et faisons un feu dans la cheminée pour nous réchauffer. Cet endroit me fait penser à ma maison au bord du lac. Personne dans les environs, un calme absolu et de l'eau à proximité. Il ne me manque plus que Luna.

Il a plu pendant trois jours sans discontinuer. J'ai donné quelques médicaments à Sacha qui commençait à être malade. J'en ai pris aussi pour le cas où. J'ai appris dans la douleur que l'une des pires choses en ces temps troubles était de tomber malade. Après ces trois jours de pluie, nous reprenons la route. Nos réserves d'eau sont épuisées et on va aussi manquer de nourriture très rapidement. En milieu de journée on arrive près d'une ville assez grande que je n'ai pas très envie de traverser, mais nous n'avons

hélas pas trop le choix. On en profite pour faire le tour des magasins et trouver du ravitaillement et de l'essence. Une fois rassurées quant à l'absence de danger, nous repartons en milieu d'après-midi chercher la moto pour suivre notre itinéraire . On suit les berges à travers la ville, quand arrivées à mi-chemin, un groupe de cinq personnes se dresse devant nous. Je pile brutalement. J'essaie de discerner à qui j'ai affaire quand je vois un des hommes avec un fusil.

- Merde, ils sont armés !

En même temps que je braque la moto sur la droite, un coup de feu retentit dans mon oreille. C'est Sacha qui a saisi son arme pendant que je regardais le groupe et qui a tiré. En retour, j'entends qu'ils nous canardent.

Je fonce à travers les rues de la ville sans plus me soucier des dégénérés. Au contraire, j'espère les réveiller et qu'ils ralentiront nos assaillants. J'essaie de ne pas perdre mon cap et de retourner toujours vers le sud mais je ne suis sûre de rien. Des hurlements se mêlent à des bruits de moteurs. Ils sont véhiculés et se sont certainement lancés à notre poursuite. Au hasard des rues, je tombe sur une grande route perpendiculaire et décide de la suivre. Je peux enfin accélérer. Les bruits de moteurs commencent à se faire plus lointains mais je ne vais pas pouvoir continuer à cette allure trop longtemps, je le sais. Je vais forcément tomber à un moment ou à un autre sur des voitures, un bouchon ou je ne sais quoi. Il nous faut une cachette pour attendre que ça se tasse. Les maisons se font plus éparses. La sortie de la ville est proche. Sur ma droite, je vois un grand bâtiment avec des dizaines de voitures devant. Je bifurque et stoppe la moto derrière le bâtiment entre deux containers poubelles. Une échelle de service monte sur le toit.

- Monte !

Sacha s'exécute et monte à toute vitesse. Je la suis.

- Couche-toi et ne te relève pas.

- Je suis désolée, je n'aurais pas dû tirer, dit-elle en s'allongeant sur le sol.

- Ne t'excuse pas, tu nous as peut-être sauvé la vie. Reste-la.

Je me dirige vers la route et trouve un poste d'observation. Je sors mon petit miroir de mon pantalon. Il s'est cassé lors de ma chute à moto, mais ce sera suffisant pour voir si quelqu'un arrive. J'attends plusieurs minutes dans cette position quand des bruits de moteurs se font à nouveau entendre. Une

jeep et deux motos passent devant le bâtiment sans s'arrêter et sortent de la ville. J'attends que les bruits se soient perdus au loin pour rejoindre Sacha.

- Ils sont passés sans s'arrêter. On va attendre encore un peu et ensuite on essaiera de retourner sur notre itinéraire.

On patiente une demi-heure avant de se résoudre à redescendre. Ils ont dû estimer que le jeu n'en valait pas la chandelle et ont rejoint leur camp.

Nous reprenons notre route vers le sud par l'itinéraire cyclable. Celui-ci a été facile à retrouver. En fait notre cachette était juste à côté d'un accès vers la Saône. En fin de journée, nous nous trouvons une habitation qui donne sur la rivière. Apparemment, il s'agissait d'un gîte., il y a donc beaucoup de place et nous avons l'embarras du choix concernant notre chambre. Malgré cela, on s'entasse toutes les deux dans une chambre, la moto est rentrée pour la nuit. Depuis le début, j'évite de la laisser à l'extérieur. Ma plus grande peur est que l'on me la vole. J'y tiens comme à la prune de mes yeux. Déjà c'est grâce à elle que je peux tracer la route comme je le fais actuellement, mais en plus de ça, je l'avais trouvée avec Micka. Avec le bracelet, c'est la seule chose qu'il me reste de lui et j'en serai malade de devoir m'en séparer.

La soirée fut calme, Sacha est encore un peu choquée d'avoir dû faire feu sur des inconnus. En fouillant la maison, je suis tombée sur des jeux de société. Nous avons donc passé la soirée à enchaîner les parties de scrabble. Sacha n'est pas très douée, mais comme moi non plus, ce n'est pas très gênant. On a aussi fait quelques parties de mastermind, mais là Sacha m'a écrasée. Elle est très forte en logique. Quand elle se couche, j'essaie de me repérer et vois qu'on approche de Mâcon . Si on roule bien, on devrait arriver à Lyon demain. Je n'ai aucune idée de ce que je vais trouver là-bas et, même si je ne dis rien devant Sacha, je reste inquiète. Après tout, aucune raison ne me pousse vers cette ville, à part la curiosité que le maire de Langres a fait germer dans mon esprit. Pourquoi des voyageurs veulent-ils rejoindre ce lieu ? Je me perds dans mes pensées en oubliant pourquoi j'ai ouvert cette carte. Je me reconcentre et remarque que Mâcon est assez étendue, avec pas mal d'agglomérations aux alentours et la voie bleue nous fait passer au milieu de tout ça. Ça me semble risqué. Notre gîte se situe près d'une aire de repos de l'autoroute menant à Lyon et je me demande si

ça ne vaudrait pas le coup d'essayer d'avancer un peu sur l'A6. Je pars me coucher en gardant cette idée en tête.

Le lendemain matin, alors que Sacha a fini de grignoter et part se laver les dents, je repense au choix de la veille. Quand elle revient, je lui annonce :

- On va changer d'itinéraire. On va rejoindre l'autoroute.

Elle vient s'asseoir avec moi.

- Tu es sûre de toi ?

- Non, mais la zone urbaine me semble trop dense près de Mâcon . C'est trop risqué.

- Et si l'autoroute est bouchée ?

- On poussera. On commence à avoir l'habitude, non ?

Elle me fait un sourire.

- Esclavagiste !

- Pourquoi crois-tu que je te fais suivre partout !

Je lui souris en retour.

On rejoint rapidement l'aire d'autoroute par l'arrière. Évidemment, comme on pouvait s'y attendre, les accès sont fermés. En roulant, je cherche un endroit que l'on pourrait défoncer, quand je vois une barrière déjà ouverte.

- Quelqu'un a déjà dégagé le passage on dirait.

- Oui, et ils ont fait ça bien, le grillage est ouvert mais il a été mis sur le côté.

- Évitions de rester là, ce qui compte c'est que ça nous arrange.

Je m'engage direct sur l'autoroute à contre-sens. La voie est dégagée de ce côté-là, par contre l'autre côté de l'A6 est complètement embouteillée. On dépasse rapidement Mâcon quand je m'arrête brusquement.

- Sacha, regarde !

Je lui montre du doigt l'autre sens de circulation. Je n'en crois pas mes yeux.

- Merde ! laisse-t-elle échapper. C'est dingue !

De l'autre cote, les voitures sont toutes alignées sur les côtes de la route et une large voie centrale est dégagée. Impossible que cela ait été fait lors de la chute, je n'ai jamais vu ça ailleurs. Avec un boulevard pareil, on pourrait arriver à Lyon en moins de deux heures.

- Je vais essayer de trouver un accès.

Je redémarre et à peine cinq minutes plus tard, un échangeur se présente. On en profite pour changer de voie et utiliser la percée.

De l'intérieur, c'est encore plus incroyable. Toutes les voitures sont collées les unes aux autres, serrées à droite et à gauche de la chaussée, ce qui laisse la place à un camion pour circuler facilement. Ça donne aussi l'impression d'un couloir sans fin protégé par des barrières de véhicules. J'accélère. Je n'ai jamais roulé aussi vite depuis que j'ai ma moto. Ça me fait peur mais en même temps ça m'excite. Je suis euphorique et j'ai l'impression que je vais m'envoler. Sacha me rappelle à l'ordre quand je la sens se crispier sur ma taille, alors je ralentis un peu. Le but n'est pas de l'affoler.

Les kilomètres défilent et il y a toujours ces alignements de voitures. Après environ une heure et demie à ce rythme, des panneaux indiquent enfin l'approche de Lyon. On va rentrer dans l'agglomération. Je fais une petite halte pour discuter avec ma passagère.

- Tu en penses quoi ?

- C'est peut-être les gens qui habitent ici qui ont placé les voitures comme ça.

- Possible. Mais la question est : ami ou ennemi ?

- De toute façon, on est arrivé, autant aller voir.

- Très bien. On continue à suivre le couloir dégagé et on voit où ça mène.

Ok ?

- Ok.

Je redémarre et suis à vitesse réduite cette invitation tacite.

## Chapitre 35

Notre « escorte » de véhicules nous mène à l'intérieur de la ville. La route est bien isolée avec toutes ces carcasses et je ne m'inquiète pas de faire du bruit. La ville a l'air calme vue d'ici mais on n'est encore que le matin. Il est hors de question que l'on passe la nuit ici. Quand je vois ce qui m'attend quelques mètres plus loin, je pile et Sacha manque de me renverser.

- Ça va pas de piler comme ça ! Qu'est-ce qu'il se passe ?
- Regarde.

Devant nous la route s'enfonce dans la terre et passe dans un tunnel. Aucune lumière n'en sort. Sacha s'affole.

- Hors de question de passer par là !
- Le problème c'est que je pense qu'on n'a pas vraiment le choix.
- Évidemment qu'on a le choix. On trouve un autre accès, voilà tout.
- En traversant la ville ? Ce serait de la folie.
- Parce que passer dans un tunnel dont on ne sait même pas où il débouche, c'est pas de la folie pour toi ?

Je réfléchis rapidement. Elle n'a pas tort, mais en même temps mon intuition me dit qu'il faut continuer.

- La voie dégagée n'est pas le fruit du hasard. Pour faire ça, il faut de l'organisation et surtout de la main d'œuvre. Je pense que cette voie est utilisée, peut-être pas quotidiennement, mais régulièrement. S'ils l'utilisent, c'est qu'elle est sûre.

- Ou qu'ils sont fous ! me rétorque-t-elle. Ou peut-être est-ce juste un piège ?

- Le seul moyen de le savoir est d'y aller. T'es prête ?
- Non !

Sur ce, j'allume mes phares, démarre et m'enfonce dans les profondeurs de la terre.

A peine a-t-on franchi le seuil du tunnel que des lumières latérales, placées à notre hauteur s'allument. J'avance à vitesse réduite pour regarder autour de moi si je vois quelqu'un bouger. Il y a toujours des voitures de

part et d'autre mais personne n'est visible. Quand on s'avance un peu plus, d'autres lumières latérales s'allument.

- Nom de Dieu, ils ont mis des détecteurs de mouvements.

Je m'arrête et contemple l'installation. Les lumières sont reliées les unes aux autres par des câbles, ce qui leur fournit l'alimentation électrique qui doit provenir de la ville. Je ne sais pas comment fonctionnent exactement les détecteurs de mouvements mais je suis émerveillée de leur ingéniosité.

- Rassurée ? demandé-je à Sacha.

- C'est dingue !

Je me suis certainement arrêtée un peu trop longtemps car d'un coup le tunnel passe d'une clarté diffuse à un noir profond. Sacha crie de surprise. Je redémarre doucement dans le noir et dès que la moto est en mouvement, la lumière revient.

On traverse le tunnel sans plus s'attarder, les lumières s'allumant sur notre passage et s'éteignant au fur et à mesure. Quand on débouche enfin à la lumière du jour, je suis éblouie par la clarté soudaine et j'ai besoin d'un petit moment d'adaptation. En face de nous se dresse un pont, et au bout de ce pont, une immense porte en acier qui bouche complètement la route. Quand je suis à la moitié du pont, je discerne enfin les tours de garde érigées de chaque côté de la porte, avec sur chaque tour deux hommes qui pointent leur fusil sur nous.

- Halte !

J'obéis et je m'arrête mais je ne descends pas de la moto.

- Coupez votre moteur !

- Hors de question tant que vous pointerez ces trucs sur nous.

- Coupez votre moteur ou ils feront feu. De toute façon la moto ne vous servirait à rien, ils vous tireraient comme des pigeons.

Une femme est arrivée sur la tour droite. Ça me fait mal de l'admettre mais elle a raison. Si nous essayons de nous enfuir, ils auraient tout le loisir de nous abattre. Je coupe donc mon moteur mais reste en place. Je sens la tête de Sacha se dresser au-dessus de mon épaule.

- Qu'est-ce que vous voulez ?

- On nous a parlé de survivants à Lyon, alors je voulais juste vérifier si c'était vrai.

- Qui vous en a parlé ?

- Un bruit qui court dans les communautés extérieures.

- Vous voulez demander l'asile ?
- Ce n'est pas prévu. Vous pourriez baisser vos fusils ? Je n'aime pas trop discuter avec des armes braquées sur moi.

La femme me regarde un moment puis fait un signe à ses hommes. Ceux-ci restent sur leurs gardes néanmoins ils baissent leurs canons.

- Si vous ne souhaitez pas vous installer, qu'est-ce que vous voulez ?
- Pour l'instant un hébergement pour la nuit. Et discuter.
- Attendez ici.

Puis elle disparaît comme elle est venue.

On patiente sous le regard des gardes. Personne ne bouge et Sacha et moi restons campées sur la moto. Sacha s'approche de mon oreille.

- Tu en penses quoi ?
- Pour l'instant, pas grand-chose.
- Ils ont peut-être remis aussi la peine de mort à l'ordre du jour.
- Langres a eu cette idée débile, ça ne veut pas dire que tout le monde est aussi con.

- On fait quoi s'ils ne nous laissent pas rentrer.
- On repart, on se trouve un abri pour la nuit et on continue notre route.

Ne t'inquiète pas, on s'en est bien sorties pour le moment non ?

- Oui.
- Tu me fais confiance ?
- Oui.
- Alors reste calme et ça se passera bien.

Un grand bruit métallique résonne et d'un coup, la porte commence à s'ouvrir.

A l'intérieur c'est un comité d'accueil un peu spécial qui nous attend. La femme est en face de nous et de part et d'autre se trouvent des hommes armés qui pointent leurs armes sur nous. Je redémarre et m'avance au pas. Sur le côté, un large trottoir est dégagé, j'en profite donc pour garer mon engin et nous descendons enfin de la moto.

- Vous voudrez bien remettre vos armes à notre garde.

Je m'arrête net et la regarde fixement.

- Certainement pas
- Ce n'est pas négociable.

- Je ne suis pas en train de négocier. Vous pointez vos armes sur nous alors on garde les nôtres. Je ne vois pas de quoi vous avez peur. Nous sommes deux contre votre armée.

- Aucun habitant n'a le droit de se promener en ville avec des armes.

- Sinon ?

Elle semble à bout de patience.

- Sinon vous pouvez repartir.

Tout le monde semble nerveux et je ne pense pas que ce soit une bonne idée d'argumenter. Sacha se colle contre moi et je sens que sa main cherche son cran d'arrêt.

- Très bien, dans ce cas elles restent avec ma moto.

- C'est acceptable.

Je dépose mon attirail dans le sac attaché à l'arrière. Un homme vient me faire une fouille minutieuse puis passe à Sacha. Il trouve son petit couteau et se retourne vivement vers sa chef.

- Elle est jeune et a vu plus de merde que vous tous réunis. Normal qu'elle essaie de se protéger.

Elle hésite un peu puis dit finalement :

- Mets-le avec le reste de leurs affaires.

Ensuite ils fouillent mon sac à dos et celui de Sacha. Heureusement, les deux autres pistolets étaient déjà dans le sac arrière, sinon je ne suis pas sûre que ce serait passé.

- Bien, maintenant suivez-moi.

Elle nous fait monter dans une voiturette à pédales et nous partons en direction du centre. La vision est surréaliste. Je trouvais Langres grand, mais ici c'est carrément immense. J'ai l'impression d'être dans un autre monde, comme si rien n'avait changé par rapport à l'ancien temps.

- C'est dingue ce que vous avez construit.

- En fait on a profité de la situation privilégiée de cette partie de la ville pour s'isoler et permettre à l'humanité de continuer à vivre.

- La situation privilégiée ?

- En effet, la partie de la ville que nous occupons est bordée d'un côté par la Saône et de l'autre par le Rhône. Ce qui nous donne deux frontières naturelles. On a détruit les ponts pour s'isoler en n'en gardant que deux, celui par lequel vous êtes arrivées et un du côté est de la ville. Les deux fleuves se rejoignent au sud.

- Et pour le nord ?
- Là, ça a été un peu plus compliqué.

Pendant que deux hommes pédalent sur leur Rosalie, je m'émerveille de tout. D'abord les gens, ils ont l'air détendu et heureux. Puis la ville en elle-même faite de petites ruelles et de hauts bâtiments anciens.

- D'où provient votre électricité ?

- On s'est équipé en solaire mais le plus gros de l'énergie provient d'une centrale un peu en aval que l'on maintient en fonctionnement grâce à des ingénieurs qui vivent ici.

Incroyable, ils ont une centrale nucléaire. On s'arrête enfin devant un grand bâtiment qui doit être la mairie. Et voilà, encore une communauté qui s'accroche à l'ancien régime.

- Je suppose que l'on va rencontrer le maire ?

Elle me regarde et explose de rire.

- Il n'y a plus de maire depuis longtemps. Mais nous avons un conseil de dix personnes qui prend les décisions nécessaires à la survie de notre communauté. Ils pourront répondre à vos questions mieux que moi. Et je pense qu'ils ont aussi des tas de questions à vous poser.

Nous nous retrouvons donc devant ce conseil. Il est constitué de dix personnes, cinq hommes et cinq femmes, certains dans la cinquantaine, d'autres plus jeunes. Dans la salle il y a aussi de nombreuses personnes assises de part et d'autre de l'allée que nous remontons. J'ai l'impression d'être revenue dans le petit village de Salem et Hugo.

- Bonjour. Installez-vous je vous prie.

Nous prenons les deux sièges qu'ils ont installés en nous attendant et leur faisons face.

- Bienvenue à Lyon. Je m'appelle Philippe et je préside ce conseil. Nous vous avons demandé de venir ici pour statuer sur votre demande d'accueil dans notre ville. Pour cela nous aurions quelques questions.

- Nous aussi nous avons des questions.

Il semble déstabilisé par ma réponse. Les gens doivent venir ici en les implorant de les garder, alors forcément je détonne.

- Bien sûr, mais nous verrons ça après. Qui vous a parlé de nous ?

- Disons que la rumeur circule.

- Vous pourriez être plus précise ?

- Comment ça fonctionne ici ?

Une femme intervient sèchement.

- Vous êtes les étrangères, donc veuillez d'abord répondre à nos questions.

- Nous sommes les étrangères, certes, mais nous sommes aussi isolées.

Vous comprendrez donc que nous soyons inquiètes. Mon rôle est de protéger Sacha alors tant que je ne serai pas sûre qu'elle est en totale sécurité, je ne répondrai à aucune de vos questions.

J'ai haussé la voix et mon ton est ferme. Une voix s'élève de l'assistance.

- La petite n'avait pas l'air vraiment sans défense quand elle nous a tiré dessus hier.

Je me retourne et vois un garçon d'une vingtaine d'années, cheveux bruns et regard dur. Merde, un des mecs qu'on a croisés hier et qui nous ont canardées. Ils vont se promener si loin que ça ?

- Il me semble que vous aussi, vous avez tiré. Et quand on s'est enfuies, vous nous avez poursuivies.

Sacha intervient.

- Vous étiez cinq et armés. On n'avait aucun moyen de savoir si vous étiez dangereux ou pas.

- S'il vous plaît, calmez-vous ! Toi aussi Lucas. Assieds-toi, la parole n'est pas à l'assistance pour l'instant. Que voulez-vous savoir sur notre ville ?

Une femme, jeune au demeurant, a pris la parole. Elle semble plus douce et moins belliqueuse que les autres.

- Combien de personnes vivent ici ?

- Environ 120 000.

J'ai la mâchoire qui va se décrocher. Je reste sans voix devant ce nombre.

- Mais... Comment... ?

- En fait, au moment de la chute, l'armée est arrivée assez vite ici et a pris le contrôle de la ville. C'était le chaos mais ils avaient des plans pour cette enclave. Ils ont sécurisé les abords et créé une limite au nord. Au début ça a tourné à la boucherie. Ils ont essayé d'instaurer la loi martiale, sauf que le peuple s'est soulevé. Quatre mois après, nous avons repris le contrôle. A la suite de ce putsch, les militaires qui s'étaient ralliés à notre cause ont mis dehors les autres et se sont fondus dans la masse. La plupart sont maintenant dans la garde. Ensuite, des gens sont arrivés au fur et à mesure et nous les avons accueillis, comme vous.

- Ils ont érigé un mur au nord ?  
- Non, mais si vous restez, vous pourrez voir le dispositif de vos propres yeux.

- Comment pouvez-vous nourrir 120 000 personnes ?  
- Nous avons des terrains où nous avons fait des potagers, nous avons aussi de petits élevages. Sinon des gens comme Lucas vont dehors pour trouver ce qu'il nous manque. Ensuite, les gens peuvent acheter des produits dans les magasins.

- Ha, dis-je déçue, vous avez aussi gardé les euros.  
- Non, en fait nous avons créé une monnaie, afin que les plus pauvres d'avant la chute soient sur un pied d'égalité avec les plus riches.

Alors là, je suis sidérée ! Une population aussi importante qui crée une société égalitaire. Je me demande même si elle ne me mène pas en bateau.

- Et concernant l'application de lois ?  
- Nous avons un tribunal qui juge les affaires courantes. Les verdicts vont de l'amende à l'expulsion.

Bonne nouvelle, pas de peine de mort. Sacha se tourne vers moi et elle semble soulagée.

- Ai-je répondu à toutes vos questions.
- Pour le moment oui.
- Alors peut être pourriez-vous répondre aux nôtres maintenant ?

L'interrogatoire inverse commence.

- Donc comment avez-vous entendu parler de nous.  
- On est passé par Langres. Là-bas aussi ils ont une grande communauté. Apparemment, beaucoup de gens qui s'y sont installés voulaient dans un premier temps rejoindre votre ville. Ça a éveillé ma curiosité.

- Vous êtes passées ?  
- Oui, je suis sur la route depuis presque un an. Mais j'ai un peu perdu la notion du temps avec tout ça.

- Un an à l'extérieur, juste à deux ? me demande un homme incrédule.
- Sacha est avec moi depuis peu. Avant j'étais seule.
- Et vous avez survécu ?
- Apparemment puisque je suis là.
- Vous êtes parti d'où ?
- A la base, j'étais en banlieue parisienne.

Ce souvenir me pince le cœur alors je ne m'étends pas.

- Incroyable ! Jamais personne n'était arrivé de si loin.

Un brouhaha envahit l'assistance et le conseil est obligé d'élever la voix pour les faire taire.

- Avez-vous croisé beaucoup de communautés à l'extérieur ?

- J'en ai croisé. J'ai aussi croisé des gens seuls.

- Comment vivaient ces communautés ?

- La première était petite. Elle s'était installée dans un hameau et vivait en paix. La deuxième est celle où j'ai trouvé Sacha. Il s'agissait en fait d'une secte dirigée par un gourou, un vrai salaud. C'est pour ça qu'on s'est enfuies. Puis il y a eu Langres et son régime autoritariste. Et enfin vous.

- Et les personnes isolées ?

- J'ai partagé ma maison avec une famille à un moment. Ils étaient perdus et sans défense. Si je ne les avais pas accueillis, ils n'auraient pas survécu plus d'un mois. Après, je n'ai pas croisé grand monde à part des dégénérés.

- Des dégénérés ?

- Oui, ceux atteints par la maladie.

- Ha, nous les appelons les contaminés. Mais nos expéditions ne les croisent pas souvent étant donné qu'ils sont devenus nocturnes et que nos hommes ont pour consigne de rentrer avant la nuit.

Les questions continuent pendant bien une heure, jusqu'au moment où Sacha me glisse à l'oreille qu'il faut qu'elle aille aux toilettes.

- Pourrait-on s'arrêter là ? Sacha a une envie pressante et je commence moi-même à fatiguer.

- Oui je comprends. Nous allons voter pour votre accueil pendant que quelqu'un va vous escorter aux toilettes.

En sortant de la salle, j'entends les débats qui commencent mais je n'essaie même pas d'écouter ce qu'ils disent. Une personne nous amène aux toilettes. De vraies toilettes ! Propres et avec une chasse qui fonctionne. Un vrai bonheur. Du coup j'en profite aussi. Quand nous revenons dans la salle, le conseil a délibéré et nous permet de rester à neuf voix contre une.

## Chapitre 36

Tout comme à Langres, on nous a attribué un logement libre, mais cette fois-ci, il s'agit d'un appartement. Il est agréable et Sacha et moi nous sentons beaucoup mieux ici. Nous avons pris le temps de nous promener en ville au travers des ruelles et l'endroit est charmant. Les gens sont accueillants et l'ambiance est nettement meilleure ici. Il n'y a pas de répression et je comprends l'attrait de cet endroit pour la population. Cela fait maintenant cinq jours que nous avons posé nos valises et Sacha s'acclimate particulièrement bien. Elle rayonne. Durant cette petite semaine, j'ai pu découvrir la frontière nord de la ville et j'ai été stupéfaite. Quand je m'y suis rendue, il n'y avait aucune barrière physique, mais en m'approchant, j'ai découvert un trou béant dans le sol d'une dizaine de mètres sur toute la longueur séparant les deux cours d'eau. Léa, notre marraine citoyenne comme ils l'appellent, m'a expliqué qu'il s'agissait en fait d'un ancien tunnel traversant la ville que les militaires ont bourré d'explosif et ont fait s'effondrer. Ainsi, ils ont créé un fossé infranchissable qui les isole de la partie nord. C'est ingénieux et ultra efficace.

Léa m'a aussi expliqué que l'école n'était obligatoire que jusqu'à douze ans pour les enfants, de manière à leur apprendre à lire et à compter correctement. Après, s'ils ont été repérés par leur professeur pour des talents particuliers qui seraient utiles à la communauté, il leur est proposé de continuer leurs études. Sinon, ils peuvent profiter de la vie ou commencer un apprentissage pour un métier manuel par exemple. Ainsi, certains ont continué dans le domaine des sciences afin de maintenir la centrale nucléaire par exemple, d'autres ont préféré faire un apprentissage dans la réparation de vélo, seul moyen de transport dans la ville.

Sacha a sympathisé avec la fille des voisins, Juliette, et celle-ci l'a convaincue de passer des tests afin de peut-être retourner à l'école. J'ai été très étonnée de sa décision de passer ces tests, mais il s'avère que depuis elle poursuit un cursus en biologie. Juliette et elle ne se quittent plus. Pour ma part ça m'a laissé plus de temps pour traîner en ville et me faire une idée

plus précise du genre de vie qu'on y mène. Le système monétaire est basé sur le bouchon, clin d'œil aux anciens bouchons lyonnais. Des billets sont imprimés et 100 bouchons sont donnés aux nouveaux arrivants, ce qui, apparemment, permettrait de tenir un mois, le temps de trouver un travail rémunéré. J'avoue que je ne me suis pas intéressée au problème pour le moment. En arrivant ici, j'ai repris mon entraînement, notamment la course à pied. Je fais le tour de la ville, ce qui correspond à une vingtaine de kilomètres, avec une pause au milieu d'environ une heure en bord de Rhône. Là-bas la vue est magnifique. Ils ont aussi une salle de sport gratuite. Un coach est présent mais ses conseils, eux, sont payants sur la base d'un forfait mensuel, donc je m'en passe.

Cet après-midi, je décide d'aller chercher Sacha après ses cours, en revenant de ma séance de course. Quand j'arrive devant son école, je la vois en grande discussion avec Juliette, et... elle tient la main d'un garçon ? Je ne peux m'empêcher de rigoler. Je comprends mieux son soudain goût pour les études. Je m'approche discrètement par derrière.

- Alors Sacha, ça te plaît les études ?

Elle se retourne brusquement et lâche la main du petit copain.

- Nom de Dieu, qu'est-ce que tu fais là ?

Elle a viré au rouge cramoisi et je l'ignore copieusement en regardant le garçon qui ne sait plus où se mettre.

- Bonjour, moi c'est Cassandra.

- Heu... Tom, bégaie-t-il

- Cassandra ! Viens, on rentre !

Elle me tire par le bras et on se met en route alors je m'esclaffe. Elle, par contre, est hors d'elle.

- Je peux savoir ce qu'il t'a pris.

Je continue de me marrer.

- Arrête, c'est pas drôle !

- Bien sûr que c'est drôle.

Je la regarde du coin de l'œil. Elle finit par se dérider et commence à sourire. Elle essaie de retrouver son sérieux en me lançant :

- Je ne rigole pas. Tu n'as pas le droit d'arriver comme ça, en catimini, pour me mettre la honte.

- Moi la honte ? Ce n'est pas mon genre.

Et j'explose à nouveau de rire.

- En tout cas je comprends pourquoi tu as repris tes études. Il est mignon. Pas mon genre mais mignon.

- Tu trouves ? me dit-elle soudain intéressée.

- Oui. Allez décoince-toi, c'est de ton âge. Vas-y raconte !

On passe le chemin du retour à discuter de son nouveau copain et elle semble vraiment amoureuse, même si à son âge, on ne sait pas vraiment ce que c'est.

Le soir, pendant le repas, il y a un point que je souhaite aborder avec Sacha.

- Que dirais-tu de rester ici pour l'hiver ?

- Je n'osais pas aborder le sujet, je sais que tu n'aimes pas les groupes, sauf quand tu es défoncée, évidemment.

- Très drôle... Il y a le problème de l'argent sur lequel je vais devoir me pencher. Mais au moins on est au chaud et il y a de la nourriture. Et je ne pense pas que l'on puisse continuer à rouler comme ça avec la météo qui se dégrade.

- Moi ça me va.

- Tu m'étonnes, dis-je en gloussant.

- Oh arrête un peu ! mais elle glousse aussi.

Le lendemain, alors que je fais mon tour habituel et que je m'apprête à longer le fossé, j'entends des bruits de moteurs de l'autre côté. Je m'arrête et me mets aux aguets derrière l'angle d'un mur. Quelque chose bouge au loin et se rapproche. Ni une ni deux, je pars en sprintant à l'entrée principale. Il me faut bien une vingtaine de minutes pour rejoindre la porte. Ma moto est toujours là, les clés cachées dans la sacoche arrière. Sans rien demander à personne, j'enfourche ma bécane et démarre. Lucas, qui devait de garde à l'entrée principale, se dresse devant moi avec une arme.

- J'ai pas le temps, si tu veux me suivre, monte.

Il ne réfléchit qu'une seconde et grimpe. Je mets les gaz et fonce le long du quai en évitant les passants qui ne comprennent pas ce que fait un véhicule à moteur dans la ville. Je m'arrête avant la frontière, descends et attrape mes poignards.

- Mais bordel, tu fais quoi ?

Pour toute réponse je fonce vers l'ancien tunnel. J'ai perdu l'habitude de rendre des comptes à qui que ce soit depuis longtemps. Quand j'arrive à

mon point de départ, quatre hommes sont de l'autre côté, avec des armes et un camion de pompier.

- Merde, Antoine et sa bande de crétins.

Je me retourne vers lui et demande :

- C'est quoi l'histoire ?

- On les a expulsés le mois dernier. Ils sont arrivés il y a trois mois, mais on s'est rendu compte que la nuit, ils dévalisaient les maisons. Ils ne travaillaient pas et avaient toujours plus d'argent. Alors le tribunal les a condamnés à l'expulsion. Je vais aller leur parler.

- Non. Ils ont eu leur chance. Je connais les gens comme eux, ils ne comprennent que la violence.

- Comment ça, tu connais les gens comme eux ?

- Des voleurs ont tué l'homme qui m'a sauvée au début.

- Et comment tu t'en es sortie ?

- Je les ai tués.

Il ouvre grand les yeux.

- Tu avais quel âge ?

- 16 ans. Tais-toi maintenant.

Il m'obéit et nous les observons pendant qu'ils déploient la grande échelle pour faire un pont de fortune.

Quand ils entament leur traversée, je regarde Lucas et lui demande :

- Tu n'as que cette arme avec toi ?

- Un revolver est bien suffisant.

- Sauf que si tu tires ils vont riposter à la première détonation. A deux contre quatre, il vaut mieux être discret. Voilà le plan...

Il me coupe.

- Depuis quand c'est toi qui décide ?

- Depuis maintenant. Tais-toi et écoute. Tu vises comment ?

- Assez bien pour avoir eu le droit de porter une arme.

- Oui enfin, tu nous as manquées Sacha et moi sur la moto. Bref. Je vais en prendre deux par surprise. A ce moment-là, et seulement à ce moment-là, tu tires sur le plus vulnérable de ta position. Si tu as le temps tu abats le deuxième. Compris ?

Il n'est pas convaincu par le fait que ce soit moi qui décide et encore moins par le fait d'être en retrait, mais il n'a plus trop le temps de réfléchir, ils ont presque traversé.

- Va te mettre là-bas, à l'angle de l'immeuble, ça devrait te donner un angle dégagé. Dépêche !

De mon côté je contourne l'immeuble derrière lequel on était dissimulés pour les prendre par derrière. J'espère juste qu'après avoir franchi l'échelle ils iront tout droit ou sur la droite. S'ils prennent à gauche, je suis morte.

Ils finissent leur traversée en moins de cinq minutes et vont droit devant eux. Ils n'ont même pas épaulé leurs fusils. Ça ne m'étonne pas. S'ils connaissent les lieux, ils savent que la zone n'est pas très fréquentée ni surveillée. Je m'approche d'eux par derrière. Antoine et un de ses acolytes sont devant, les deux autres sont à l'arrière. Je cours vers eux et me baisse au dernier moment pour entailler profondément leurs mollets. Ils poussent des hurlements et s'agenouillent au sol. Dans un mouvement rapide, je plante mes deux poignards dans leur poitrine. Au même moment, Antoine et son pote se retournent et j'entends la détonation d'un coup de feu. Un troisième gars tombe au sol. Antoine se rue sur moi. Une autre détonation retentit mais Lucas rate son coup. Je me prépare au combat et me redresse de toute ma hauteur. Antoine épaulé son arme mais trop près de moi. Je saisis le canon et le bascule sur ma gauche en lui donnant un coup de genou dans la cuisse. J'y mets toute la force dont je dispose. Il crie. Je relâche une main du canon et lui donne un coup de coude dans le nez, ce qui a pour effet de lui faire lâcher la crosse de son fusil. Il pisse le sang.

- Salope !

Il essaie de me décocher une droite que j'esquive facilement. Je lui saisis les épaules et dans une roulade, l'envoie au sol derrière moi. Je ramasse un des poignards que j'avais laissés au sol et alors que je me relève, prête à lui planter dans la gorge, un autre coup de feu retentit et Antoine gît au sol, sans vie. Je reprends mon souffle quand Lucas me rejoint

- Alors là, je suis impressionné.

- Merci, mais j'ai juste été bien entraînée.

- Qui t'a appris à te battre comme ça.

- L'homme qui m'a recueillie.

Je me relève et ramasse mon deuxième poignard.

Quand on rejoint la porte à moto, un comité d'accueil nous attend, dont trois membres du conseil.

- Je peux savoir ce que ça veut dire.

- Attendez. Cassandra nous a sauvés d'une incursion.

Tous me regardent et je ne suis pas très à l'aise, je me concentre donc sur ma moto, la garant à sa place et rangeant mon attirail à l'arrière. Maintenant que tout le monde sait que les clés étaient sur la moto, je préfère les garder avec moi.

- Antoine et ses potes sont revenus par la frontière nord.

- Impossible, c'est infranchissable.

- Ils avaient une échelle de pompier.

- Oui et vous devriez peut-être réfléchir à sécuriser le périmètre, renchéris-je.

- Et ils sont où maintenant.

- Morts, j'ajoute en repartant vers le centre-ville.

Dans la soirée quelqu'un frappe à notre porte.

- Salut. Je peux entrer ?

C'est Lucas. Autant j'avais un très mauvais a priori sur lui suite à notre rencontre à l'extérieur, autant après l'épisode de la journée, je commence à l'apprécier.

- Je t'en prie.

Sacha est dans le salon sur le canapé.

- On devrait peut-être parler seul à seul.

- Je n'ai rien à cacher à Sacha. Elle en a vu certainement plus que toi.

- Très bien. J'ai débriefé le conseil suite aux événements d'aujourd'hui. Ils sont d'accord pour sécuriser la frontière nord. On va installer un grillage pour éviter que cela ne se reproduise. J'ai aussi obtenu ça d'eux. Tiens.

Il me tend le sac arrière de la moto.

- Tu es au courant que j'ai toutes mes armes là-dedans ?

- Oui. Tu peux les garder avec toi.

- Merci, j'apprécie le geste.

- Le conseil souhaiterait te proposer un job dans la sécurité. Tu pourrais rejoindre notre garde.

- En fait, à choisir, je préférerais partir en expédition à l'extérieur, sans vouloir jouer les ingrates.

Il sourit.

- Je me doutais que tu dirais ça. J'ai déjà posé la question et ils sont d'accord.

- D'ailleurs, avec Sacha, on souhaiterait rester ici pour l'hiver.

- C'est déjà acté, me dit-il en souriant.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 37

Ça fait maintenant un mois que nous sommes installées à Lyon. Sacha a trouvé ses marques et elle est plus souvent chez Juliette que chez nous, mais je ne lui en veux pas. Après tout, elle doit trouver sa route, comme moi j'ai trouvé la mienne. Plus le temps passe, plus je me rends à l'évidence. Elle ne repartira pas avec moi au printemps. Elle est trop épanouie ici et je ne pourrai jamais lui enlever ça. Mon but était de l'arracher à son funeste destin au sein de la secte. Ici, elle est en sécurité et c'est bien suffisant pour moi. Il faudra que je parle aux parents de Juliette pour voir s'ils seraient d'accord pour la garder avec eux.

Je me suis beaucoup rapprochée de Lucas. Maintenant on s'entraîne ensemble, il a compris l'intérêt de savoir aussi se battre. On a fait quelques expéditions à l'extérieur. On nous met toujours en binôme, preuve que les autres sont aussi conscients que l'on forme une plutôt bonne équipe. Et puis, il est le seul à pouvoir me canaliser un peu. Je n'en fais toujours qu'à ma tête, mais lui je l'écoute un peu plus que les autres. Quand on est à l'extérieur, notre rôle est de trouver du ravitaillement ou d'escorter la relève à la centrale. Celle-ci a lieu tous les quinze jours et la balade est plutôt tranquille. On n'a jamais eu de gros problèmes dehors, mais je sais qu'une mauvaise rencontre peut toujours arriver.

Noël approche et il faudrait que je trouve un cadeau pour Sacha. Elle l'a bien mérité après tout ce qu'elle a vécu. Je profite d'une de nos sorties pour chercher un peu. J'ai pensé à un équipement de moto, mais si elle ne me suit plus, ça ne lui servira pas à grand-chose. Qu'est-ce que je pourrais bien offrir à une gosse de 13 ans ? On va visiter un centre commercial, alors j'en profite pour déambuler dans les magasins et chercher l'inspiration. Je ne prends rien de ce que notre équipe souhaite ramener à Lyon, donc exit le maquillage, les parfums et bijoux. Les jeunes filles de Lyon en raffolent et dépensent tout leur argent de poche pour acheter ces petits trésors. La seule chose qui me vient à l'idée c'est des armes, et ce n'est clairement pas ce qui lui ferait plaisir. Aucune idée ne me vient alors je renonce pour aujourd'hui.

Un matin, Lucas me dit :

- Aujourd'hui, on a été désignés pour passer deux jours au centre de recherche.

- C'est quoi ça ?

- Personne ne t'en a parlé.

- Ben non, sinon je ne poserais pas la question.

- A l'extérieur de l'enceinte de la vieille ville, il y a un centre de recherche des maladies infectieuses.

- Pardon ?

- Oui, ils étudient le virus. Et surtout, ils essaient de trouver un remède.

- Tu déconnes !

- Non. J'étais sûr que tu étais au courant.

Le lendemain, je préviens Sacha que je serai absente deux jours et nous partons en direction de ce fameux centre. On traverse le pont côté est de la cité et nous nous enfonçons dans la ville abandonnée. On emprunte les quais et nous sommes sur place en moins de dix minutes. L'endroit est très proche de la vieille ville et je comprends pourquoi ils sont restés ici. Le bâtiment est immense et hyper sécurisé.

- Avant, ils étudiaient des virus comme Ebola ici. C'est pour ça qu'il y a autant de confinement des différentes zones, me dit Lucas alors que nous traversons la troisième porte verrouillée à l'aide d'un badge.

- C'est dingue. Combien de chercheurs travaillent ici ?

- Ils ne sont plus que trois. Un jour, peut-être que Sacha viendra ici.

- Elle sait que ses études de biologie vont la mener ici ?

- Non, on préfère garder ça dans un cercle restreint, pour ne pas affoler la population.

Un scientifique nous accueille enfin. Il est dans un bureau assez grand rempli de livres parlant de virologie et de microbes.

- Bonjour, c'est votre tour de garde ?

- En effet.

- Ha, vous vous êtes nouvelle !

- Plus si nouvelle que ça. Cassandra.

- Enchanté, moi c'est Bruno. Bienvenue dans notre bunker.

Il nous escorte ensuite dans une autre partie du bâtiment où on rejoint les deux autres scientifiques.

- Voici Samuel et Virginia. A nous trois nous représentons l'espoir du genre humain ! me dit-il d'un ton théâtral.

- Vous étudiez le virus ?

- En effet, depuis sept mois maintenant.

- Vous avez trouvé comment il se propage ?

- Le virus ne se propage pas.

- Comment ça ? Vous niez l'ampleur de l'épidémie ?

- Non, ce que je veux dire, c'est que le virus s'attrape et se développe, mais il n'est pas contagieux.

- Alors comment vous expliquez le nombre de contaminés à travers le monde ?

- Suivez-moi.

Je le suis dans la salle d'à côté qui ne me semble pas très sécurisée.

- Je n'ai pas besoin d'un équipement spécial ou je ne sais quoi.

- Non, ne vous inquiétez pas, vous ne risquez rien. Vous connaissez ceci ?

Il me montre une petite boîte et me sort des gélules rouges.

- Ça ressemble à un truc que j'ai déjà vu. Mais je ne pourrais pas affirmer que c'est exactement les mêmes que celles que j'ai vues auparavant. Elles étaient rouges aussi, c'est tout ce que je peux dire.

- Vous en avez pris ?

- Pas moi. Une femme que j'ai rencontrée en donnait à sa fille quand elle réclamait à manger.

D'un coup son regard s'éclaire.

- Nom de Dieu, ça explique pas mal de choses.

Il court voir ses collègues dans l'autre pièce.

- Cassandra vient de me dire que des survivants consommaient du Sleeve quand ils ne trouvaient pas de nourriture !

Les deux autres commencent alors un débat et je ne comprends rien à ce qu'ils se racontent.

- On s'arrête deux minutes !

J'ai crié pour enfin avoir leur totale attention.

- Maintenant, vous m'expliquez.

- Désolé. L'excitation d'une nouvelle information, vous comprenez. En fait ces gélules sont sorties un peu avant le début de l'épidémie. Il s'agit d'un énième remède miracle contre l'obésité et le surpoids en général. Ces gélules ont deux effets. Le premier est un effet coupe-faim, le deuxième un effet brûle-graisse. La grande nouveauté de cette marque a été de mettre un

principe actif à l'intérieur qui s'attaque directement à la graisse, en la mangeant en quelque sorte. En fait cette molécule, pour rester vivante doit trouver de l'énergie. La première énergie du corps humain, c'est la graisse. Elle s'est donc attaquée aux réserves de graisse du patient pour survivre.

- Ok, donc c'est un super amincissant.

- Tout à fait. Les résultats ont très vite été spectaculaires. Les gens perdaient du poids rapidement, sans rien changer à leurs modes de vie. Les ventes se sont envolées.

- C'est plutôt bien non ?

- Le problème est que quand cette molécule a eu consommé toutes les graisses en réserve chez le patient, elle a refusé de mourir et a cherché une autre source d'énergie. La deuxième plus grande source d'énergie du corps humain est le cerveau et ses neurones. La molécule a donc migré vers le cerveau et a commencé à grignoter tout ce qu'elle pouvait.

Je reste bouche bée, je n'ai plus de mots, ces révélations se bousculent dans ma tête mais il continue.

- Une fois que la molécule a migré dans le cerveau, elle détruit peu à peu les neurones, d'abord dans le lobe frontal puis dans les lobes latéraux. Quand elle a fini son œuvre, le patient a perdu la presque totalité de l'usage de son cerveau et ne garde que quelques réflexes primitifs comme celui de se déplacer et se nourrir. Ensuite la molécule se met en sommeil jusqu'à que d'autres neurones se créent. Comme il s'en crée tous les jours, elle peut se nourrir quotidiennement et la situation des patients ne peut pas s'améliorer.

- Mais ce médicament n'a pas été testé par les laboratoires avant sa commercialisation ?

- Si mais ils ont dû certainement sauter des étapes de tests. L'attrait du profit. L'histoire est faite de scandales sanitaires.

Je garde le silence un moment puis ajoute d'un ton triste:

- Ils gardent d'avantage que quelques réflexes primitifs. Lors de mon voyage j'ai pu remarquer qu'ils avaient toujours un instinct de meute, ils ont même adopté dans leur groupe la petite fille dont je vous ai parlé tout à l'heure. Ils ont un instinct territorial avancé et garde environ vingt minutes de mémoire immédiate.

- Vous avez pu observer tout ça ?

- Oui.

- J'aimerais discuter avec vous de tous les comportements que vous avez pu observer, ça pourrait nous être d'une grande aide dans nos recherches.

- Pas de problème, mais pour l'instant, j'ai besoin de calme pour digérer tout ce que vous m'avez dit.

- Bien sûr, On reprendra cette conversation plus tard. De toute façon, je dois discuter avec mes collègues de ce que vous nous avez déjà appris. Nous ne comprenions pas pourquoi l'épidémie ne reculait pas. Maintenant que l'on sait que certains survivants consomment toujours ces gélules, tout s'éclaire. Lucas va vous montrer votre chambre pour la nuit.

Je suis sonnée par ces révélations. Le monde s'est effondré parce que l'humanité voulait être mince. Ils auraient pu faire des régimes, ou même se satisfaire de leur corps, mais non, il a fallu qu'une pilule miracle inonde le marché mondial pour détruire plus de 3000 ans d'évolution. Je repense à toute mon histoire, à ma mère qui suivait des régimes à répétition et qui a certainement dû prendre ces fameuses gélules, d'où ses symptômes, à Lucie qui donnait ces coupe-faim à Emma, ce qui a scellé son sort, à la chance que j'ai eue de trouver Micka qui m'a appris à trouver de la nourriture et ne m'a jamais proposé une solution de facilité et à tous ces gens qui s'empoisonnaient sans le savoir. Et tout ça au nom du profit d'un laboratoire pharmaceutique. Je suis écoeurée.

J'ai suivi Lucas jusqu'à une petite chambre comme un robot.

- Ça va ?

- Pas vraiment non.

- Tu veux te reposer un peu ?

- Oui s'il te plaît.

Et il me laisse seule.

# Epilogue

L'hiver est passé et a laissé place au printemps. La situation à Lyon n'a pas beaucoup bougé. Sacha s'est finalement séparée de son amoureux, mais en a vite retrouvé d'autres. Juliette et elle sont toujours inséparables. Elle ne m'a plus jamais parlé de son passage dans la secte, comme quoi elle a peut-être tiré un trait sur son passé douloureux. Elle est très douée dans sa formation et elle sait maintenant à quoi servent ses études. Je ne lui ai rien caché de ce que les scientifiques m'ont appris. Je lui ai demandé de garder ça pour elle, mais je ne suis pas sûre qu'elle ait pu tenir sa langue vis-à-vis de Juliette.

Lucas m'a raconté son histoire. Il habitait déjà à Lyon avant l'épidémie et n'a jamais vraiment bougé de cette ville. Ces parents sont morts rapidement, son père a été contaminé et abattu lors de l'arrivée des militaires. Sa mère, elle, est morte lors du soulèvement. Je lui ai raconté la mienne en retour, sauf qu'avec lui je n'ai rien éludé de l'enfer que j'ai vécu. J'ai bien vu à son visage qu'il avait été horrifié de mon récit, mais ça lui a permis de mieux me comprendre. Et ça a créé entre nous une vraie confiance. Ça m'a aussi permis de me libérer d'un certain poids.

Un matin au petit déjeuner, je regarde Sacha et lui dis :

- Le printemps est revenu, je vais repartir sur la route.

Elle cesse de manger.

- Je ne t'amènerai pas avec moi. J'ai déjà parlé aux parents de Juliette, ils seront ravis de t'accueillir.

- Tu ne veux plus de moi ?

- Bien sûr que si, mais tu es heureuse ici. Tu n'as pas envie de partir, je me trompe ?

Elle réfléchit et me dit :

- Non, je suis bien ici.

- Chacun doit trouver sa voie. La tienne est ici.

- Et toi tu vas faire quoi ? Tu veux toujours aller au bord de la mer ?

- Non, je ne pense pas. Je pense aller de communauté en communauté pour répandre l'information sur le Sleeve. Les gens doivent savoir et arrêter d'avaler ces saloperies.

- Je comprends.

- Je vais aller annoncer la nouvelle à Lucas et au conseil et je partirai demain.

- Déjà ?

- A moi aussi tu vas me manquer, mais je ne m'inquiète pas Machin te remontera le moral.

- Mathéo ! Il s'appelle Mathéo et pas Machin,

- Désolée, je pers un peu le compte.

Et j'explose de rire.

- Oui ben Lucas aussi il va être triste.

- Hein ?

- Oh arrête, tu crois que je ne vous ai pas vus tous les deux !

- Mais n'importe quoi ! On est juste amis.

- Il attend que ça, le pauvre, depuis des mois !

- Tu ne sais pas de quoi tu parles.

- Ben voyons !

Sur ce je me lève et mets mon bol dans l'évier.

Après la visite au conseil, je cherche Lucas mais ne le trouve nulle part. Je décide donc de partir faire mes bagages et de contrôler l'état de ma moto. Au matin je n'ai eu aucune nouvelle de Lucas, mais tant pis, je dois partir. Je suis fin prête et me dirige vers la porte d'accès, quand j'entends le moteur d'une moto au loin. La mienne a un ronronnement plus discret, plus léger. Ce moteur est très bruyant. Quand je m'approche du parking, je vois Lucas, sur son engin qui me regarde arriver.

- J'étais sûre que tu serais matinale.

- Je t'ai cherché partout pour te dire au revoir mais impossible de te mettre la main dessus.

- Normal je suis parti me trouver une bécane chez un concessionnaire. Je viens avec toi.

- Quoi ?

- Je viens avec toi et il n'y a pas de discussion à avoir sur ce point.

Je souris. Je n'ai même pas envie de le convaincre de renoncer.

- D'accord.

- D'accord, c'est tout ? Je m'attendais à plus de résistance.
- Pourquoi je résisterais, tu feras un excellent leurre quand je me ferai attaquer.
- Merci pour la considération !  
Je rigole et monte sur ma moto.
- Un dernier point, c'est moi le chef !

Et je démarre alors qu'on nous ouvre les portes.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)